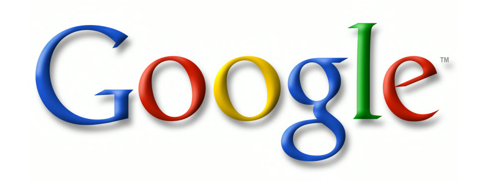





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

LES
LIAISONS
DANGEREUSES
OU
LETTRES

Recueillies dans une Société, & publiées pour l'instruction de quelques autres.

Par M. C.... DE L.....

J'ai vu les mœurs de mon tems, & j'ai publié ces lettres.
J. J. ROUSSEAU, *Préf. de la nouvelle Héloïse.*

TOME II.

A GENEVE,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.
M,DCC,LXXXIV.

LES LIAISONS DANGEREUSES.

LETTRE LXXXVIII.

Cécile Volanges au vicomte de Valmont.

MALGRE' tout le plaisir que j'ai, monsieur, à recevoir les lettres de M. le chevalier Danceny, & quoique je ne desire pas moins que lui que nous puissions nous voir encore, sans qu'on puisse nous en empêcher, je n'ai pas osé cependant faire ce que vous me proposez. Premiérement, c'est trop dangereux; cette clef que vous voulez que je mette à la place de l'autre, lui ressemble bien assez à la vérité: mais pourtant, il ne laisse pas d'y avoir encore de la différence, & maman regarde à tout & s'apperçoit de tout. De plus, quoiqu'on ne s'en soit pas encore servi depuis que nous sommes ici, il ne faut qu'un malheur; & si on s'en appercevoit, je serois perdue pour toujours. Et puis, il me semble aussi que ce seroit bien mal; faire comme cela une double clef, c'est bien fort! Il est vrai que c'est vous qui auriez la bonté de vous en charger: mais malgré cela, si on le savoit, je n'en porterois pas moins le blâme & la faute, puisque ce seroit pour moi que vous l'auriez faite. Enfin, j'ai voulu essayer deux fois de la prendre, & certainement cela

ſeroit bien facile, ſi c'étoit toute autre choſe : mais je ne ſais pas pourquoi je me ſuis toujours miſe à trembler, & n'en ai jamais eu le courage. Je crois donc qu'il vaut mieux reſter comme nous ſommes.

Si vous avez toujours la bonté d'être auſſi complaiſant que juſqu'ici, vous trouverez toujours bien le moyen de me remettre une lettre. Même pour la derniere, ſans le malheur qui a voulu que vous vous retourniez tout de ſuite dans un certain moment, nous aurions eu bien aiſé. Je ſens bien que vous ne pouvez pas, comme moi, ne ſonger qu'à ça ; mais j'aime mieux avoir plus de patience & ne pas tant riſquer. Je ſuis ſûre que M. Danceny diroit comme moi : car toutes les fois qu'il vouloit quelque choſe qui me faiſoit trop de peine, il conſentoit toujours que cela ne fût pas.

Je vous remettrai, monſieur, en même tems que cette lettre, la vôtre, celle de M. Danceny, & votre clef. Je n'en ſuis pas moins reconnoiſſante de toutes vos bontés, & je vous prie bien de me les continuer. Il eſt bien vrai que je ſuis bien malheureuſe, & que ſans vous je le ſerois encore bien davantage : mais, après tout, c'eſt ma mere ; il faut bien prendre patience. Et pourvu que M. Danceny m'aime toujours, & que vous ne m'abandonniez pas, il viendra peut-être un tems plus heureux.

J'ai l'honneur d'être, monſieur, avec bien de la reconnoiſſance, votre très-humble & tres-obéiſſante ſervante.

De . . . , ce 26 ſeptembre 17 . . .

LETTRE

LETTRE LXXXIX.

Le vicomte de Valmont au chevalier Danceny.

SI vos affaires ne vont pas toujours auſſi vîte que vous le voudriez, mon ami, ce n'eſt pas tout-à-fait à moi qu'il faut vous en prendre. J'ai ici plus d'un obſtacle à vaincre. La vigilance & la ſévérité de Mad. de Volanges ne ſont pas les ſeuls ; votre jeune amie m'en oppoſe auſſi quelques-uns. Soit froideur, ou timidité, elle ne fait pas toujours ce que je lui conſeille ; & je crois cependant ſavoir mieux qu'elle ce qu'il faut faire.

J'avois trouvé un moyen ſimple, commode & ſûr, de lui remettre vos lettres, & même de faciliter par la ſuite les entrevues que vous deſirez : mais je n'ai pu la décider à s'en ſervir. J'en ſuis d'autant plus affligé, que je n'en vois pas d'autre pour vous rapprocher d'elle ; & que même pour votre correſpondance, je crains ſans ceſſe de nous compromettre tous trois. Or, vous jugez que je ne veux ni courir ce riſque-là, ni vous y expoſer l'un & l'autre.

Je ſerois pourtant vraiment peiné que le peu de confiance de votre petite amie m'empêchât de vous être utile ; peut-être feriez-vous bien de lui en écrire. Voyez ce que vous voulez faire, c'eſt à vous ſeul à décider ; car ce n'eſt pas aſſez de ſervir ſes amis, il faut encore les ſervir à leur maniere. Ce pourroit être auſſi une façon de plus, de vous aſſurer de ſes ſentimens pour vous ; car la femme qui garde

une volonté à elle, n'aime pas autant qu'elle le dit.

Ce n'eſt pas que je ſoupçonne votre maîtreſſe d'inconſtance : mais elle eſt bien jeune ; elle a grand'peur de ſa maman, qui, comme vous le ſavez, ne cherche qu'a vous nuire ; & peut-être ſeroit-il dangereux de reſter trop long-tems ſans l'occuper de vous. N'allez pas cependant vous inquiéter à un certain point de ce que je vous dis là. Je n'ai dans le fond nulle raiſon de méfiance ; c'eſt uniquement la ſollicitude de l'amitié.

Je ne vous écris pas plus longuement, parce que j'ai bien auſſi quelques affaires pour mon compte. Je ne ſuis pas auſſi avancé que vous : mais j'aime autant, & cela conſole ; & quand je ne réuſſirois pas pour moi, ſi je parviens à vous être utile, je trouverai que j'ai bien employé mon tems. Adieu, mon ami.

Au château de . . . ce 26 ſeptembre 17 . . .

LETTRE XC.

La préſidente de Tourvel au vicomte de Valmont.

JE deſire beaucoup, monſieur, que cette lettre ne vous faſſe aucune peine ; ou, ſi elle doit vous en cauſer, qu'au moins elle puiſſe être adoucie par celle que j'éprouve en vous l'écrivant. Vous devez me connoître aſſez à préſent, pour être bien ſûr que ma volonté n'eſt pas de vous

vous affliger ; mais vous, fans doute, vous ne voudriez pas non plus me plonger dans un défefpoir éternel. Je vous conjure donc, au nom de l'amitié tendre que je vous ai promife, au nom même des fentimens peut-être plus vifs, mais à coup fûr pas plus finceres, que vous avez pour moi, ne nous voyons plus ; partez ; & jufques là, fuyons fur-tout ces entretiens particuliers & trop dangereux, où par une inconcevable puiffance, fans jamais parvenir à vous dire ce que je veux, je paffe mon tems à écouter ce que je ne devrois pas entendre.

Hier encore, quand vous vîntes me joindre dans le parc, j'avois bien pour unique objet de vous dire ce que je vous écris aujourd'hui ; & cependant qu'ai-je fait, que m'occuper de votre amour ? . . . de votre amour, auquel jamais je ne dois répondre ! Ah ! de grace, éloignez-vous de moi.

Ne craignez pas que mon abfence altere jamais mes fentimens pour vous : comment parviendrois-je à les vaincre, quand je n'ai plus le courage de les combattre ? Vous le voyez, je vous dis tout ; je crains moins d'avouer ma foibleffe, que d'y fuccomber : mais cet empire que j'ai perdu fur mes fentimens, je le conferverai fur mes actions ; oui, je le conferverai, j'y fuis réfolue, fût-ce aux dépens de ma vie.

Hélas ! le tems n'eft pas loin, où je me croyois bien fûre de n'avoir jamais de pareils combats à foutenir. Je m'en félicitois ; je m'en glorifiois peut-etre trop. Le ciel a puni, cruellement

ellement puni cet orgueil : mais plein de miséricorde, au moment même qu'il nous frappe, il m'avertit encore avant la chûte ; & je ferois doublement coupable, si je continuois à manquer de prudence, déjà prévenue que je n'ai plus de force.

Vous m'avez dit cent fois, que vous ne voudriez pas d'un bonheur acheté par mes larmes. Ah ! ne parlons plus de bonheur, mais laissez-moi reprendre quelque tranquillité.

En accordant ma demande, quels nouveaux droits n'acquerrez-vous pas sur mon cœur ? & ceux-là, fondés sur la vertu, je n'aurai point à m'en défendre. Combien je me plairai dans ma reconnoissance ! Je vous devrai la douceur de goûter sans remords un sentiment délicieux. A présent, au contraire, effrayée de mes sentimens, de mes pensées, je crains également de m'occuper de vous & de moi ; votre idée même m'épouvante : quand je ne peux la fuir, je la combats ; je ne l'éloigne pas, mais je la repousse.

Ne vaut-il pas mieux pour tous deux faire cesser cet état de trouble & d'anxiété ? O vous, dont l'ame toujours sensible, même au milieu de ses erreurs, est restée amie de la vertu, vous aurez égard à ma situation douloureuse, vous ne rejeterez pas ma priere ! Un intérêt plus doux, mais non moins tendre, succédera à ces agitations violentes : alors, respirant par vos bienfaits, je chérirai mon existence, & je dirai dans la joie de mon cœur : Ce calme que je ressens, je le dois à mon ami.

En

En vous ſoumettant à quelques privations légeres, que je ne vous impoſe point, mais que je vous demande, croirez-vous donc acheter trop cher la fin de mes tourmens ? Ah ! ſi, pour vous rendre heureux, il ne falloit que conſentir à être malheureuſe, vous pouvez m'en coire, je n'héſiterois pas un moment.... Mais devenir coupable ! .... non, mon ami, non, plutôt mourir mille fois.

Déjà aſſaillie par la honte, à la veille des remords, je redoute & les autres & moi-même ; je rougis dans le cercle, & frémis dans la ſolitude ; je n'ai plus qu'une vie de douleurs ; je n'aurai de tranquillité que par votre conſentement. Mes réſolutions les plus louables ne ſuffiſent pas pour me raſſurer ; j'ai formé celle-ci dès hier, & cependant j'ai paſſé cette nuit dans les larmes.

Voyez votre amie, celle que vous aimez, confuſe & ſuppliante, vous demander le repos & l'innocence. Ah Dieu ! ſans vous, eût-elle jamais été réduite à cette humiliante demande ? Je ne vous reproche rien ; je ſens trop par moi-même combien il eſt difficile de réſiſter à un ſentiment impérieux. Une plainte n'eſt pas un murmure. Faites par généroſité ce que je fais par devoir ; & à tous les ſentimens que vous m'avez inſpirés, je joindrai celui d'une éternelle reconnoiſſance. Adieu, adieu, monſieur.

De... ce 27 ſeptembre 17...

LETTRE XCI.

Le vicomte de Valmont à la présidente de Tourvel.

CONSTERNÉ par votre lettre, j'ignore encore, madame, comment je pourrai y répondre. Sans doute, s'il faut choisir entre votre malheur & le mien, c'est à moi à me sacrifier, & je ne balance pas : mais de si grands intérêts méritent bien, ce me semble, d'être avant tout discutés & éclaircis ; & comment y parvenir, si nous ne devons plus nous parler ni nous voir ?

Quoi ! tandis que les sentimens les plus doux nous unissent, une vaine terreur suffira pour nous séparer, peut-être sans retour ! En vain l'amitié tendre, l'ardent amour réclameront leurs droits ; leurs voix ne seront point entendues ; & pourquoi ? quel est donc ce danger pressant qui vous menace ? Ah ! croyez-moi, de pareilles craintes, & si légérement conçues, sont déjà, ce me semble, d'assez puissans motifs de sécurité.

Permettez-moi de vous le dire je retrouve ici la trace des impressions défavorables qu'on vous a données sur moi. On ne tremble point auprés de l'homme qu'on estime ; on n'éloigne pas, sur-tout, celui qu'on a jugé digne de quelqu'amitié : c'est l'homme dangereux qu'on redoute & qu'on fuit.

Cependant, qui fut jamais plus respectueux & plus soumis que moi ? Déjà, vous le voyez, je

je m'obſerve dans mon langage ; je ne me permets plus ces noms ſi doux, ſi chers à mon cœur, & qu'il ne ceſſe de vous donner en ſecret. Ce n'eſt plus l'amant fidele & malheureux, recevant les conſeils & les conſolations d'une amie tendre & ſenſible ; c'eſt l'accuſé devant ſon juge, l'eſclave devant ſon maître. Ces nouveaux titres impoſent ſans doute de nouveaux devoirs ; je m'engage à les remplir tous. Ecoutez-moi ; & ſi vous me condamnez, j'y ſouſcris & je pars. Je promets davantage ; préférez-vous ce deſpotiſme qui juge ſans entendre ? Vous ſentez-vous le courage d'être injuſte ? Ordonnez, & j'obéis encore.

Mais ce jugement, ou cet ordre, que je l'entende de votre bouche. Et pourquoi ? m'allez-vous dire à votre tour. Ah, que ſi vous faites cette queſtion, vous connoiſſez peu l'amour & mon cœur ! N'eſt-ce donc rien que de vous voir encore une fois ? Eh ! quand vous porterez le déſeſpoir dans mon ame, peut-être un regard conſolateur l'empêchera d'y ſuccomber. Enfin, s'il me faut renoncer à l'amour, à l'amitié, pour qui ſeuls j'exiſte, au moins vous verrez votre ouvrage, & votre pitié me reſtera : cette faveur légere, quand même je ne la mériterois pas, je me ſoumets, ce me ſemble, à la payer aſſez cher pour eſpérer de l'obtenir.

Quoi, vous allez m'éloigner de vous ! Vous conſentez donc à ce que nous devenions étrangers l'un à l'autre ! que dis-je ? vous le deſirez ? & tandis que vous m'aſſurez que mon abſence n'altérera point vos ſentimens, vous ne preſſez mon

mon départ que pour travailler plus facilement à les détruire.

Déjà vous me parlez de les remplacer par de la reconnoiſſance. Ainſi le ſentiment qu'obtiendroit de vous un inconnu pour le plus léger ſervice, votre ennemi même en ceſſant de vous nuire, voilà ce que vous m'offrez ! & vous voulez que mon cœur s'en contente ! Interrogez le vôtre : ſi votre amant, ſi votre ami, venoient un jour vous parler de leur reconnoiſſance, ne leur diriez-vous pas avec indignation : Retirez-vous, vous êtes des ingrats ?

Je m'arrête, & réclame votre indulgence. Pardonnez l'expreſſion d'une douleur que vous faites naître : elle ne nuira point à ma ſoumiſſion parfaite. Mais je vous en conjure à mon tour, au nom de ces ſentimens ſi doux que vous-même vous réclamez, ne refuſez pas de m'entendre ; & par pitié du moins pour le trouble mortel où vous m'avez plongé, n'en éloignez pas le moment. Adieu, madame.

De . . . ce 27 . . . ſeptembre 17 . . . au ſoir.

LETTRE XCII.

Le chevalier Danceny au vicomte de Valmont.

O MON ami ! votre lettre m'a glacé d'effroi. Cécile . . . O Dieu ! eſt-il poſſible ? Cécile ne m'aime plus. Oui, je vois cette affreuſe vérité à travers le voile dont votre amitié l'entoure. Vous

Vous avez voulu me préparer à recevoir ce coup mortel; je vous remercie de vos ſoins, mais peut-on en impoſer à l'amour? Il court au-devant de ce qui l'intéreſſe; il n'apprend pas ſon ſort, il le devine. Je ne doute plus du mien: parlez-moi ſans détour, vous le pouvez, & je vous en prie. Mandez-moi tout; ce qui a fait naître vos ſoupçons, ce qui les a confirmés. Les moindres détails ſont précieux. Tâchez, ſurtout, de vous rappeller ſes paroles. Un mot pour l'autre peut changer toute une phraſe; le même a quelquefois deux ſens . . . Vous pouvez vous être trompé: hélas, je cherche à me flatter encore! Que vous a-t-elle dit? me fait-elle quelque reproche? au moins ne ſe défend-elle pas de ſes torts? J'aurois dû prévoir ce changement, par les difficultés que, depuis un tems, elle trouve à tout. L'amour ne connoît pas tant d'obſtacles.

Quel parti dois-je prendre? que me conſeillez-vous? Si je tentois de la voir? cela eſt-il donc impoſſible? L'abſence eſt ſi cruelle, ſi funeſte... & elle a refuſé un moyen de me voir! Vous ne me dites pas quel il étoit; s'il y avoit en effet trop de danger, elle ſait bien que je ne veux pas qu'elle ſe riſque trop. Mais auſſi je connois votre prudence, &, pour mon malheur, je ne peux pas ne pas y croire.

Que vais-je faire à préſent? Comment lui écrire? Si je lui laiſſe voir mes ſoupçons, ils la chagrineront peut-être; & s'ils ſont injuſtes, me pardonnerois-je de l'avoir affligée? Si je les lui cache, c'eſt la tromper, & je ne ſais point diſſimuler avec elle.

Oh!

Oh ! si elle pouvoit savoir ce que je souffre, ma peine la toucheroit. Je la connois sensible ; elle a le cœur excellent, & j'ai mille preuves de son amour. Trop de timidité, quelqu'embarras, elle est si jeune ! & sa mere la traite avec tant de sévérité ! Je vais lui écrire ; je me contiendrai ; je lui demanderai seulement de s'en remettre entiérement à vous. Quand même elle refuseroit encore, elle ne pourra pas au moins se fâcher de ma priere ; & peut-être elle consentira.

Vous, mon ami, je vous fais mille excuses, & pour elle & pour moi. Je vous assure qu'elle sent le prix de vos soins, qu'elle en est reconnoissante. Ce n'est pas méfiance, c'est timidité. Ayez de l'indulgence ; c'est le plus beau caractere de l'amitié. La vôtre m'est bien precieuse, & je ne sais comment reconnoître tout ce que vous faites pour moi. Adieu : je vais écrire tout de suite.

Je sens toutes mes craintes revenir ; qui m'eût dit que jamais il m'en coûteroit de lui écrire ! Hélas ! hier encore, c'étoit mon plaisir le plus doux.

Adieu, mon ami ; continuez-moi vos soins, & plaignez-moi beaucoup.

Paris, ce 27 septembre 17 . . .

LETTER

LETTRE XCIII.

Le chevalier Danceny à Cécile Volanges.

(Jointe à la précédente.)

JE ne puis vous dissimuler combien j'ai été affligé en apprenant de Valmont le peu de confiance que vous continuez à avoir en lui. Vous n'ignorez pas qu'il est mon ami, qu'il est la seule personne qui puisse nous rapprocher l'un de l'autre : j'avois cru que ces titres seroient suffisans auprès de vous ; je vois avec peine que je me suis trompé. Puis-je espérer qu'au moins vous m'instruirez de vos raisons ? ne trouverez-vous pas encore quelques difficultés qui vous en empêcheront ? Je ne puis cependant deviner, sans vous, le mystere de cette conduite. Je n'ose soupçonner votre amour, sans doute aussi vous n'oseriez trahir le mien. Ah, Cécile ! ....

Il est donc vrai que vous avez refusé un moyen de me voir ? un moyen *simple, commode & sur ?* [a] Et c'est ainsi que vous m'aimez ! Une si courte absence a bien changé vos sentimens ! Mais pourquoi me tromper? pourquoi me dire que vous m'aimez toujours, que vous m'aimez davantage ? Votre maman, en détruisant votre amour, a-t-elle aussi détruit votre candeur ? Si au moins elle vous a laissé quelque pitié, vous n'apprendrez pas sans peine les tourmens affreux que vous me causez. Ah ! je souffrirois moins pour mourir.

[a] Danceny ne sait pas quel étoit ce moyen ; il répete seulement l'expression de Valmont.

Dites

Dites moi donc, votre cœur m'eſt-il fermé ſans retour ? m'avez-vous entiérement oublié ? Grace à vos refus, je ne ſais, ni quand vous entendrez mes plaintes, ni quand vous y répondrez. L'amitié de Valmont avoit aſſuré notre correſpondance : mais vous, vous n'avez pas voulu ; vous la trouviez pénible, vous avez préféré qu'elle fût rare. Non, je ne croirai plus à l'amour, à la bonne-foi. Eh ! qui peut-on croire, ſi Cécile m'a trompé ?

Répondez-moi donc : eſt-il vrai que vous ne m'aimez plus ? Non, cela n'eſt pas poſſible ; vous vous faites illuſion ; vous calomniez votre cœur. Une crainte paſſagere, un moment de découragement, mais que l'amour a bientôt fait diſparoître ; n'eſt-il pas vrai, ma Cécile ? Ah ! ſans doute, & j'ai tort de vous accuſer. Que je ſerois heureux d'avoir tort ! que j'aimerois à vous faire de tendres excuſes, à réparer ce moment d'injuſtice par une éternité d'amour !

Cécile, Cécile, ayez pitié de moi ! Conſentez à me voir, prenez-en tous les moyens ! Voyez ce que produit l'abſence ! Des craintes ! des ſoupçons, peut être de la froideur ! Un ſeul regard, un ſeul mot, & nous ſerons heureux. Mais quoi ! puis-je encore parler de bonheur ? Peut-être eſt-il perdu pour moi, perdu pour jamais. Tourmenté par la crainte, cruellement preſſé entre les ſoupçons injuſtes & la vérité plus cruelle, je ne puis m'arrêter à aucune penſée ; je ne conſerve d'exiſtence que pour ſouffrir & vous aimer. Ah, Cécile ! vous ſeule avez le droit de me la rendre chere ; & j'attends du premier mot que vous prononcerez, le retour

du

du bonheur, ou la certitude d'un désespoir éternel.

Paris, ce 27 septembre 17 . . .

LETTRE XCIV.

Cécile Volanges au chevalier Danceny.

Je ne conçois rien à votre lettre, sinon la peine qu'elle me cause. Qu'est-ce que M. de Valmont vous a donc mandé, & qu'est-ce qui a pu vous faire croire que je ne vous aimois plus ? Cela seroit peut-être bienheureux pour moi, car sûrement j'en serois moins tourmentée ; & il est bien dur, quand je vous aime comme je fais, de voir que vous croyez toujours que j'ai tort, & qu'au lieu de me consoler, ce soit de vous que me viennent toujours les peines qui me font le plus de chagrin. Vous croyez que je vous trompe, & que je vous dis ce qui n'est pas : vous avez là une jolie idée de moi ! Mais quand je serois menteuse, comme vous me le reprochez, quel intérêt y aurois-je ? Assurément, si je ne vous aimois plus, je n'aurois qu'à le dire, & tout le monde m'en loueroit : mais, par malheur, c'est plus fort que moi ; & il faut que ce soit pour quelqu'un qui ne m'en a pas d'obligation du tout !

Qu'est-ce que j'ai donc fait, pour vous tant fâcher ? Je n'ai pas osé prendre une clef, parce que je craignois que maman ne s'en apperçût, & que cela ne me causât encore du chagrin,

chagrin, & à vous auffi à caufe de moi ; & puis encore parce qu'il me femble que c'eft mal fait. Mais ce n'étoit que M. de Valmont qui m'en avoit parlé ; je ne pouvois pas favoir fi vous le vouliez ou non, puifque vous n'en faviez rien. A préfent que je fais que vous le defirez, eft-ce que je refufe de la prèndre, cette clef ? Je la prendrai dès demain ; & puis nous verrons ce que vous aurez encore à dire.

M. de Valmont a beau être votre ami ; je crois que je vous aime bien autant qu'il peut vous aimer, pour le moins ; & cependant c'eft toujours lui qui a raifon, & moi j'ai toujours tort. Je vous affure que je fuis bien fâchée. Ca vous eft bien égal, parce que vous favez que je m'appaife tout de fuite : mais à préfent que j'aurai la clef, je pourrai vous voir quand je voudrai ; & je vous affure que je ne voudrai pas, quand vous agirez comme ça. J'aime mieux avoir du chagrin qui me vienne de moi, que s'il me venoit de vous : voyez ce que vous voulez faire.

Si vous vouliez, nous nous aimerions tant ! & au moins n'aurions-nous de peines que celles qu'on nous fait ! Je vous affure bien que, fi j'étois maîtreffe, vous n'auriez jamais à vous plaindre de moi : mais fi vous ne me croyez pas, nous ferons toujours bien malheureux, & ce ne fera pas ma faute. J'efpere que bientôt nous pourrons nous voir, & qu'alors nous n'aurons plus d'occafions de nous chagriner comme à préfent.

Si

Si j'avois pu prévoir ça, j'aurois pris cette clef tout de ſuite : mais, en vérité, je croyois bien faire. Ne m'en voulez donc pas, je vous en prie. Ne ſoyez plus triſte, & aimez-moi toujours autant que je vous aime : alors je ſerai bien contente. Adieu, mon cher ami.

Du Château de . . . . ce 28 ſeptembre 17 . . .

LETTRE XCV.

Cécile Volanges au vicomte de Valmont.

JE vous prie, monſieur, de vouloir bien avoir la bonté de me remettre cette clef que vous m'aviez donnée pour mettre à la place de l'autre. Puiſque tout le monde le veut, il faut bien que j'y conſente auſſi.

Je ne ſais pas pourquoi vous avez mandé à M. Danceny que je ne l'aimois plus : je ne crois pas vous avoir jamais donné lieu de le penſer ; & cela lui a fait bien de la peine, & à moi auſſi. Je ſais bien que vous êtes ſon ami ; mais ce n'eſt pas une raiſon pour le chagriner, ni moi non plus. Vous me feriez bien plaiſir de lui mander le contraire, la premiere fois que vous lui écrirez, & que vous en êtes ſûr : car c'eſt en vous qu'il a le plus de confiance ; & moi, quand j'ai dit une choſe, & qu'on ne la croit pas, je ne ſais plus comment faire.

Pour ce qui eſt de la clef, vous pouvez être tranquille ; j'ai bien retenu tout ce que vous me

me recommandiez dans votre lettre. Cependant, si vous l'avez encore, & que vous vouliez me la donner en même tems, je vous promets que j'y ferai bien attention. Si ce pouvoit être demain en allant dîner, je vous donnerois l'autre clef après-demain à déjeûner, & vous me la remettriez de la même façon que la premiere. Je voudrois bien que cela ne fût pas plus long, parce qu'il y auroit moins de tems à risquer que maman ne s'en apperçût.

Et puis, quand une fois vous aurez cette clef-là, vous aurez bien la bonté de vous en servir aussi pour prendre mes lettres ; & comme cela, M. Danceny aura plus souvent de mes nouvelles. Il est vrai que ce sera bien plus commode qu'à présent ; mais c'est que d'abord cela m'a fait trop peur : je vous prie de m'excuser, & j'espere que vous n'en continuerez pas moins d'être aussi complaisant que par le passé. J'en serai aussi toujours bien reconnoissante.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble & très-obéissante servante.

De . . . ce 28 septembre 17 . . .

LETTRE XCVI.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

JE parie bien que, depuis votre aventure, vous attendez chaque jour mes complimens & mes éloges ; je ne doute même pas que vous n'ayez

n'ayez pris un peu d'humeur de mon long silence : mais que voulez-vous ? j'ai toujours pensé que, quand il n'y avoit plus que des louanges à donner à une femme, on pouvoit s'en reposer sur elle, & s'occuper d'autre chose.

Cependant je vous remercie pour mon compte, & vous félicite pour le vôtre. Je veux bien même, pour vous rendre parfaitement heureuse, convenir que, pour cette fois, vous avez surpassé mon attente. Après cela, voyons si de mon côté j'aurai du moins rempli la vôtre en partie.

Ce n'est pas de Mad. de Tourvel dont je veux vous parler ; sa marche trop lente vous déplait ; vous n'aimez que les affaires faites. Les scenes filées vous ennuient ; & moi, jamais je n'avois goûté le plaisir que j'éprouve dans ces lenteurs prétendues,

Oui, j'aime à voir, à considérer cette femme prudente, engagée, sans s'en être apperçue, dans un sentier qui ne permet plus de retour, & dont la pente rapide & dangereuse l'entraîne malgré elle, & la force à me suivre. Là, effrayée du péril qu'elle court, elle voudroit s'arrêter, & ne peut se retenir. Ses soins & son adresse peuvent bien rendre ses pas moins grands ; mais il faut qu'ils se succedent. Quelquefois, n'osant fixer le danger, elle ferme les yeux, & se laissant aller, s'abandonne à mes soins. Plus souvent, une nouvelle crainte ranime ses efforts : dans son effroi mortel, elle veut tenter encore de retourner en-arriere ; elle épuise ses forces pour gravir péniblement un court espace ; & bientôt

bientôt un magique pouvoir la replacé plus près de ce danger, que vainement elle avoit voulu fuir. Alors n'ayant plus que moi pour guide & pour appui, sans songer à me reprocher davantage une chûte inévitable, elle m'implore pour la retarder. Les ferventes prieres, les humbles supplications, tout ce que les mortels, dans leur crainte, offrent à la Divinité, c'est moi qui le reçois d'elle ; & vous voulez que, sourd à ses vœux, & détruisant moi-même le culte qu'elle me rend, j'emploie à la précipiter, la puissance qu'elle invoque pour la soutenir ! Ah ! laissez-moi du moins le tems d'observer ces touchans combats entre l'amour & la vertu.

Eh quoi ! ce méme spectacle qui vous fait courir au théatre avec empressement, que vous y applaudissez avec fureur, le croyez-vous moins attachant dans la réalité ? Ces sentimens d'une ame pure & tendre, qui redoute le bonheur qu'elle desire, & ne cesse pas de se défendre, même alors qu'elle cesse de résister, vous les écoutez avec enthousiasme : ne seroient ils sans prix que pour celui qui les fait naître ? Voilà pourtant, voilà les délicieuses jouissances que cette femme céleste m'offre chaque jour ; & vovs me reprochez d'en savourer les douceurs ! Ah, le tems ne viendra que trop tôt, où, dégradée par sa chûte, elle ne sera plus pour moi qu'une femme ordinaire !

Mais j'oublie, en vous parlant d'elle, que je ne voulois pas vous en parler. Je ne sais quelle puissance m'y attache, m'y ramene sans cesse, même alors que je l'outrage. Ecartons sa dangereuse idée ; que je redevienne moi-même pour traiter

traiter un ſujet plus gai. Il s'agit de votre pupille, à préſent devenue la mienne, & j'eſpere qu'ici vous allez me reconnoître.

Depuis quelques jours, mieux traité par ma tendre dévote, & par conſéquent moins occupé d'elle, j'avois remarqué que la petite Volanges étoit en effet fort jolie ; & que, s'il y avoit de la ſottiſe à en être amoureux comme Danceny, peut-être n'y en avoit-il pas moins de ma part à ne pas chercher auprès d'elle une diſtraction que ma ſolitude me rendoit néceſſaire. Il me parut juſte auſſi de me payer des ſoins que je me donnois pour elle : je me rappellois en outre que vous me l'aviez offerte avant que Danceny eût rien à y prétendre ; & je me trouvois fondé à réclamer quelques droits ſur un bien qu'il ne poſſédoit qu'à mon refus & par mon abandon. La jolie mine de la petite perſonne, ſa bouche ſi fraîche, ſon air enfantin, ſa gaucherie même fortifioient ces ſages réflexions ; je réſolus d'agir en conſéquence, & le ſuccès a couronné l'entrepriſe.

Déjà vous cherchez par quel moyen j'ai ſupplanté ſi-tôt l'amant chéri ; quelle ſéduction convient à cet âge, à cette inexpérience. Epargnez-vous tant de peine, je n'en ai employé aucune. Tandis que, maniant avec adreſſe les armes de votre ſexe, vous triomphiez par la fineſſe ; moi, rendant à l'homme ſes droits impreſcriptibles, je ſubjuguois par l'autorité. Sûr de ſaiſir ma proie, ſi je pouvois la joindre, je n'avois beſoin de ruſe que pour m'en approcher ; & même celle dont je me ſuis ſervi ne mérite preſque pas ce nom.

Je

Je profitai de la premiere lettre que je reçus de Danceny pour sa belle, & après l'en avoir avertie par le signal convenu entre nous, au lieu de mettre mon adresse à la lui rendre, je la mis à n'en pas trouver le moyen : cette impatience que je faisois naître, je feignois de la partager, & après avoir causé le mal, j'indiquai le remede.

La jeune personne habite une chambre dont une porte donne sur le corridor; mais, comme de raison, la mere en avoit pris la clef. Il ne s'agissoit que de s'en rendre maître. Rien de plus facile dans l'exécution; je ne demandois que d'en disposer deux heures, & je répondois d'en avoir une semblable. Alors correspondances, entrevues, rendez-vous nocturnes, tout devenoit commode & sûr : cependant, le croiriez-vous ? l'enfant timide prit peur & refusa. Un autre s'en feroit désolé; moi je n'y vis que l'occasion d'un plaisir plus piquant. J'écrivis à Danceny pour me plaindre de ce refus, & je fis si bien que notre étourdi n'eut de cesse qu'il n'eût obtenu, exigé même de sa craintive maîtresse qu'elle accordât ma demande & se livrât toute à ma discrétion.

J'étois bien-aise, je l'avoue, d'avoir ainsi changé de rôle, & que le jeune homme fît pour moi ce qu'il comptoit que je ferois pour lui. Cette idée doubloit, à mes yeux, le prix de l'aventure : aussi dès que j'ai eu la précieuse clef, me suis-je hâté d'en faire usage; c'étoit la nuit derniere.

Après

Après m'être assuré que tout étoit tranquille dans le château ; armé de ma lanterne sourde, & dans la toilette que comportoit l'heure & qu'exigeoit la circonstance, j'ai rendu ma premiere visite à votre pupille. J'avois tout fait préparer, & cela par elle-même, pour pouvoir entrer sans bruit. Elle étoit dans son premier sommeil, & dans celui de son âge ; de façon que je suis arrivé jusqu'à son lit, sans qu'elle se soit réveillée. J'ai d'abord été tenté d'aller plus avant & d'essayer de passer pour un songe ; mais craignant l'effet de la surprise & le bruit qu'elle entraîne, j'ai préféré d'éveiller avec précaution la jolie dormeuse, & suis en effet parvenu à prévenir le cri que je redoutois.

Après avoir calmé ses premieres craintes, comme je n'étois pas venu là pour causer, j'ai risqué quelques libertés. Sans doute on ne lui a pas bien appris dans son couvent, à combien de périls divers est exposée la timide innocence, & tout ce qu'elle a à garder pour n'être pas surprise : car, portant toute son attention, toutes ses forces, à se défendre d'un baiser qui n'étoit qu'une fausse attaque, tout le reste étoit laissé sans défense ; le moyen de n'en pas profiter ! J'ai donc changé ma marche, & sur-le-champ j'ai pris poste. Ici nous avons pensé être perdus tous deux : la petite fille, toute effarouchée, a voulu crier de bonne-foi ; heureusement sa voix s'est éteinte dans les pleurs. Elle s'étoit jetée aussi au cordon de sa sonnette ; mais mon adresse a retenu son bras à tems.

« Que voulez-vous faire, lui ai-je dit alors, vous perdre pour toujours ? Qu'on vienne, & que

que m'importe ? A qui perſuaderez-vous que je ne ſois pas ici de votre aveu ? Quel autre que vous m'aura fourni le moyen de m'y introduire ? Et cette clef que je tiens de vous, que je n'ai pu avoir que par vous, vous chargerez-vous d'en indiquer l'uſage ?" Cette courte harangue n'a calmé ni la douleur ni la colere ; mais elle a amené la ſoumiſſion. Je ne ſais ſi j'avois le ton de l'éloquence ; au moins eſt-il vrai que je n'en avois pas le geſte. Une main occupée pour la force, l'autre pour l'amour, quel orateur pourroit prétendre à la grace en pareille ſituation ? Si vous vous la peignez bien, vous conviendrez qu'au moins elle étoit favorable à l'attaque : mais moi, je n'entends rien à rien ; &, comme vous dites, la femme la plus ſimple, une penſionnaire, me mene comme un enfant.

Celle-ci, tout en ſe déſolant, ſentoit qu'il falloit prendre un parti, & entrer en compoſition. Les prieres me trouvant inexorable, il a fallu paſſer aux offres. Vous croyez que j'ai vendu bien cher ce poſte important : non, j'ai tout promis pour un baiſer. Il eſt vrai que, le baiſer pris, je n'ai pas tenu ma promeſſe : mais j'avois de bonnes raiſons. Etions-nous convenus qu'il ſeroit pris ou donné ? A force de marchander, nous ſommes tombés d'accord pour un ſecond ; & celui-là, il étoit dit qu'il ſeroit reçu. Alors, ayant guidé ſes bras timides autour de mon corps, & la preſſant de l'un des miens plus amoureuſement, le doux baiſer a été reçu en effet ; mais bien, mais parfaitement reçu : tellement enfin que l'amour n'auroit pas pu mieux faire.

Tant

Tant de bonne-foi méritoit récompenſe, auſſi ai-je auſſi-tôt accordé la demande. La main s'eſt retirée ; mais je ne ſais par quel haſard je me ſuis trouvé moi-même à ſa place. Vous me ſuppoſez là bien empreſſé, bien actif, n'eſt-il pas vrai ? Point du tout. J'ai pris goût aux lenteurs, vous dis-je. Une fois ſûr d'arriver, pourquoi tant preſſer le voyage ?...

Sérieuſement, j'étois bien-aiſe d'obſerver une fois la puiſſance de l'occaſion, & je la trouvois ici dénuée de tout ſecours étranger. Elle avoit pourtant à combattre l'amour, & l'amour ſoutenu par la pudeur ou la honte, & fortifié ſur-tout par l'humeur que j'avois donné, & dont on avoit beaucoup pris... L'occaſion étoit ſeule ; mais elle étoit là, toujours offerte, toujours préſente, & l'amour étoit abſent. . . . .

Pour aſſurer mes obſervations, j'avois la malice de n'employer de force que ce qu'on en pouvoit combattre. Seulement ſi ma charmante ennemie, abuſant de ma facilité, ſe trouvoit prête à m'échapper, je la contenois par cette même crainte dont j'avois déjà éprouvé les heureux effets. Eh bien, ſans autre ſoin, la tendre amoureuſe, oubliant ſes ſermens, a cédé d'abord & fini par conſentir : non pas qu'après ce premier moment les reproches & les larmes ne ſoient revenus de concert ; j'ignore s'ils étoient vrais ou feints ; mais, comme il arrive toujours, ils ont ceſſé dès que je me ſuis occupé à y donner lieu de nouveau. Enfin, de foibleſſe en reproche, & de reproche en foibleſſe, nous ne nous ſommes ſéparés que

satisfaits l'un de l'autre, & également d'accord pour le rendez-vous de ce soir.

Je ne me suis retiré chez moi qu'au point du jour, & j'étois rendu de fatigue & de sommeil : cependant j'ai sacrifié l'un & l'autre au desir de me trouver ce matin au déjeûner ; j'aime de passion les mines de lendemain. Vous n'avez pas d'idée de celle-ci. C'étoit un embarras dans le maintien, une difficulté dans la marche, des yeux toujours baissés, & si gros, & si battus ! Cette figure si ronde s'étoit tant alongée ! rien n'étoit si plaisant. Et pour la première fois, sa mere, alarmée de ce changement extrême, lui témoignoit un intérêt assez tendre ! & la présidente aussi, qui s'empressoit autour d'elle ! Oh ! pour ces soins-là, ils ne sont que prêtés ; un jour viendra où on pourra les lui rendre, & ce jour n'est pas loin. Adieu, ma belle amie.

Du château de . . . . ce premier octobre 17. . .

LETTRE XCVII.

Cécile Volanges à la marquise de Merteuil.

Ah ! mon Dieu, madame, que je suis affligée, que je suis malheureuse ! Qui me consolera dans mes peines ? qui me conseillera dans l'embarras où je me trouve ? Ce M. de Valmont . . . & Danceny ! Non, l'idée de Danceny me met au désespoir . . . . Comment vous raconter ? comment vous dire ? . . . . Je ne sais comment faire.

faire. Cependant mon cœur est plein.... Il faut que je parle à quelqu'un, & vous êtes la seule à qui je puisse, à qui j'ose me confier. Vous avez tant de bonté pour moi ! Mais n'en ayez pas dans ce moment-ci; je n'en suis pas digne: que vous dirai-je ? je ne le desire point. Tout le monde ici m'a témoigné de l'intérêt aujourd'hui..... ils ont tous augmenté ma peine. Je sentois tant que je ne le méritois pas ! Grondez-moi au contraire, grondez-moi bien, car je suis bien coupable : mais après, sauvez-moi; si vous n'avez pas la bonté de me conseiller, je mourrai de chagrin.

Apprenez donc...... Ma main tremble, comme vous voyez, je ne peux presque pas écrire, je me sens le visage tout en feu.... Ah ! c'est bien le rouge de la honte. Eh bien, je la souffrirai; ce sera la premiere punition de ma faute. Oui, je vous dirai tout.

Vous saurez donc que M. de Valmont, qui m'a remis jusqu'ici les lettres de M. Danceny, a trouvé tout-d'un-coup que c'étoit trop difficile; il a voulu avoir une clef de ma chambre. Je puis bien vous assurer que je ne voulois pas : mais il a été en écrire à Danceny, & Danceny l'a voulu aussi; & moi, ça me fait tant de peine quand je lui refuse quelque chose, sur-tout depuis mon absence qui le rend si malheureux, que j'ai fini par y consentir. Je ne prévoyois pas le malheur qui en arriveroit.

Hier, M. de Valmont s'est servi de cette clef pour venir dans ma chambre, comme j'étois endormie; je m'y attendois si peu, qu'il m'a

fait bien peur en me réveillant : mais comme il m'a parlé tout de suite, je l'ai reconnu, & je n'ai pas crié ; & puis l'idée m'eft venue d'abord, qu'il venoit peut-être m'apporter une lettre de Danceny. C'en étoit bien loin. Un petit moment après, il a voulu m'embraffer ; & pendant que je me defendois, comme c'eft naturel, il a fi bien fait, que je n'aurois pas voulu pour toute chofe au monde.... Mais lui vouloit un baifer auparavant. Il a bien fallu, car comment faire ? d'autant que j'avois effayé d'appeller ; mais outre que je n'ai pas pu, il a bien fu me dire que, s'il venoit quelqu'un, il fauroit bien rejeter toute la faute fur moi ; & en effet, c'étoit bien facile, à caufe de cette clef. Enfuite il ne s'eft pas retiré davantage. Il en a voulu un fecond ; & celui-là, je ne favois pas ce qui en étoit, mais il m'a toute troublée ; & après, c'étoit encore pis qu'auparavant. Oh ! par exemple, c'eft bien mal ça. Enfin après,....vous m'exempterez bien de dire le refte ; mais je fuis malheureufe autant qu'on peut l'être.

Ce que je me reproche le plus, & dont pourtant il faut que je vous parle, c'eft que j'ai peur de ne pas m'être défendue autant que je le pouvois. Je ne fais pas comment cela fe faifoit : fûrement, je n'aime pas M. de Valmont, bien au contraire ; & il y avoit des momens où j'étois comme fi je l'aimois.....Vous jugez bien que ça ne m'empêchoit pas de lui dire toujours que non : mais je fentois bien que je ne faifois pas comme je difois ; & ça, c'étoit comme malgré moi ; & puis auffi j'étois bien troublée ! S'il eft toujours auffi difficile que ça de fe défendre, il faut y être bien accoutumée ! Il eft vrai

vrai que M. de Valmont a des façons de dire, qu'on ne fait pas comment faire pour lui répondre : enfin, croiriez-vous que quand il s'en est allé, j'en étois comme fâchée, & que j'ai eu la foiblesse de consentir qu'il revînt ce soir ? Ca me désole encore plus que tout le reste.

Oh ! malgré ça, je vous promets bien que je l'empêcherai d'y venir. Il n'a pas été sorti, que j'ai bien senti que j'avois eu bien tort de lui promettre. Aussi, j'ai pleuré tout le reste du tems. C'est sur-tout Danceny qui me faisoit de la peine ! Toutes les fois que je songeois à lui, mes pleurs redoubloient que j'en étois suffoquée, & j'y songeois toujours......Et à présent encore, vous en voyez l'effet ; voilà mon papier tout trempé. Non, je ne me consolerai jamais, ne fût-ce qu'à cause de lui.......Enfin, je n'en pouvois plus, & pourtant je n'ai pas pu dormir une minute. Et ce matin, en me levant, quand je me suis regardée au miroir, je faisois peur, tant j'étois changée.

Maman s'en est apperçue dès qu'elle m'a vue, & elle m'a demandé ce que j'avois. Moi, je me suis mise à pleurer tout de suite. Je croyois qu'elle m'alloit gronder, & peut-être ça m'auroit fait moins de peine : mais, au contraire. Elle m'a parlé avec douceur ! Je ne le méritois guere. Elle m'a dit de ne pas m'affliger comme ça ; (elle ne savoit pas le sujet de mon affliction) que je me rendrois malade. Il y a des momens où je voudrois être morte. Je n'ai pas pu y tenir. Je me suis jetée dans ses bras en sanglottant, & en lui disant : " Ah, " maman ! votre fille est bien malheureuse !"

Maman n'a pas pu s'empêcher de pleurer un peu ; & tout cela n'a fait qu'augmenter mon chagrin : heureusement elle ne m'a pas demandé pourquoi j'étois si malheureuse, car je n'aurois su que lui dire.

Je vous en supplie, madame, écrivez-moi le plus tôt que vous pourrez, & dites-moi ce que je dois faire : car je n'ai le courage de songer à rien, & je ne fais que m'affliger. Vous voudrez bien m'adresser votre lettre par M. de Valmont ; mais, je vous en prie, si vous lui écrivez en même tems, ne lui parlez pas que je vous aie rien dit.

J'ai l'honneur d'être, madame, avec toujours bien de l'amitié, votre très-humble & très-obéissante servante....

Je n'ose pas signer cette lettre.

Du château de........ce 1 octobre 17....

LETTRE XCVIII.

Madame de Volanges à la marquise de Merteuil.

IL y a bien peu de jours, ma charmante amie, que c'étoit vous qui me demandiez des consolations & des conseils : aujourd'hui, c'est mon tour ; & je vous fais pour moi la même demande que vous me faisiez pour vous. Je suis bien réellement affligée, & je crains de

de n'avoir pas pris les meilleurs moyens pour éviter les chagrins que j'éprouve.

C'eſt ma fille qui cauſe mon inquiétude. Depuis mon départ, je l'avois bien vue toujours triſte & chagrine; mais je m'y attendois, & j'avois armé mon cœur d'une ſévérité que je jugeois néceſſaire. J'eſpérois que l'abſence, les diſtractions détruiroient bientôt un amour que je regardois plutôt comme une erreur de l'enfance que comme une véritable paſſion. Cependant, loin d'avoir rien gagné depuis mon ſéjour ici, je m'apperçois que cet enfant ſe livre de plus en plus à une mélancolie dangereuſe; & je crains tout de bon que ſa ſanté ne s'altere. Particuliérement depuis quelques jours, elle change à vue d'œil. Hier, ſur-tout, elle me frappa, & tout le monde ici en fut vraiment alarmé.

Ce qui me prouve encore combien elle eſt affectée vivement, c'eſt que je la vois prête à ſurmonter la timidité qu'elle a toujours eue avec moi. Hier matin, ſur la ſimple demande que je lui fis ſi elle étoit malade, elle ſe précipita dans mes bras en me diſant qu'elle étoit bien malheureuſe; & elle pleura aux ſanglots. Je ne puis vous rendre la peine qu'elle m'a faite; les larmes me ſont venues aux yeux tout de ſuite; & je n'ai eu que le tems de me détourner, pour empêcher qu'elle ne me vît. Heureuſement j'ai eu la prudence de ne lui faire aucune queſtion, & elle n'a pas oſé m'en dire davantage: mais il n'en eſt pas moins clair que c'eſt cette malheureuſe paſſion qui la tourmente.

Quel parti prendre pourtant, ſi cela dure ? Ferai-je le malheur de ma fille ? Tournerai-je contre elles les qualités les plus précieuſes de l'ame, la ſenſibilité & la conſtance ? Eſt-ce pour cela que je ſuis ſa mere ? Et quand j'étoufferois ce ſentiment ſi naturel qui nous fait vouloir ce bonheur de nos enfans ; quand je regarderois comme une foibleſſe ce que je crois au contraire le premier, le plus ſacré de nos devoirs : ſi je force ſon choix, n'aurai-je pas à répondre des ſuites funeſtes qu'il peut avoir ? Quel uſage à faire de l'autorité maternelle, que de placer ſa fille entre le crime & le malheur !

Mon amie, je n'imiterai pas ce que j'ai blâmé ſi ſouvent. J'ai pu, ſans doute, tenter de faire un choix pour ma fille ; je ne faiſois en cela que l'aider de mon expérience : ce n'étoit pas un droit que j'exerçois, je rempliſſois un devoir. J'en trahirois un au contraire, en diſpoſant d'elle au mépris d'un penchant que je n'ai pas ſu empêcher de naître, & dont ni elle ni moi ne pouvons connoître ni l'étendue ni la durée. Non, je ne ſouffrirai point qu'elle épouſe celui-ci pour aimer celui-là, & j'aime mieux compromettre mon autorité que ſa vertu.

Je crois donc que je vais prendre le parti plus ſage, de retirer la parole que j'ai donnée à M. de Gercourt. Vous venez d'en voir les raiſons ; elles me paroiſſent devoir l'emporter ſur mes promeſſes. Je dis plus ; dans l'état où ſont les choſes, remplir mon engagement, ce ſeroit véritablement le violer. Car enfin, ſi je dois à ma fille de ne pas livrer ſon ſecret à M. de Gercourt, je dois au moins à celui-ci de ne pas abuſer

abuſer de l'ignorance où je le laiſſe, & de faire pour lui tout ce que je crois qu'il feroit lui-même, s'il étoit inſtruit. Irai-je, au contraire, le trahir indignement, quand il ſe livre à ma foi, &, tandis qu'il m'honore en me choiſiſſant pour ſa ſeconde mere, le tromper dans le choix qu'il veut faire de la mere de ſes enfans? Ces réflexions ſi vraies & auxquelles je ne peux me refuſer, m'alarment plus que je ne puis vous dire.

Aux malheurs qu'elles me font redouter, je compare ma fille, heureuſe avec l'époux que ſon cœur a choiſi, ne connoiſſant ſes devoirs que par la douceur qu'elle trouve à les remplir; mon gendre également ſatisfait & ſe félicitant chaque jour de ſon choix; chacun d'eux ne trouvant de bonheur que dans le bonheur de l'autre, & celui de tous deux ſe réuniſſant pour augmenter le mien. L'eſpoir d'un avenir ſi doux doit-il être ſacrifié à de vaines conſidérations? Et quelles ſont celles qui me retiennent? Uniquement des vues d'intérêt. De quel avantage ſera-t-il donc pour ma fille d'être née riche, ſi elle n'en doit pas moins être eſclave de la fortune?

Je conviens que M. de Gercourt eſt un parti meilleur peut-être que je ne devois l'eſpérer pour ma fille; j'avoue même que j'ai été extrêmement flattée du choix qu'il a fait d'elle. Mais enfin, Danceny eſt d'une auſſi bonne maiſon que lui; il ne lui cede en rien pour les qualités perſonnelles; il a ſur M. de Gercourt l'avantage d'aimer & d'être aimé: il n'eſt pas riche à la vérité; mas ma fille ne l'eſt-elle pas aſſez pour

eux

eux deux ? Ah ! pourquoi lui ravir la satisfaction si douce d'enrichir ce qu'elle aime ?

Ces mariages qu'on calcule au lieu de les assortir, qu'on appelle de convenance, & où tout se convient en effet, hors les goûts & les caracteres, ne sont-ils pas la source la plus féconde de ces éclats scandaleux qui deviennent tous les jours plus fréquens ? J'aime mieux différer ; au moins j'aurai le tems d'étudier ma fille que je ne connois pas. Je me sens bien le courage de lui causer un chagrin passager, si elle en doit recueillir un bonheur plus solide : mais de risquer de la livrer à un désespoir éternel, cela n'est pas dans mon cœur.

Voilà, ma chere amie, les idées qui me tourmentent, & sur quoi je réclame vos conseils. Ces objets séveres contrastent beaucoup avec votre aimable gaieté, & ne paroissent guere de votre âge : mais votre raison l'a tant devancé ! Votre amitié d'ailleurs aidera votre prudence ; & je ne crains point que l'une ou l'autre se refusent à la sollicitude maternelle qui les implore.

Adieu, ma charmante amie ; ne doutez jamais de la sincérité de mes sentimens.

De château de..... ce 2 octobre 17.....

LETTRE

LETTRE XCIX.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

ENCORE de petits événemens, ma belle amie; mais des scènes seulement, point d'actions. Ainsi, armez-vous de patience; prenez-en même beaucoup : car tandis que ma présidente marche à si pettis pas, votre pupille recule, & c'est bien pis encore. Eh bien, j'ai bon esprit de m'amuser de ces miseres-là. Véritablement je m'accoutume fort bien à mon séjour ici; & je puis dire que dans le triste chateau de ma vieille tante, je n'ai pas éprouvé un moment d'ennui. Au fait, n'y ai-je pas jouissances, privations, espoir, incertitude? Qu'a-t-on de plus sur un plus grand théatre? Des spectateurs? Hé! laissez faire, ils ne me manqueront pas. S'ils ne me voient pas à l'ouvrage; je leur montrerai ma besogne faite; ils n'auront plus qu'à admirer & applaudir. Oui, ils applaudiront; car je puis enfin prédire, avec certitude, le moment de la chûte de mon austere dévote. J'ai assisté ce soir à l'agonie de la vertu. La douce foiblesse va régner à sa place. Je n'en fixe pas l'époque plus tard qu'à notre premiere entrevue : mais déjà je vous entends crier à l'orgueil. Annoncer sa victoire, se vanter à l'avance! Hé, là, là, calmez-vous! Pour vous prouver ma modestie, je vais commencer par l'histoire de ma défaite.

En vérité, votre pupille est une petite personne bien ridicule! C'est bien un enfant qu'il faudroit traiter comme tel, & à qui on feroit grace en ne le mettant qu'en pénitence. Croi-

riez-vous qu'après ce qui s'est passé avant-hier entr'elle & moi, après la façon amicale dont nous nous sommes quittés hier matin; lorsque j'ai voulu y retourner le soir, comme elle en étoit convenue, j'ai trouvé sa porte fermée en-dedans? Qu'en dites-vous? On éprouve quelquefois de ces enfantillages-là la veille: mais le lendemain! cela n'est-il pas plaisant?

Je n'en ai pourtant pas ri d'abord; jamais je n'avois autant senti l'empire de mon caractere. Assurément j'allois à ce rendez-vous sans plaisir, & uniquement par procédé. Mon lit, dont j'avois grand besoin, me sembloit pour le moment préférable à celui de tout autre, & je ne m'en étois éloigné qu'à regret. Cependant je n'ai pas eu plus tôt trouvé un obstacle, que je brûlois de le franchir; j'étois humilié surtout qu'un enfant m'eût joué. Je me retirai donc avec beaucoup d'humeur: & dans le projet de ne plus me mêler de ce sot enfant, ni de ses affaires, je lui avois écrit sur-le-champ un billet que je comptois lui remettre aujourd'hui, & où je l'évaluois à son juste prix. Mais, comme on dit, la nuit porte conseil: j'ai trouvé ce matin que, n'ayant pas ici le choix des distractions, il falloit garder celle-là: j'ai donc supprimé le févere billet. Depuis que j'y ai réfléchi, je ne reviens pas d'avoir eu l'idée de finir une aventure avant d'avoir en main de quoi en perdre l'héroïne. Où nous mene pourtant un premier mouvement! Heureux, ma belle amie, qui a su, comme vous, s'accoutumer à n'y jamais céder! Enfin j'ai différé ma vengeance; j'ai fait ce sacrifice à vos vues sur Gercourt.

A

A présent que je ne suis plus en colere, je ne vois que du ridicule dans la conduite de votre pupille. En effet, je voudrois bien savoir ce qu'elle espere gagner par-là. Pour moi, je m'y perds : si ce n'est que pour se défendre, il faut convenir qu'elle s'y prend un peu tard. Il faudra bien qu'un jour elle me dise le mot de cette énigme. J'ai grande envie de le savoir. C'est peut-être seulement qu'elle se trouvoit fatiguée ? Franchement cela se pourroit ; car sans doute elle ignore encore que les fleches de l'amour, comme la lance d'Achille, portent avec elles le remede aux blessures qu'elles font. Mais non, à sa petite grimace de toute la journée, je parierois qu'il entre là-dedans du repentir.....là.......quelque chose......comme de la vertu....De la vertu !......C'est bien à elle qu'il convient d'en avoir ! Ah ! qu'elle la laisse à la femme véritablement née pour elle, la seule qui sache l'embellir, qui la feroit aimer !... Pardon, ma belle amie : mais c'est ce soir même que s'est passée, entre Mad. de Tourvel & moi, la scene dont j'ai à vous rendre compte, & j'en conserve encore quelque émotion. J'ai besoin de me faire violence pour me distraire de l'impression qu'elle m'a faite ; c'est même pour m'y aider, que je me suis mis à vous écrire. Il faut pardonner quelque chose à ce premier moment.

Il y a déjà quelques jours que nous sommes d'accord, M. de Tourvel & moi, sur nos sentimens ; nous ne disputons plus que sur les mots. C'étoit toujours, à la vérité, *son amitié* qui répondoit *à mon amour :* mais ce langage de convention ne changeoit pas le fond des choses ;

choses ; & quand nous ferions reftés ainfi, j'en aurois peut-être été moins vite, mais non pas moins fûrement. Déjà même il n'étoit plus queftion de m'éloigner, comme elle le vouloit d'abord ; & pour les entretiens que nous avons journellement, fi je mets mes foins à lui en offrir l'occafion, elle met les fiens à la faifir.

Comme c'eft ordinairement à la promenade que fe paffent nos petits rendez-vous, le tems affreux qu'il a fait tout aujourd'hui, ne me laiffoit rien efpérer ; j'en étois même vraiment contrarié ; je ne prévoyois pas combien je devois gagner à ce contretems.

Ne pouvant fe promener, on s'eft mis à jouer en fortant de table ; & comme je joue peu, & que je ne fuis plus néceffaire, j'ai pris ce tems pour monter chez moi, fans autre projet que d'y attendre à peu près la fin de la partie.

Je retournois joindre le cercle, quand j'ai trouvé la charmante femme qui entroit dans fon appartement, & qui, foit imprudence ou foibleffe, m'a dit de fa douce voix : " Où allez-vous donc ? Il n'y a perfonne au fallon." Il ne m'en a pas fallu davantage, comme vous pouvez croire, pour effayer d'entrer chez elle : j'y ai trouvé moins de réfiftance que je ne m'y attendois. Il eft vrai que j'avois eu la précaution de commencer la converfation à la porte, & de la commencer indifférente ; mais à peine avons-nous été établis, que j'ai ramené la véritable, & que j'ai parlé *de mon*

amour

amour à mon amie. Sa premiere réponse, quoique simple, m'a paru assez expressive. " Oh ! tenez, m'a-t-elle dit, ne parlons pas de cela ici." Et elle trembloit. La pauvre femme ! elle se voit mourir.

Pourtant elle avoit tort de craindre. Depuis quelque tems, assuré du succès un jour ou l'autre, & la voyant user tant de force dans d'inutiles combats, j'avois résolu de ménager les miennes, & d'attendre sans effort qu'elle se rendît de lassitude. Vous sentez bien qu'ici il faut un triomphe complet, & que je ne veux rien devoir à l'occasion. C'étoit même d'après ce plan formé, & pour pouvoir être pressant, sans m'engager trop, que je suis revenu à ce mot d'*amour*, si obstinément refusé : sûr qu'on me croyoit assez d'ardeur, j'ai essayé un ton plus tendre. Ce refus ne me fâchoit plus, il m'affligeoit ; ma sensible amie ne me devoit-elle pas quelques consolations ?

Tout en me consolant, une main étoit restée dans la mienne ; le joli corps étoit appuyé sur mon bras, & nous étions extrêmement rapprochés. Vous avez sûrement remarqué combien, dans cette situation, à mesure que la défense mollit, les demandes & les refus se passent de plus près ; comment la tête se détourne & les regards se baissent, tandis que les discours, toujours prononcés d'une voix foible, deviennent rares & entrecoupés. Ces symptomes précieux annoncent, d'une maniere non équivoque, le consentement de l'ame : mais rarement a-t-il encore passé jusqu'aux sens ; je crois même qu'il est toujours

toujours dangereux de tenter alors quelque entreprise trop marquée ; parce que cet état d'abandon n'étant jamais sans un plaisir très-doux, on ne sauroit forcer d'en sortir sans causer une humeur qui tourne infailliblement au profit de la défense.

Mais, dans le cas présent, la prudence m'étoit d'autant plus nécessaire, que j'avois sur-tout à redouter l'effroi que cet oubli d'elle-même ne manqueroit pas de causer à ma tendre rêveuse. Aussi cet aveu que je demandois, je n'exigeois pas même qu'il fût prononcé ; un regard pouvoit suffire : un seul regard, & j'étois heureux.

Ma belle amie, les beaux yeux se sont en effet levés sur moi ; la bouche céleste a même prononcé : " Eh bien ! je...." Mais tout-à-coup le regard s'est éteint, la voix a manqué, & cette femme adorable est tombée dans mes bras. A peine avois-je eu tems de l'y recevoir, que se dégageant avec une force convulsive, la vue égarée, & les mains élevées vers le ciel. . . " Dieu. . . ô mon Dieu, sauvez-moi !" s'est-elle écriée ; & sur-le-champ, plus prompte que l'éclair, elle étoit à genoux à dix pas de moi. Je l'entendois prête à suffoquer. Je me suis avancé pour la secourir ; mais elle, prenant mes mains qu'elle baignoit de pleurs, quelquefois même embrassant mes genoux : " Oui, ce sera vous, disoit-elle, ce sera vous qui me sauverez ! Vous ne voulez pas ma mort, laissez-moi ; sauvez-moi ! laissez-moi ; au nom de Dieu, laissez-moi !" Et ces discours peu suivis s'échappoient à peine à travers des

des ſanglots redoublés. Cependant elle me tenoit avec une force qui ne m'auroit pas permis de m'éloigner ; alors raſſemblant les miennes, je l'ai ſoulevée dans mes bras. Au même inſtant les pleurs ont ceſſé ; elle ne parloit plus ; tous ſes membres ſe ſont roidis, & de violentes convulſions ont ſuccédé à cet orage.

J'étois, je l'avoue, vivement ému, & je crois que j'aurois conſenti à ſa demande, quand les circonſtances ne m'y auroient pas forcé. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'après lui avoir donné quelques ſecours, je l'ai laiſſée, comme elle m'en prioit, & que je m'en félicite. Déjà j'en ai preſque reçu le prix.

Je m'attendois qu'ainſi que le jour de ma premiere déclaration, elle ne ſe montreroit pas de la ſoirée. Mais vers les huit heures, elle eſt deſcendue au ſallon, & a ſeulement annoncé au cercle qu'elle s'étoit trouvée fort incommodée. Sa figure étoit abattue, ſa voix foible, & ſon maintien compoſé ; mais ſon regard étoit doux, & ſouvent il s'eſt fixé ſur moi. Son refus de jouer m'ayant même obligé de prendre ſa place, elle a pris la ſienne à mes côtés. Pendant le ſouper, elle eſt reſtée ſeule dans le ſallon. Quand on y eſt revenu, j'ai cru m'appercevoir qu'elle avoit pleuré : pour m'en éclaircir, je lui ai dit qu'il me ſembloit qu'elle s'étoit encore reſſentie de ſon incommodité ; à quoi elle m'a obligemment répondu : " Ce mal-là ne s'en va pas ſi vîte qu'il vient !" Enfin quand on s'eſt retiré, je lui ai donné la main ; & à la porte de ſon appartement elle a ſerré la mienne avec

force.

force. Il est vrai que ce mouvement m'a paru avoir quelque chose d'involontaire : mais tant mieux ; c'est une preuve de plus de mon empire.

Je parierois qu'à présent elle est enchantée d'en être là : tous les frais sont faits ; il ne reste plus qu'à jouir. Peut-être, pendant que je vous écris, s'occupe-t-elle déjà de cette douce idée ; & quand même elle s'occuperoit au contraire d'un nouveau projet de défense, ne savons-nous pas bien ce que deviennent tous ces projets-là ? Je vous le demande, cela peut-il aller plus loin que notre prochaine entrevue ? Je m'attends bien, par exemple, qu'il y aura quelques façons pour l'accorder ; mais bon ! le premier pas franchi, ces prudes austeres savent-elles s'arrêter ? Leur amour est une véritable explosion ; la résistance y donne plus de force. Ma farouche dévote courroit après moi, si je cessois de courir après elle.

Enfin, ma belle amie, incessamment j'arriverai chez vous, pour vous sommer de votre parole. Vous n'avez pas oublié sans doute ce que vous m'avez promis après le succès ; cette infidélité à votre chevalier ? Etes-vous prête ? Pour moi je le desire comme si nous ne nous étions jamais connus. Au reste, vous connoître est peut-être une raison pour le desirer davantage.

Je suis juste & ne suis point galant. [a]

Aussi ce sera la premiere infidélité que je ferai à ma grave conquête ; & je vous promets de

[a] VOLTAIRE, comédie de *Nanine.*

profiter

profiter du premier prétexte, pour m'absenter vingt-quatre heures d'auprès d'elle. Ce sera sa punition, de m'avoir tenu si long-tems éloigné de vous. Savez-vous que voilà plus de deux mois que cette aventure m'occupe ? oui, deux mois & trois jours. Il est vrai que je compte demain, puisqu'elle ne sera véritablement consommée qu'alors. Cela me rappelle que mademoiselle de B*** a résisté les trois mois complets. Je suis bien-aise de voir que la franche coquetterie a plus de défense que l'austere vertu.

Adieu, ma belle amie ; il faut vous quitter, car il est fort tard. Cette lettre m'a mené plus loin que je ne comptois : mais comme j'envoie demain matin à Paris, j'ai voulu en profiter, pour vous faire partager un jour plus tôt la joie de votre ami.

Du château de . . . ce 2 octobre 17 . . . au soir.

LETTRE C.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

MON amie, je suis joué, trahi, perdu ; je suis au désespoir. Mad. de Tourvel est partie. Elle est partie, & je ne l'ai pas su ! & je n'étois pas là pour m'opposer à son départ, pour lui reprocher son indigne trahison ! Ah ! ne croyez pas que je l'eusse laissée partir ; elle seroit restée ; oui, elle seroit restée, eussé-je dû employer

ployer la violence. Mais quoi ! dans ma crédule sécurité, je dormois, tranquillement ; je dormois, & la foudre est tombée sur moi. Non, je ne conçois rien à ce départ ; il faut renoncer à connoître les femmes.

Quand je me rappelle la journée d'hier, que dis-je ! la soirée même, ce regard si doux, cette voix si tendre, & cette main serrée ! Et pendant ce tems, elle projetoit de me fuir ! O femmes, femmes, plaignez-vous donc, si l'on vous trompe ! Mais, oui, toute perfidie qu'on emploie est un vol qu'on vous fait.

Quel plaisir j'aurai à me venger ! Je la retrouverai, cette femme perfide ; je reprendrai mon empire sur elle. Si l'amour m'a suffi pour en trouver les moyens, que ne fera-t-il pas aidé de la vengeance ? Je la verrai encore à mes genoux, tremblante & baignée de pleurs, me criant merci de sa trompeuse voix ; & moi, je serai sans pitié.

Que fait-elle à présent ? que pense-t-elle ? Peut-être elle s'applaudit de m'avoir trompé ; & fidelle aux goûts de son sexe, ce plaisir lui paroit le plus doux. Ce que n'a pu la vertu tant vantée, l'esprit de ruse l'a produit sans effort. Insensé ! je redoutois sa sagesse ; c'étoit sa mauvaise foi que je devois craindre.

Et être obligé de dévorer mon ressentiment ! n'oser montrer qu'une tendre douleur, quand j'ai le cœur rempli de rage ! me voir réduit à supplier encore une femme rebelle, qui s'est soustraite à mon empire ! Devois-je donc être humilié

humilié à ce point ? & par qui ? Par une femme timide, & qui jamais ne s'eſt exercée à combattre. A quoi me ſert de m'être établi dans ſon cœur, de l'avoir embraſé de tous les feux de l'amour, d'avoir porté juſqu'au délire le trouble de ſes ſens, ſi, tranquille dans ſa retraite, elle peut aujourd'hui s'enorgueillir de ſa fuite plus que moi de mes victoires ? Et je le ſouffrirois ? Mon amie, vous ne le croyez pas ; vous n'avez pas de moi cette humiliante idée !

Mais quelle fatalité m'attache à cette femme ? Cent autres ne deſirent-elles pas mes ſoins ? ne s'empreſſeront-elles pas d'y répondre ? Quand même aucune ne vaudroit celle-ci, l'attrait de la variété, le charme des nouvelles conquêtes, l'éclat de leur nombre n'offrent-ils pas des plaiſirs aſſez doux ? Pourquoi courir après celui qui nous fuit, & négliger ceux qui se préſentent ? Ah ! pourquoi ? . . . Je l'ignore, mais je l'éprouve fortement.

Il n'eſt plus pour moi de bonheur, de repos, que par la poſſeſſion de cette femme que je hais & que j'aime avec une égale fureur. Je ne ſupporterai mon ſort que du moment où je diſpoſerai du ſien. Alors, tranquille & ſatisfait, je la verrai, à ſon tour, livrée aux orages que j'éprouve en ce moment ; j'en exciterai mille autres encore. L'eſpoir & la crainte, la méfiance & la ſécurité, tous les maux inventés par la haine, tous les biens accordés par l'amour, je veux qu'ils rempliſſent ſon cœur, qu'ils s'y ſuccedent à ma volonté. Ce tems viendra . . . Mais que de travaux encore ! que j'en étois près hier ! & qu'aujourd'hui je m'en vois éloigné !

Comment

Comment m'en rapprocher? Je n'ose tenter aucune démarche ; je sens que, pour prendre un parti, il faudroit être plus calme, & mon sang bout dans mes veines.

Ce qui redouble mon tourment, c'est le sang-froid avec lequel chacun répond ici à mes questions sur cet événement, sur sa cause, sur tout ce qu'il offre d'extraordinaire.... Personne ne sait rien, personne ne desire de rien savoir : à peine en auroit-on parlé, si j'avois consenti qu'on parlât d'autre chose. Madame de Rosemonde, chez qui j'ai couru ce matin quand j'ai appris cette nouvelle, m'a répondu avec le froid de son âge, que c'étoit la suite naturelle de l'indisposition que Mad. de Tourvel avoit eue hier ; qu'elle avoit craint une maladie, & qu'elle avoit préféré d'être chez elle : elle trouve cela tout simple ; elle en auroit fait autant, m'a-t-elle dit : comme s'il pouvoit y avoir quelque chose de commun entr'elles deux ! entr'elle qui n'a plus qu'à mourir, & l'autre qui fait le charme & le tourment de ma vie !

Mad. de Volanges, que d'abord j'avois soupçonnée d'être complice, ne paroît affectée que de n'avoir pas été consultée sur cette démarche. Je suis bien-aise, je l'avoue, qu'elle n'ait pas eu le plaisir de me nuire. Cela me prouve encore qu'elle n'a pas, autant que je le craignois, la confiance de cette femme ; c'est toujours une ennemie de moins. Comme elle se féliciteroit, si elle savoit que c'est moi qu'on a fui ! comme elle se seroit gonflée d'orgueil, si c'eût été par ses conseils ! comme son importance en auroit redoublé ! Mon Dieu, que je la hais ! Oh ! je renouerai

renouerai avec sa fille ; je veux la travailler à ma fantaisie : aussi bien je crois que je resterai ici quelque tems ; au moins, le peu de réflexions que j'ai pu faire, me porte à ce parti.

Ne croyez-vous pas, en effet, qu'après une démarche aussi marquée, mon ingrate doit redouter ma présence ? Si donc l'idée lui est venue que je pourrois la suivre, elle n'aura pas manqué de me fermer sa porte ; & je ne veux pas plus l'accoutumer à ce moyen, qu'en souffrir l'humiliation. J'aime mieux lui annoncer au contraire que je reste ici ; je lui ferai même des instances pour qu'elle revienne ; & quand elle sera bien persuadée de mon absence, j'arriverai chez elle : nous verrons comment elle supportera cette entrevue. Mais il faut la différer pour en augmenter l'effet, & je ne sais encore si j'en aurai la patience : j'ai eu, vingt fois dans la journée, la bouche ouverte pour demander mes chevaux. Cependant je prendrai sur moi ; je m'engage à recevoir votre réponse ici ; je vous demande seulement, ma belle amie, de ne pas me la faire attendre.

Ce qui me contrarieroit le plus, seroit de ne pas savoir ce qui se passe : mais mon chasseur, qui est à Paris, a des droits à quelques accès auprès de la femme-de-chambre : il pourra me servir. Je lui envoie une instruction & de l'argent. Je vous prie de trouver bon que je joigne l'un & l'autre à cette lettre, & aussi d'avoir soin de les lui envoyer par un de vos gens, avec ordre de les lui remettre à lui-même. Je prends cette précaution, parce que le drôle a l'habitude de n'avoir jamais reçu les lettres que je lui

 écris,

écris, quand elles lui prescrivent quelque chose qui le gêne; & que pour le moment, il ne me paroît pas aussi épris de sa conquête que je voudrois qu'il le fût.

Adieu, ma belle amie; s'il vous vient quelqu'idée heureuse, quelque moyen de hâter ma marche, faites m'en part. J'ai éprouvé plus d'une fois combien votre amitié pouvoit être utile; je l'éprouve encore en ce moment: car je me sens plus calme depuis que je vous écris; au moins, je parle à quelqu'un qui m'entend, & non aux automates près de qui je végete depuis ce matin. En vérité, plus je vais, & plus je suis tenté de croire qu'il n'y a que vous & moi dans le monde, qui valions quelque chose.

Du château de . . . ce 3 octobre 17 . . .

LETTRE CI.

Le vicomte de Valmont à Azolan, son chasseur.

(Jointe à la précédente.)

Il faut que vous soyez bien imbécille, vous qui êtes parti d'ici ce matin, de n'avoir pas su que Mad. de Tourvel en partoit aussi; ou, si vous l'avez su, de n'être pas venu m'en avertir. A quoi sert-il donc que vous dépensiez mon argent à vous enivrer avec les valets; que le tems que vous devriez employer à me servir, vous le passiez à faire l'agréable auprès des femmes-de-chambre, si je n'en suis pas

pas mieux informé de ce qui se passe? Voilà pourtant de vos négligences! Mais je vous préviens que, s'il vous en arrive une seule dans cette affaire-ci, ce sera la derniere que vous aurez à mon service.

Il faut que vous m'instruisiez de tout ce qui se passe chez Mad. de Tourvel, de sa santé, si elle est triste ou gaie, si elle sort souvent, & chez qui elle va; si elle reçoit du monde chez elle, & qui y vient; à quoi elle passe son tems; si elle a de l'humeur avec ses femmes, particuliérement avec celle qu'elle avoit amenée ici; ce qu'elle fait quand elle est seule; si quand elle lit, elle lit de suite, ou si elle interrompt sa lecture pour rêver; de même quand elle écrit. Songez aussi à vous rendre l'ami de celui qui porte ses lettres à la poste. Offrez-vous souvent à lui pour faire cette commission à sa place; & quand il acceptera, ne faites partir que celles qui vous paroîtront indifférentes, & envoyez-moi les autres, surtout celles à Mad. de Volanges, si vous en rencontrez.

Arrangez-vous pour être encore quelque tems l'amant heureux de votre Julie. Si elle en a un autre, comme vous l'avez cru, faites-la consentir à se partager; & n'allez pas vous piquer d'une ridicule délicatesse: vous serez dans le cas de bien d'autres qui valent mieux que vous. Si pourtant votre second se rendoit trop importun; si vous vous apperceviez, par exemple, qu'il occupât trop Julie pendant la journée, & qu'elle en fût moins souvent auprès de sa maîtresse, écartez-le par quelques

 moyens,

moyens, ou cherchez-lui querelle : n'en craignez pas les ſuites, je vous ſoutiendrai. Surtout ne quittez pas cette maiſon. C'eſt par l'aſſiduité qu'on voit tout, & qu'on voit bien. Si même le haſard faiſoit renvoyer quelqu'un des gens, préſentez-vous pour le remplacer, comme n'étant plus à moi. Dites dans ce cas que vous m'avez quitté pour chercher une maiſon plus tranquille & plus réglée. Tâchez enfin de vous faire accepter. Je ne vous en garderai pas moins à mon ſervice pendant ce tems : ce ſera comme chez la ducheſſe de *** ; & par la ſuite, Mad. de Tourvel vous en récompenſera de même.

Si vous aviez aſſez d'adreſſe & de zele, cette inſtruction devroit ſuffire ; mais pour ſuppléer à l'un & à l'autre, je vous envoie de l'argent. Le billet ci-joint vous autoriſe, comme vous verrez, à toucher vingt-cinq louis chez mon homme d'affaires ; car je ne doute pas que vous ne ſoyez ſans le ſou. Vous emploierez de cette ſomme ce qui ſera néceſſaire pour décider Julie à établir une correſpondance avec moi. Le reſte ſervira à faire boire les gens. Ayez ſoin, autant que cela ſe pourra, que ce ſoit chez le Suiſſe de la maiſon, afin qu'il aime à vous y voir venir. Mais n'oubliez pas que ce ne ſont pas vos plaiſirs que je veux payer, mais vos ſervices.

Accoutumez Julie à obſerver tout & à tout rapporter, même ce qui lui paroîtroit minutieux. Il vaut mieux qu'elle écrive dix phraſes inutiles, que d'en omettre une intéreſſante ; & ſouvent ce qui paroît indifférent, ne l'eſt pas.

pas. Comme il faut que je puisse être instruit sur-le-champ, s'il arrivoit quelque chose qui vous parût mériter attention, aussi-tôt cette lettre reçue, vous enverrez Philippe, sur le cheval de commission, s'établir à *** ; [a] il y restera jusqu'à nouvel ordre ; ce sera un relais en cas de besoin. Pour la correspondance courante, la poste suffira.

Prenez garde de perdre cette lettre. Relisez-la tous les jours, tant pour vous assurer de ne rien oublier, que pour être sûr de l'avoir encore. Faites enfin tout ce qu'il faut faire quand on est honoré de ma confiance. Vous savez que, si je suis content de vous, vous le serez de moi.

Du château de . . ., ce 3 octobre 17 . . .

LETTRE CII.

La présidente de Tourvel à madame de Rosemonde.

VOUS serez bien étonnée, madame, en apprenant que je pars de chez vous aussi précipitamment. Cette démarche va vous paroître bien extraordinaire : mais que votre surprise va redoubler encore, quand vous en saurez les raisons ! Peut-être trouverez-vous qu'en vous les confiant, je ne respecte pas assez la tranquillité nécessaire à votre âge ; que je m'écarte même

[a] Village à moitié chemin de Paris au château de madame de Rosemonde.

des sentimens de vénération qui vous sont dus à tant de tirtes. Ah ! madame, pardon : mais mon cœur est oppressé ; il a besoin d'épancher sa douleur dans le sein d'une amie également douce & prudente : quelle autre que vous pouvoit-il choisir ? Regardez-moi comme votre enfant. Ayez pour moi les bontés maternelles ; je les implore. J'y ai peut-être quelques droits par mes sentimens pour vous.

Où est le tems où, toute entiere à ces sentimens louables, je ne connoissois point ceux qui, portant dans l'ame le trouble mortel que j'éprouve, ôtent la force de les combattre en même tems qu'ils en imposent le devoir ? Ah ! ce fatal voyage m'a perdue. . . .

Que vous dirai-je enfin ? J'aime, oui, j'aime éperdument. Hélas ! ce mot que j'écris pour la premiere fois, ce mot si souvent demandé sans être obtenu, je paierois de ma vie la douceur de pouvoir une fois seulement le faire entendre à celui qui l'inspire ; & pourtant il faut le refuser sans cesse ! Il va douter encore de mes sentimens ; il croira avoir à s'en plaindre. Je suis bien malheureuse ! Que ne lui est-il aussi facile de lire dans mon cœur que d'y régner ! Oui, je souffrirois moins, s'il savoit tout ce que je souffre ; mais vous-même, à qui je le dis, vous n'en aurez encore qu'une foible idée.

Dans peu de momens je vais le fuir & l'affliger. Tandis qu'il se croira encore près de moi, je serai déjà loin de lui : à l'heure où j'avois coutume de le voir chaque jour, je serai dans des

des lieux où il n'est jamais venu, où je ne dois pas permettre qu'il vienne. Déjà tous mes préparatifs sont faits ; tout est là sous mes yeux ; je ne puis les reposer sur rien qui ne m'annonce ce cruel départ. Tout est prêt, excepté moi. . . . Et plus mon cœur s'y refuse, plus il me prouve la nécessité de m'y soumettre.

Je m'y soumettrai sans doute : il vaut mieux mourir que de vivre coupable. Déjà, je le sens, je ne le suis que trop ; je n'ai sauvé que ma sagesse, la vertu s'est évanouie. Faut-il vous l'avouer ? ce qui me reste encore, je le dois à sa générosité. Enivrée du plaisir de le voir, de l'entendre, de la douceur de le sentir auprès de moi, du bonheur plus grand de pouvoir faire le sien, j'étois sans puissance & sans force ; à peine m'en restoit-il pour combattre, je n'en avois plus pour résister ; je frémissois de mon danger sans pouvoir le fuir. Eh bien ! il a vu ma peine, & il a eu pitié de moi. Comment ne le chérirois-je pas ? Je lui dois bien plus que la vie.

Ah ! si en restant auprès de lui je n'avois à trembler que pour elle, ne croyez pas que jamais je consentisse à m'éloigner. Que m'est-elle sans lui ? Ne serois-je pas trop heureuse de la perdre ? Condamnée à faire éternellement son malheur & le mien ; à n'oser ni me plaindre, ni le consoler ; à me défendre chaque jour contre lui, contre moi-même ; à mettre mes soins à causer sa peine, quand je voudrois les consacrer tous à son bonheur : vivre ainsi, n'est-ce pas mourir mille fois ? Voilà pourtant quel va être mon sort. Je le supporterai cependant, j'en

aurai le courage. O vous, que je choisis pour ma mere, recevez-en le serment !

Recevez aussi celui que je fais de ne vous dérober aucune de mes actions ; recevez-le, je vous en conjure ; je vous le demande comme un secours dont j'ai besoin : ainsi engagée à vous dire tout, je m'accoutumerai à me croire toujours en votre présence. Votre vertu remplacera la mienne. Jamais sans doute je ne consentirai à rougir à vos yeux ; & retenue par ce frein puissant, tandis que je chérirai en vous l'indulgente amie confidente de ma foiblesse, j'y honorerai encore l'ange tutélaire qui me sauvera de la honte.

C'est bien en éprouver assez que d'avoir à faire cette demande. Fatal effet d'une présomptueuse confiance ! pourquoi n'ai-je pas redouté plutôt ce penchant que j'ai senti naître ? Pourquoi me suis-je flattée de pouvoir à mon gré le maîtriser ou le vaincre ? Insensée ! je connoissois bien peu l'amour ! Ah, si je l'avois combattu avec plus de soin, peut-être eût-il pris moins d'empire ! Peut-être alors ce départ n'eût pas été nécessaire ; ou même, en me soumettant à ce parti douloureux, j'aurois pu ne pas rompre entiérement une liaison qu'il eût suffi de rendre moins fréquente. Mais tout perdre à la fois ! & pour jamais ! O mon amie ! . . . Mais quoi, même en vous écrivant, je m'égare encore dans des vœux criminels ! Ah ! partons, partons, & que du moins ces torts involontaires soient expiés par mes sacrifices.

Adieu,

Adieu, ma respectable amie ; aimez-moi comme votre fille, adoptez-moi pour telle ; & soyez sûre que, malgré ma foiblesse, j'aimerois mieux mourir que de me rendre indigne de votre choix.

De . . . ce 3 octobre 17 . . . à une heure du matin.

LETTRE CIII.

Madame de Rosemonde à la présidente de Tourvel.

J'AI été, ma chere belle, plus affligée de votre départ que surprise de sa cause ; une longue expérience, & l'intérêt que vous inspirez, avoient suffi pour m'éclairer sur l'état de votre cœur ; & s'il faut tout dire, vous ne m'avez rien ou presque rien appris par votre lettre. Si je n'avois été instruite que par elle, j'ignorerois encore quel est celui que vous aimez ; car en me parlant de *lui* tout le tems, vous n'avez pas écrit son nom une seule fois. Je n'en avois pas besoin ; je sais bien qui c'est. Mais je le remarque, parce que je me suis rappellé que c'est toujours là le style de l'amour. Je vois qu'il en est encore comme au tems passé.

Je ne croyois guere être jamais dans le cas de revenir sur des souvenirs si éloignés de moi, & si étrangers à mon âge. Pourtant, depuis hier, je m'en suis vraiment beaucoup occu-

pée par le desir que j'avois d'y trouver quelque chose qui pût vous être utile. Mais que puis-je faire, que vous admirer & vous plaindre ? Je loue le parti sage que vous avez pris : mais il m'effraie, parce que j'en conclus que vous l'avez jugé nécessaire ; & quand on en est là, il est bien difficile de se tenir toujours éloignée de celui dont notre cœur nous rapproche sans cesse.

Cependant ne vous découragez pas. Rien ne doit être impossible à votre belle ame ; & quand vous devriez un jour avoir le malheur de succomber, ce qu'à Dieu ne plaise, croyez-moi, ma chere belle, réservez-vous au moins la consolation d'avoir combattu de toute votre puissance. Et puis, ce que ne peut la sagesse humaine, la grace divine l'opere quand il lui plait. Peut-être êtes-vous à la veille de ses secours ; & votre vertu, éprouvée dans ces combats pénibles, en sortira plus pure & plus brillante. La force que vous n'avez pas aujourd'hui, espérez que vous la recevrez demain. N'y comptez pas pour vous en reposer sur elle, mais pour vous encourager à user de toutes les vôtres.

En laissant à la Providence le soin de vous secourir dans un danger contre lequel je ne peux rien, je me réserve de vous soutenir & vous consoler autant qu'il sera en moi. Je ne soulagerai pas vos peines, mais je les partagerai. C'est à ce titre que je recevrai volontiers vos confidences. Je sens que votre cœur doit avoir besoin de s'épancher. Je vous ouvre le mien ; l'âge ne l'a pas encore refroidi au point d'être

d'être insensible à l'amitié. Vous le trouverez toujours prêt à vous recevoir. Ce sera un foible soulagement à vos douleurs, mais au moins vous ne pleurerez pas seule; & quand ce malheureux amour, prenant trop d'empire sur vous, vous forcera d'en parler, il vaut mieux que ce soit avec moi qu'avec *lui*. Voilà que je parle comme vous; & je crois qu'à nous deux nous ne parviendrons pas à le nommer: au reste, nous nous entendrons.

Je ne sais si je fais bien de vous dire qu'il m'a paru vivement affecté de votre départ; il seroit peut-être plus sage de ne vous en pas parler: mais je n'aime pas cette sagesse qui afflige ses amis. Je suis pourtant forcée de n'en pas parler plus long-tems. Ma vue débile & ma main tremblante ne me permettent pas de longues lettres, quand il faut les écrire moi-même.

Adieu donc, ma chere belle; adieu, mon aimable enfant; oui, je vous adopte volontiers pour ma fille, & vous avez bien tout ce qu'il faut pour faire l'orgueil & le plaisir d'une mere.

Du château de...... ce 3 octobre 17.....

LETTRE CIV.

La marquise de Merteuil à madame de Volanges.

EN vérité, ma chere & bonne amie, j'ai eu peine à me défendre d'un mouvement d'orgueil, en

en lisant votre lettre. Quoi, vous m'honorez de votre entiere confiance ! vous allez même jusqu'à me demander des conseils ! Ah ! je suis bien heureuse, si je mérite cette opinion favorable de votre part, si je ne la dois pas seulement à la prévention de l'amitié. Au reste, quel qu'en soit le motif, elle n'en est pas moins précieuse à mon cœur ; & l'avoir obtenue, n'est à mes yeux qu'une raison de plus pour travailler davantage à la mériter. Je vais donc (mais sans prétendre vous donner un avis) vous dire librement ma façon de penser. Je m'en méfie, parce qu'elle differe de la vôtre ; mais quand je vous aurai exposé mes raisons, vous les jugerez ; & si vous les condamnez, je souscris d'avance à votre jugement. J'aurai au moins cette sagesse, de ne pas me croire plus sage que vous.

Si pourtant, & pour cette seule fois, mon avis se trouvoit préférable, il faudroit en chercher la cause dans les illusions de l'amour maternel. Puisque ce sentiment est louable, il doit se trouver en vous. Qu'il se reconnoît bien en effet dans le parti que vous êtes tentée de prendre ! C'est ainsi que, s'il vous arrive d'errer quelquefois, ce n'est jamais que dans le choix des vertus.

La prudence est, à ce qu'il me semble, celle qu'il faut préférer, quand on dispose du sort des autres, & sur-tout quand il s'agit de le fixer par un lien indissoluble & sacré, tel que celui du mariage. C'est alors qu'une mere également sage & tendre, doit, comme vous le dites si bien, *aider sa fille de son expérience.* Or, je

je vous le demande, qu'a-t-elle à faire pour y parvenir, sinon de distinguer, pour elle, entre ce qui plait & ce qui convient ?

Ne feroit-ce donc pas avilir l'autorité maternelle, ne feroit-ce pas l'anéantir, que de la subordonner à un goût frivole, dont la puissance illusoire ne se fait sentir qu'à ceux qui la redoutent, & disparoît si-tôt qu'on la méprise ? Pour moi, je l'avoue, je n'ai jamais cru à ces passions entraînantes & irrésistibles, dont il semble qu'on soit convenu de faire l'excuse générale de nos déréglemens. Je ne conçois point comment un goût, qu'un moment voit naître & qu'un autre voit mourir, peut avoir pudeur, d'honnêteté & principes inaltérables de plus de force que les de modestie ; & je n'entends pas plus qu'une femme qui les trahit puisse être justifiée par sa passion prétendue, qu'un voleur ne le feroit par la passion de l'argent, ou un assassin par celle de la vengeance.

Eh ! qui peut dire n'avoir jamais eu à combattre ? Mais j'ai toujours cherché à me persuader que, pour résister, il suffisoit de le vouloir ; & jusqu'alors au moins, mon expérience a confirmé mon opinion. Que seroit la vertu, sans les devoirs qu'elle impose ? Son culte est dans nos sacrifices, sa récompense dans nos cœurs. Ces vérités ne peuvent être niées que par ceux qui ont intérêt de les méconnoître, & qui, déjà dépravés, esperent faire un moment d'illusion, en essayant de justifier leur mauvaise conduite par de mauvaises raisons.

Mais

Mais pourroit-on le craindre d'un enfant ſimple & timide, d'un enfant né de vous, & dont l'éducation modeſte & pure n'a pu que fortifier l'heureux naturel ? C'eſt pourtant à cette crainte, que j'oſe dire humiliante pour votre fille, que vous voulez ſacrifier le mariage avantageux que votre prudence avoit ménagé pour elle ! J'aime beaucoup Danceny ; & depuis long-tems, comme vous ſavez, je vois peu M. de Gercourt : mais mon amitié pour l'un, mon indifférence pour l'autre, ne m'empêchent point de ſentir l'énorme différence qui ſe trouve entre ces deux partis.

Leur naiſſance eſt égale, j'en conviens ; mais l'un eſt ſans fortune, & celle de l'autre eſt telle que, même ſans naiſſance, elle auroit ſuffi pour le mener à tout. J'avoue bien que l'argent ne fait pas le bonheur ; mais il faut avouer auſſi qu'il le facilite beaucoup. Mlle de Volanges eſt, comme vous dites, aſſez riche pour deux : cependant, ſoixante-mille livres de rente, dont elle va jouir, ne ſont pas déjà tant quand on porte le nom de Danceny, quand il faut monter & ſoutenir une maiſon qui y réponde. Nous ne ſommes plus au tems de Mad. de Sévigné. Le luxe abſorbe tout : on le blâme, mais il faut l'imiter ; & le ſuperflu finit par priver du néceſſaire.

Quant aux qualités perſonnelles que vous comptez pour beaucoup, & avec beaucoup de raiſon, aſſurément M. de Gercourt eſt ſans reproche de ce côté ; & à lui, ſes preuves ſont faites. J'aime à croire, & je crois qu'en effet Danceny ne lui cède en rien ; mais en ſommes-

nous

nous auffi fûres ? Il eft vrai qu'il a paru jufqu'ici exempt des défauts de fon âge, & que malgré le ton du jour, il montre un goût pour la bonne compagnie, qui fait augurer favorablement de lui : mais qui fait fi cette fageffe apparente, il ne la doit pas à la médiocrité de fa fortune ? Pour peu qu'on craigne d'être fripon ou crapuleux, il faut de l'argent pour être joueur ou libertin, & l'on peut encore aimer les défauts dont on redoute les excès. Enfin, il ne feroit pas le millieme qui auroit vu la bonne compagnie, uniquement faute de pouvoir mieux faire.

Je ne dis pas (à Dieu ne plaife !) que je croie tout cela de lui : mais ce feroit toujours un rifque à courir ; & quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire, fi l'événement n'étoit pas heureux ! Que répondriez-vous à votre fille, qui vous diroit : " Ma mere, j'étois jeune & fans expérience ; j'étois même féduite par une erreur pardonnable à mon âge : mais le ciel, qui avoit prévu ma foibleffe, m'avoit accordé une mere fage, pour y remédier & m'en garantir. Pourquoi donc, oubliant votre prudence, avez-vous confenti à mon malheur ? Etoit-ce à moi à me choifir un époux, quand je ne connoiffois rien de l'état du mariage ? Quand je l'aurois voulu, n'étoit-ce pas à vous à vous y oppofer ? Mais je n'ai jamais eu cette folle volonté. Décidée à vous obéir, j'ai attendu votre choix avec une refpectueufe réfignation ; jamais je ne me fuis écartée de la foumiffion que je vous devois, & cependant je porte aujourd'hui la peine qui n'eft due qu'aux enfans rebelles. Ah ! votre foibleffe m'a perdue.....

due.....” Peut-être son respect étoufferoit-il ces plaintes ; mais l'amour maternel les devineroit : & les larmes de votre fille, pour être dérobées, n'en couleroient pas moins sur votre cœur. Où chercherez-vous alors vos consolations ? Sera-ce dans ce fol amour, contre lequel vous auriez dû l'armer, & par qui au contraire vous vous serez laissée séduire ?

J'ignore, ma chere amie, si j'ai contre cette passion une prévention trop forte : mais je la crois redoutable, même dans le mariage. Ce n'est pas que je désapprove qu'un sentiment honnête & doux vienne embellir le lien conjugal, & adoucir en quelque sorte les devoirs qu'il impose : mais ce n'est pas à lui qu'il appartient de le former ; ce n'est pas à l'illusion d'un moment à régler le choix de notre vie. En effet, pour choisir, il faut comparer ; & comment le pouvoir, quand un seul objet nous occupe ; quand celui-là même on ne peut le connoitre, plongé que l'on est dans l'ivresse & l'aveuglement ?

J'ai rencontré, comme vous pouvez croire, plusieurs femmes atteintes de ce mal dangereux ; j'ai reçu les confidences de quelques-unes. A les entendre, il n'en est point dont l'amant ne soit un être parfait : mais ces perfections chimériques n'existent que dans leur imagination. Leur tête exaltée ne rêve qu'agrémens & vertus ; elles en parent à plaisir celui qu'elles préferent : c'est la draperie d'un dieu, portée souvent par un modele abject : mais quel qu'il soit, à peine l'en ont-elles revêtu, que

que, dupes de leur propre ouvrage, elles se prosternent pour l'adorer.

Ou votre fille n'aime pas Danceny, ou elle éprouve cette même illusion : elle est commune à tous deux, si leur amour est réciproque. Ainsi votre raison pour les unir à jamais se réduit à la certitude qu'ils ne se connoissent pas, qu'ils ne peuvent se connoître. Mais, me direz-vous, M. de Gercourt & ma fille se connoissent-ils davantage ? Non, sans doute ; mais au moins ne s'abusent ils pas ; ils s'ignorent seulement. Qu'arrive-t-il dans ce cas entre deux époux que je suppose honnêtes ? C'est que checun d'eux étudie l'autre, s'observe vis-à-vis de lui, cherche & reconnoît bientôt ce qu'il faut qu'il cede de ses goûts & de ses volontés, pour la tranquillité commune. Ces légers sacrifices se font sans peine, parce qu'ils sont réciproques, & qu'on les a prévus, bientôt ils font naître une bienveillance mutuelle ; & l'habitude, qui fortifie tous les penchans qu'elle ne détruit pas, amene peu à peu cette douce amitié, cette tendre confiance, qui, jointes à l'estime, forment, ce me semble, le véritable, le solide bonheur des mariages.

Les illusions de l'amour peuvent être plus douces ; mais qui ne sait aussi qu'elles sont moins durables ? & quels dangers n'amene pas le moment qui les détruit ? C'est alors que les moindres défauts paroissent choquans & insupportables, par le contraste qu'ils forment avec l'idée de perfection qui nous avoit séduits. Chacun des deux époux croit cependant que l'autre

l'autre seul a changé, & que lui vaut toujours ce qu'un moment d'erreur l'avoit fait apprécier. Le charme qu'il n'éprouve plus il s'étonne de ne le plus faire naître ; il en est humilié : la vanité blessée aigrit les esprits, augmente les torts, produit l'humeur, enfante la haine ; & de frivoles plaisirs sont payés enfin par de longues infortunes.

Voilà, ma chere amie, ma façon de penser sur l'objet qui nous occupe ; je ne la défends pas, je l'expose seulement, c'est à vous à décider. Mais si vous persistez dans votre avis, je vous demande de me faire connoître les raisons qui auront combattu les miennes : je serai bien-aise de m'éclairer auprès de vous, & sur-tout d'être rassuré sur le sort de votre aimable enfant, dont je desire bien ardemment le bonheur, & par mon amitié pour elle, & par celle qui m'unit à vous pour la vie.

Paris, ce 4 octobre 17....

LETTRE CV.

La marquise de Merteuil à Cécile Volanges.

EH bien ! petite, vous voilà donc bien fâchée, bien honteuse ! & ce M. de Valmont est un méchant homme, n'est-ce pas ? Comment ! il ose vous traiter comme la femme qu'il aimeroit le mieux ! Il vous apprend ce que vous mouriez d'envie de savoir ! En vérité, ces procédés-là sont impardonnables. Et vous, de votre

votre côté, vous voulez garder votre ſageſſe pour votre amant (qui n'en abuſe pas); vous ne chériſſez de l'amour que les peines, & non les plaiſirs ! Rien de mieux, & vous figurerez à merveille dans un roman. De la paſſion, de l'infortune, de la vertu par-deſſus tout, que de belles choſes ! Au milieu de ce brillant cortege, on s'ennuie quelquefois à la vérité; mais on le rend bien.

Voyez donc, la pauvre enfant, comme elle eſt à plaindre ! Elle avoit les yeux battus le lendemain ! Et que direz-vous donc, quand ce ſeront ceux de votre amant ? Allez, mon bel ange, vous ne les aurez pas toujours ainſi; tous les hommes ne ſont pas des Valmont. Et puis, ne plus oſer lever ces yeux-là ! Oh ! par exemple, vous avez eu bien raiſon; tout le monde y auroit lu votre aventure. Croyez-moi cependant : s'il en étoit ainſi, nos femmes & même nos demoiſelles auroient le regard plus modeſte.

Malgré les louanges que je ſuis forcée de vous donner, comme vous voyez, il faut convenir pourtant que vous avez manqué votre chef-d'œuvre; c'étoit de tout dire à votre maman. Vous aviez ſi bien commencé ! Déjà vous vous étiez jetée dans ſes bras, vous ſanglotiez, elle pleuroit auſſi : quelle ſcene pathétique ! Et quel dommage de ne l'avoir pas achevée ! Votre tendre mere, toute ravie d'aiſe & pour aider à votre vertu, vous auroit cloîtrée pour toute votre vie; & là vous auriez aimé Danceny tant que vous auriez voulu, ſans rivaux & ſans péché : vous vous ſeriez

désolée tout à votre aise; & Valmont, à coup sûr, n'auroit pas été troubler votre douleur par de contrarians plaisirs.

Sérieusement, peut-on, à quinze ans passés, être enfant comme vous l'êtes? Vous avez bien raison de dire que vous ne méritez pas mes bontés. Je voulois pourtant être votre amie: vous en avez besoin peut-être avec la mere que vous avez, & le mari qu'elle veut vous donner. Mais si vous ne vous formez pas davantage, que voulez-vous qu'on fasse de vous? Que peut-on espérer, si ce qui fait venir l'esprit aux filles, semble au contraire vousl 'ôter?

Si vous pouviez prendre sur vous de raisonner un moment, vous trouveriez bientôt que vous devez vous féliciter, au lieu de vous plaindre. Mais vous êtes honteuse, & cela vous gêne. Eh! tranquillisez-vous; la honte que cause l'amour, est comme sa douleur: on ne l'éprouve qu'une fois. On peut encore la feindre après, mais on ne la sent plus. Cependant le plaisir reste, & c'est bien quelque chose. Je crois même avoir démêlé, à travers votre petit bavardage, que vous pourriez le compter pour beaucoup. Allons, un peu de bonne-foi. Là, ce trouble qui vous empêchoit *de faire comme vous disiez*, qui vous faisoit trouver *si difficile de se défendre*, qui vous rendoit *comme fâchée* quand Valmont s'en est allé, étoit-ce bien la honte qui le causoit, ou si c'étoit le plaisir? Et *ses façons de dire auxquelles on ne sait comment répondre*, cela ne viendroit-il pas de *ses façons de faire?* Ah! petite

petite fille, vous mentez, & vous mentez à votre amie ! Cela n'est pas bien. Mais brisons là.

Ce qui pour tout le monde seroit un plaisir, & pourroit n'être que cela, devient dans votre situation un véritable bonheur. En effet, placée entre une mere dont il vous importe d'être aimée, & un amant dont vous desirez de l'être toujours, comment ne voyez-vous pas que le seul moyen d'obtenir ces succès opposés, est de vous occuper d'un tiers ? Distraite par cette nouvelle aventure, tandis que vis-à-vis de votre maman vous aurez l'air de sacrifier à votre soumission pour elle un goût qui lui déplait, vous acquerrez vis-à-vis de votre amant l'honneur d'une belle défense. En l'assurant sans cesse de votre amour, vous ne lui en accorderez pas les dernieres preuves. Ces refus, si peu pénibles dans le cas où vous serez, il ne manquera pas de les mettre sur le compte de votre vertu ; il s'en plaindra peut-être, mais il vous en aimera davantage ; & pour avoir le double mérite, aux yeux de l'un de sacrifier l'amour, à ceux de l'autre d'y résister, il ne vous en coûtera que d'en goûter les plaisirs. O combien de femmes ont perdu leur réputation, qui l'eussent conservée avec soin, si elles avoient pu la soutenir par de pareils moyens !

Ce parti que je vous propose, ne vous paroît-il pas le plus raisonnable, comme le plus doux ? Savez-vous ce que vous avez gagné à celui que vous avez pris ? C'est que votre maman a attribué votre redoublement de tristesse à un redoublement d'amour, qu'elle en

est

eſt outrée, & que pour vous en punir elle n'attend que d'en être plus ſûre. Elle vient de m'en écrire ; elle tentera tout pour obtenir cet aveu de vous-même. Elle ira peut-être, me dit-elle, juſqu'à vous propoſer Danceny pour époux ; & cela, pour vous engager à parler. Et ſi, vous laiſſant ſéduire par cette trompeuſe tendreſſe, vous répondiez ſelon votre cœur, bientôt renfermée pour long-tems, peut-être pour toujours, vous pleureriez à loiſir votre aveugle crédulité.

Cette ruſe qu'elle veut employer contre vous, il faut la combattre par une autre. Commencez donc, en lui montrant moins de triſteſſe, à lui faire croire que vous ſongez moins à Danceny. Elle ſe le perſuadera d'autant plus facilement, que c'eſt l'effet ordinaire de l'abſence ; & elle vous en ſaura d'autant plus de gré, qu'elle y trouvera une occaſion de s'applaudir de ſa prudence, qui lui a ſuggéré ce moyen. Mais ſi, conſervant quelque doute, elle perſiſtoit pourtant à vous éprouver, & qu'elle vînt à vous parler de mariage, renfermez-vous en fille bien née, dans une parfaite ſoumiſſion. Au fait, qu'y riſquez-vous ? Pour ce qu'on fait d'un mari, l'un vaut toujours bien l'autre ; & le plus incommode eſt encore moins gênant qu'une mere.

Une fois plus contente de vous, votre maman vous mariera enfin ; & alors, plus libre dans vos démarches, vous pourrez à votre choix quitter Valmont pour prendre Danceny, ou même les garder tous deux. Car, prenez-y garde, votre Danceny eſt gentil : mais c'eſt

un

un de ces hommes qu'on a quand on veut & tant qu'on veut ; on peut donc se mettre à l'aise avec lui. Il n'en est pas de même de Valmont ; on le garde difficilement, & il est dangereux de le quitter. Il faut avec lui beaucoup d'adresse, ou, quand on n'en a pas, beaucoup de docilité. Mais aussi, si vous pouviez parvenir à vous l'attacher comme ami, ce seroit là un bonheur ! Il vous mettroit tout de suite au premier rang de nos femmes à la mode. C'est comme cela qu'on acquiert une consistance dans le monde, & non pas à rougir & à pleurer, comme quand vos religieuses vous faisoient diner à genoux.

Vous tâcherez donc, si vous êtes sage, de vous raccommoder avec Valmont, qui doit être très en colere contre vous ; & comme il faut savoir réparer ses sottises, ne craignez pas de lui faire quelques avances : aussi bien apprendrez-vous bientôt, que si les hommes nous font les premieres, nous sommes presque toujours obligées de faire les secondes. Vous avez un prétexte pour celles-ci : car il ne faut pas que vous gardiez cette lettre ; & j'exige de vous de la remettre à Valmont aussi-tôt que vous l'aurez lue. N'oubliez pas pourtant de la recacheter auparavant. D'abord, c'est qu'il faut vous laisser le mérite de la démarche que vous ferez vis-à-vis de lui, & qu'elle n'ait pas l'air de vous avoir été conseillée ; & puis, c'est qu'il n'y a que vous au monde, dont je sois assez l'amie pour vous parler comme je fais.

Adieu, bel ange ; suivez mes conseils, & vous me manderez si vous vous en trouvez bien.

P. S.

P. S. A propos, j'oublioïs . . . un mot encore. Voyez donc à soigner davantage votre style. Vous écrivez toujours comme un enfant. Je vois bien d'où cela vient ; c'est que vous dites tout ce que vous pensez, & rien de ce que vous ne pensez pas. Cela peut passer ainsi de vous à moi, qui devons n'avoir rien de caché l'une pour l'autre : mais avec tout le monde, avec votre amant sur-tout, vous auriez toujours l'air d'une petite sotte. Vous voyez bien que quand vous écrivez à quelqu'un, c'est pour lui & non pas pour vous : vous devez donc moins chercher à lui dire ce que vous pensez, que ce qui lui plaît davantage.

Adieu, mon cœur ; je vous embrasse au lieu de vous gronder, dans l'espérance que vous serez plus raisonnable.

Paris, ce 4 octobre 17 . . .

LETTRE CVI.

La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont.

A MERVEILLE, vicomte, & pour le coup je vous aime à la fureur. Au reste, après la premiere de vos deux lettres, on pouvoit s'attendre à la seconde : aussi ne m'a-t-elle point étonnée ; & tandis que déja fier de vos succès à venir, vous en sollicitiez la récompense, & que vous me demandiez si j'étois prête, je voyois bien que je n'avois pas tant besoin de me presser. Oui, d'honneur ;

d'honneur ; en lisant le beau récit de cette scene tendre, & qui vous avoit si *vivement ému* ; en voyant votre retenue, digne des plus beaux tems de notre chevalerie, j'ai dit vingt fois : voilà une affaire manquée !

Mais c'est que cela ne pouvoit pas être autrement. Que voulez-vous que fasse une pauvre femme qui se rend, & qu'on ne prend pas ? Ma foi, dans ce cas-là, il faut au moins sauver l'honneur ; & c'est ce qu'a fait votre présidente. Je sais bien que pour moi, qui ai senti que la marche qu'elle a prise n'est vraiment pas sans quelqu'effet, je me propose d'en faire usage pour mon compte, à la premiere occasion un peu sérieuse qui se présentera : mais je promets bien que si celui pour qui j'en ferai les frais n'en profite pas mieux que vous, il peut assurément renoncer à moi pour toujours.

Vous voilà donc absolument réduit à rien ! Et cela entre deux femmes, dont l'une étoit déjà au lendemain, & l'autre ne demandoit pas mieux que d'y être ! Eh bien, vous allez croire que je me vante, & dire qu'il est facile de prophétiser après l'événement ; mais je peux vous jurer que je m'y attendois. C'est que réellement vous n'avez pas le génie de votre état ; vous n'en savez que ce que vous en avez appris, & vous n'inventez rien. Aussi, dès que les circonstances ne se prêtent plus à vos formules d'usage, & qu'il vous faut sortir de la route ordinaire, vous restez court comme un écolier. Enfin un enfantillage d'une part, de l'autre un retour de pruderie, parce qu'on ne les éprouve pas tous les jours, suffisent pour vous déconcerter ; &

vous ne ſavez ni les prévenir, ni y remédier. Ah, vicomte ! vicomte ! vous m'apprenez à ne pas juger les hommes par leurs ſuccès ; & bientôt il faudra dire de vous ; il fut brave un tel jour. Et quand vous avez fait ſottiſes ſur ſottiſes, vous recourez à moi ! Il ſemble que je n'ai rien autre choſe à faire que de les réparer. Il eſt vrai que ce ſeroit bien aſſez d'ouvrage.

Quoi qu'il en ſoit de ces deux aventures, l'une eſt entrepriſe contre mon gré, & je ne m'en mêle point ; pour l'autre, comme vous y avez mis quelque complaiſance pour moi, j'en fais mon affaire. La lettre que je joins ici, que vous lirez d'abord, & que vous remettrez enſuite à la petite Volanges, eſt plus que ſuffiſante pour vous la ramener : mais, je vous en prie, donnez quelques ſoins à cet enfant, & faiſons-en, de concert, le déſeſpoir de ſa mere & de Gercourt. Il n'y a pas à craindre de forcer les doſes. Je vois clairement que la petite perſonne n'en ſera point effrayée ; & nos vues ſur elle une fois remplies, elle deviendra ce qu'elle pourra.

Je me déſintéreſſe entiérement ſur ſon compte. J'avois eu quelqu'envie d'en faire au moins une intrigante ſubalterne, & de la prendre pour jouer *les ſeconds* ſous moi : mais je vois qu'il n'y a pas d'étoffe ; elle a une ſotte ingénuité qui n'a pas cédé même au ſpécifique que vous avez employé, lequel pourtant n'en manque guere ; & c'eſt, ſelon moi, la maladie la plus dangereuſe que femme puiſſe avoir. Elle dénote, ſur-tout, une foibleſſe de caractere preſque toujours incurable, & qui s'oppoſe à tout ;

tout ; de forte que, tandis que nous nous occuperions à former cette petite fille pour l'intrigue, nous n'en ferions qu'une femme facile. Or, je ne connois rien de si plat que cette facilité de bêtise, qui se rend sans savoir ni comment ni pourquoi, uniquement parce qu'on l'attaque & qu'elle ne sait pas résister. Ces sortes de femmes ne sont absolument que des machines à plaisir.

Vous me direz qu'il n'y a qu'à n'en faire que cela, & que c'est assez pour nos projets. A la bonne-heure : mais n'oublions pas que de ces machines-là, tout le monde parvient bientôt à en connoître les ressorts & les moteurs ; ainsi, que pour se servir de celle-ci sans danger, il faut se dépêcher, s'arrêter de bonne heure, & la briser ensuite. A la vérité, les moyens ne nous manqueront pas pour nous en défaire, & Gercourt la fera toujours bien enfermer quand nous voudrons. Au fait, quand il ne pourra plus douter de sa déconvenue, quand elle sera bien publique & bien notoire, que nous importe qu'il se venge, pourvu qu'il ne se console pas ? Ce que je dis du mari, vous le pensez sans doute de la mere ; ainsi cela vaut fait.

Ce parti que je crois le meilleur, & auquel je me suis arrêtée, m'a décidée à mener la jeune personne un peu vîte, comme vous verrez par ma lettre ; cela rend aussi très-important de ne rien laisser entre ses mains qui puisse nous compromettre, & je vous prie d'y avoir attention. Cette précaution une fois prise, je me charge du moral ; le reste vous regarde. Si pourtant nous voyons par la suite que l'ingénuité se cor-

rige, nous ferons toujours à tems de changer de projet. Il n'en auroit pas moins fallu, un jour ou l'autre, nous occuper de ce que nous allons faire : dans aucun cas, nos soins ne seront perdus.

Savez-vous que les miens ont risqué de l'être, & que l'étoile de Gercourt a pensé l'emporter sur ma prudence ? Mad. de Volanges n'a-t-elle pas eu un moment de foiblesse maternelle ? Ne vouloit-elle pas donner sa fille à Danceny ? C'étoit là ce qu'annonçoit cet intérêt plus tendre, que vous aviez remarqué *le lendemain*. C'est encore vous qui auriez été cause de ce beau chef-d'œuvre ! Heureusement la tendre mere m'en a écrit, & j'espere que ma réponse l'en dégoûtera. J'y parle tant vertu, & sur-tout je la cajole tant, qu'elle doit trouver que j'ai raison.

Je suis fâchée de n'avoir pas eu le tems de prendre copie de ma lettre, pour vous édifier sur l'austérité de ma morale. Vous verriez comme je méprise les femmes assez dépravées pour avoir un amant. Il est si commode d'être rigoriste dans ses discours ! Cela ne nuit jamais qu'aux autres, & ne nous gêne aucunement...... Et puis je n'ignore pas que la bonne dame a eu ses petites foiblesses comme une autre dans son jeune tems, & je n'étois pas fâchée de l'humilier au moins dans sa conscience ; cela me consoloit un peu des louanges que je lui donnois contre la mienne. C'est ainsi que dans la même lettre, l'idée de nuire à Gercourt m'a donné le courage d'en dire du bien.

Adieu,

Adieu, vicomte ; j'approuve beaucoup le parti que vous prenez de rester quelque tems où vous êtes. Je n'ai point de moyens pour hâter votre marche : mais je vous invite à vous désennuyer avec notre commune pupille. Pour ce qui est de moi, malgré votre citation polie, vous voyez bien qu'il faut encore attendre ; & vous conviendrez, sans doute, que ce n'est pas ma faute.

Paris, ce 4 octobre, 17.....

LETTRE CVII.

Azolan au vicomte de Valmont.

MONSIEUR,

Conformément à vos ordres, j'ai été, aussi-tôt la réception de votre lettre, chez M. Bertrand, qui m'a remis les vingt-cinq louis, comme vous lui aviez ordonné. Je lui en avois demandé deux de plus pour Philippe, à qui j'avois dit de partir sur le champ, comme monsieur me l'avoit mandé, & qui n'avoit pas d'argent ; mais M. votre homme d'affaires n'a pas voulu, en disant qu'il n'avoit pas d'ordre de ça de vous. J'ai donc été obligé de les donner de moi, & monsieur m'en tiendra compte, si c'est sa bonté.

Philippe est parti hier au soir. Je lui ai bien recommandé de ne pas quitter le cabaret, afin qu'on

qu'on puisse être sûr de le trouver si on en a besoin.

J'ai été tout de suite après chez Mad. la présidente, pour voir Mlle. Julie : mais elle étoit sortie, & je n'ai parlé qu'à La Fleur, de qui je n'ai pu rien savoir, parce que depuis son arrivée il n'avoit été à l'hôtel qu'à l'heure des repas. C'est le second qui a fait tout le service, & monsieur sait bien que je ne connoissois pas celui-là. Mais j'ai commencé aujourd'hui.

Je suis retourné ce matin chez Mlle. Julie, & elle a paru bien aise de me voir. Je l'ai interrogée sur la cause du retour de sa maîtresse ; mais elle m'a dit n'en rien savoir, & je crois qu'elle a dit vrai. Je lui ai reproché de ne pas m'avoir averti de son départ, & elle m'a assuré qu'elle ne l'avoit su que le soir même en allant coucher madame ; si bien qu'elle a passé toute la nuit à ranger, & que la pauvre fille n'a pas dormi deux heures. Elle n'est sortie ce soir-là de la chambre de sa maîtresse qu'à une heure passée, & elle l'a laissée qui se mettoit seulement à écrire.

Le matin, Mad. de Tourvel, en partant, a remis une lettre au concierge du château. Mlle. Julie ne sait pas pour qui : elle dit que c'étoit peut-être pour monsieur ; mais monsieur ne m'en parle pas.

Pendant tout le voyage, madame a eu un grand capuchon sur sa figure, ce qui faisoit qu'on ne pouvoit la voir : mais Mlle. Julie croit

croit être sûre qu'elle a pleuré souvent. Elle n'a pas dit une parole pendant la route, & elle n'a pas voulu s'arrêter à * * * [a], comme elle avoit fait en allant ; ce qui n'a pas fait trop de plaisir à Mlle. Julie, qui n'avoit pas déjeûné. Mais, comme je lui ai dit, les maîtres sont les maîtres.

En arrivant, madame s'est couchée : mais elle n'est restée au lit que deux heures. En se levant, elle a fait venir son Suisse, & lui a donné ordre de ne laisser entrer personne. Elle n'a point fait de toilette du tout. Elle s'est mise à table pour dîner ; mais elle n'a mangé qu'un peu de potage, & elle en est sortie tout de suite. On lui a porté son café chez elle, & Mlle. Julie est entrée en même tems. Elle a trouvé sa maîtresse qui rangeoit des papiers dans son secretaire, & elle a vu que c'étoient des lettres. Je parierois bien que ce sont celles de monsieur ; & des trois qui lui sont arrivées dans l'après-midi, il y en a une qu'elle avoit encore devant elle tout au soir. Je suis bien sûr que c'est encore une de monsieur. Mais pourquoi donc est-ce qu'elle s'en est allée comme ça ? Ca m'étonne moi : au reste, sûrement que monsieur le fait bien, & ce ne sont pas mes affaires.

Madame la présidente est allée l'après-midi dans la bibliotheque, & elle y a pris deux livres qu'elle a emportés dans son boudoir : mais Mlle. Julie assure qu'elle n'a pas lu de-

[a] Toujours le même village à moitié chemin de la route.

dans un quart-heure dans toute la journée, & qu'elle n'a fait que lire cetre lettre, rêver & être appuyée sur sa main. Comme j'ai imaginé que monsieur seroit bien-aise de savoir quels sont ces livres-là, & que Mlle. Julie ne le savoit pas, je me suis fait mener aujourd'hui dans la bibliotheque, sous prétexte de la voir. Il n'y a de vuide que pour deux livres : l'un est le second volume des *Pensées chrétiennes* ; & l'autre, le premier d'un livre qui a pour titre *Clarisse*. J'écris bien comme il y a. Monsieur saura peut être ce que c'est.

Hier au soir madame n'a pas soupé, elle n'a pris que du thé.

Elle a sonné de bonne-heure ce matin : elle a demandé ses chevaux tout de suite, & elle a été, avant neuf heures, aux Feuillans, où elle a entendu la messe. Elle a voulu se confesser ; mais son confesseur étoit absent, & il ne reviendra pas de huit à dix jours. J'ai cru qu'il étoit bon de mander cela à monsieur.

Elle est rentrée ensuite, elle a déjeûné, & puis s'est mise à écrire, & elle y est restée jusqu'à près d'une heure. J'ai trouvé occasion de faire bientôt ce que monsieur desiroit le plus : car c'est moi qui ai porté les lettres à la poste. Il n'y en avoit pas pour Mad. de Volanges : mais j'en envoie une à monsieur, qui étoit pour M. le président : il m'a paru que ça devoit être la plus intéressante. Il y en avoit une aussi pour Mad. de Rosemonde ; mais j'ai imaginé que monsieur la verroit toujours bien quand il voudroit, & je l'ai laissé partir. Au reste,

reste, monsieur saura bien tout, puisque Mad. la présidente lui écrit aussi. J'aurai par la suite toutes celles qu'il voudra ; car c'est presque toujours Mlle. Julie qui les remet aux gens, & elle m'a assuré que, par amitié pour moi, & puis aussi pour monsieur, elle feroit volontiers ce que je voudrois.

Elle n'a pas même voulu de l'argent que je lui ai offert : mais je pense bien que monsieur voudra lui faire quelque petit présent ; & si c'est sa volonté, & qu'il veuille m'en charger, je saurai aisément ce qui lui fera plaisir.

J'espere que monsieur ne trouvera pas que j'ai mis de la négligence à le servir, & j'ai bien à cœur de me justifier des reproches qu'il me fait. Si je n'ai pas su le départ de Mad. la présidente, c'est au contraire mon zele pour le service de monsieur qui en est cause, puisque c'est lui qui m'a fait partir à trois heures du matin ; ce qui fait que je n'ai pas vu Mlle. Julie la veille au soir, comme de coutume, ayant été coucher au Tournebride, pour ne pas réveiller dans le château.

Quant à ce que monsieur me reproche d'être souvent sans argent, d'abord c'est que j'aime à me tenir proprement, comme monsieur peut voir ; & puis, il faut bien soutenir l'honneur de l'habit qu'on porte : je sais bien que je devrois peut-être un peu épargner pour la suite ; mais je me confie entiérement dans la générosité de monsieur, qui est si bon maître.

Pour ce qui est d'entrer au service de M. de Tourvel, en restant à celui de monsieur, j'espere

que monſieur ne l'exigera pas de moi. C'étoit bien différent chez Mad. la ducheſſe ; mais aſſurément je n'irai pas porter la livrée, & encore une livrée de robe, aprés avoir eu l'honneur d'être chaſſeur de monſieur. Pour tout ce qui eſt du reſte, monſieur peut diſpoſer de celui qui a l'honneur d'être, avec autant de reſpect que d'affection, ſon très-humble ſerviteur.

ROUX AZOLAN, chaſſeur.

Paris, ce 5 octobre 17.: ..
à onze heures du ſoir.

LETTRE CVIII.

La préſidente de Tourvel à madame de Roſemonde.

O MON indulgente mere ! que j'ai de graces à vous rendre, & que j'avois beſoin de votre lettre ! Je l'ai lue & relue ſans ceſſe ; je ne pouvois pas m'en détacher. Je lui dois les ſeuls momens moins pénibles que j'aie paſſés depuis mon départ. Comme vous êtes bonne ! La ſageſſe, la vertu, ſavent donc compatir à la foibleſſe ! Vous avez pitié de mes maux : ah, ſi vous les connoiſſiez !......Ils ſont affreux. Je croyois avoir éprouvé les peines de l'amour ; mais le tourment inexprimable, celui qu'il faut avoir ſenti pour en avoir l'idée, c'eſt de ſe ſéparer de ce qu'on aime, de s'en ſéparer pour toujours !.....Oui, la peine qui m'accable aujourd'hui reviendra demain, après-demain, toute

toute ma vie ! Mon Dieu, que je suis jeune encore, & qu'il me reste de tems à souffrir !

Etre soi-même l'artisan de son malheur, se déchirer le cœur de ses propres mains ; & tandis qu'on souffre ces douleurs insupportables, sentir à chaque instant qu'on peut les faire cesser d'un mot, & que ce mot soit un crime ! ah, mon amie !

Quand j'ai pris ce parti si pénible de m'éloigner de lui, j'espérois que l'absence augmenteroit mon courage & mes forces : combien je me suis trompée ! Il semble au contraire qu'elle ait achevé de les détruire. J'avois plus à combattre, il est vrai : mais même en résistant, tout n'étoit pas privation ; au moins je le voyois quelquefois : souvent même, sans oser porter mes regards sur lui, je sentois les siens sur moi : oui, mon amie, je le sentois, il sembloit qu'ls réchauffassent mon ame ; & sans passer par mes yeux, ils n'en arrivoient pas moins à mon cœur. A présent, dans ma pénible solitude, isolée de tout ce qui m'est cher, tête-à-tete avec mon infortune, tous les momens de ma triste existence sont marqués par mes larmes, & rien n'en adoucit l'amertume : nulle consolation ne se mêle à mes sacrifices ; & ceux que j'ai faits jusqu'à présent, n'ont servi qu'à me rendre plus douloureux ceux qui me restent à faire.

Hier encore, je l'ai bien vivement senti. Dans les lettres qu'on m'a remises, il y en avoit une de lui ; on étoit encore à deux pas de moi, que je l'avois reconnue entre les autres. Je me suis levée involontairement ; je tremblois,

blois, j'avois peine à cacher mon émotion ; & cet état n'étoit pas fans plaifir. Reftée feule le moment d'après, cette trompeufe douceur s'eft bientôt évanouie, & ne m'a laiffé qu'un facrifice de plus à faire. En effet, pouvois-je ouvrir cette lettre que pourtant je brûlois de lire ? Par la fatalité qui me pourfuit, les confolations qui paroiffent fe préfenter à moi ne font au contraire que m'impofer de nouvelles privations ; & celles-ci deviennent plus cruelles encore, par l'idée que M. de Valmont les partage.

Le voilà enfin, ce nom qui m'occupe fans ceffe, & que j'ai eu tant de peine à écrire ; l'efpece de reproche que vous m'en faites, m'a véritablement alarmée. Je vous fupplie de croire qu'une fauffe honte n'a point altéré ma confiance en vous ; & pourquoi craindrois-je de le nommer ? Ah ! je rougis de mes fentimens, & non de l'objet qui les caufe. Quel autre que lui eft plus digne de les infpirer ! Cependant, je ne fais pourquoi ce nom ne fe préfente point naturellement fous ma plume ; & cette fois encore, j'ai eu befoin de réflexion pour le placer. Je reviens à lui.

Vous me mandez qu'il vous a paru *vivement affecté de mon départ*. Qu'a-t-il donc fait ? qu'a-t-il dit ? a-t-il parlé de revenir à Paris ? Je vous prie de l'en détourner autant que vous pourrez. S'il m'a bien jugée, il ne doit pas m'en vouloir de cette démarche : mais il doit fentir auffi que c'eft un parti pris fans retour. Un de mes plus grands tourmens, eft de ne pas favoir ce qu'il penfe. J'ai bien encore

la

la lettre........mais vous êtes sûrement de mon avis, je ne dois pas l'ouvrir.

Ce n'est que par vous, mon indulgente amié, que je puis ne pas être entiérement séparée de lui. Je ne veux pas abuser de vos bontés ; je sens à merveille que vos lettres ne peuvent pas être longues : mais vous ne refuserez pas deux mots à votre enfant ; un pour soutenir son courage, & l'autre pour l'en consoler. Adieu, ma respectable amie.

Paris, ce 5 octobre 17......

LETTRE CIX.

Cécile Volanges à la marquise de Merteuil.

CE n'est que d'aujourd'hui, madame, que j'ai remis à M. de Valmont la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai gardée quatre jours, malgré les frayeurs que j'avois souvent qu'on ne la trouvât : mais je la cachois avec bien du soin ; & quand le chagrin me reprenoit, je m'enfermois pour la relire.

Je vois bien que ce que je croyois un si grand malheur, n'en est presque pas un ; & il faut avouer qu'il y a bien du plaisir : de façon que je ne m'afflige presque plus. Il n'y a que l'idée de Danceny qui me tourmente toujours quelquefois. Mais il y a déjà tout plein de momens où

où je n'y ſonge pas du tout : auſſi c'eſt que M. de Valmont eſt bien aimable.

Je me ſuis raccommodée avec lui depuis deux jours : ça m'a été bien facile ; car je ne lui avois encore dit que deux paroles, qu'il m'a dit que ſi j'avois quelque choſe à lui dire, il viendroit le ſoir dans ma chambre, & je n'ai eu qu'à répondre que je le voulois bien. Et puis, dès qu'il y a été, il n'a pas paru plus fâché que ſi je ne lui avois jamais rien fait. Il ne m'a grondée qu'après, & encore bien doucement, & c'étoit d'une maniere.....tout comme vous ; ce qui m'a prouvé qu'il avoit auſſi bien de l'amitié pour moi.

Je ne ſaurois vous dire combien il m'a raconté de drôles de choſes, & que je n'aurois jamais crues ; particuliérement ſur maman. Vous me feriez bien plaiſir de me mander ſi tout ça eſt vrai. Ce qui eſt bien ſûr, c'eſt que je ne pouvois pas me retenir de rire ; ſi bien qu'une fois j'ai ri aux éclats, ce qui nous a fait bien peur : car maman auroit pu entendre, & ſi elle étoit venue voir, qu'eſt-ce que je ſerois devenue ? C'eſt bien pour le coup qu'elle m'auroit remiſe au couvent !

Comme il faut être prudent, & que, comme M. de Valmont m'a dit lui même, pour rien au monde il ne voudroit riſquer de me compromettre, nous ſommes convenus que doréenavant il viendroit ſeulement ouvrir la porte, & que nous irions dans ſa chambre. Pour là, il n'y a rien à craindre ; j'y ai déja été hier ; & actuellement que je vous écris, j'attends encore qu'il vienne.

vienne. A préſent, madame, j'eſpere que vous ne me gronderez plus.

Il y a pourtant une choſe qui m'a bien ſurpriſe dans votre lettre ; c'eſt ce que vous me mandez pour quand je ſerai mariée, au ſujet de Danceny & de M. de Valmont. Il me ſemble qu'un jour à l'opéra, vous me diſiez au contraire qu'une fois mariée, je ne pourrois plus aimer que mon mari, & qu'il me faudroit même oublier Danceny : au reſte, peut-être que j'avois mal entendu, & j'aime bien mieux que cela ſoit autrement, parce qu'à préſent je ne craindrai plus tant le moment de mon mariage. Je le deſire même, puiſque j'aurai plus de liberté ; & j'eſpere qu'alors je pourrai m'arranger de façon à ne plus ſonger qu'à Danceny. Je ſens bien que je ne ſerai véritablement heureuſe qu'avec lui : car à préſent ſon idée me tourmente toujours, & je n'ai de bonheur que quand je peux ne pas penſer à lui, ce qui eſt bien difficile ; & dès que j'y penſe, je redeviens chagrine tout de ſuite.

Ce qui me conſole un peu, c'eſt que vous m'aſſurez que Danceny m'en aimera davantage : mais en êtes-vous bien ſûre ?.....Oh ! oui, vous ne voudriez pas me tromper. C'eſt pourtant plaiſant que ce ſoit Danceny que j'aime, & que M. de Valmont....Mais, comme vous dites, c'eſt peut-être un bonheur. Enfin, vous verrons.

Je n'ai pas trop entendu ce que vous me marquez au ſujet de ma façon d'écrire. Il me ſemble que Danceny trouve mes lettres bien comme elles ſont. Je ſens pourtant bien que je ne dois rien lui dire de tout ce qui ſe paſſe avec M. de Valmont ;

Valmont ; ainsi vous n'avez que faire de craindre.

Maman ne m'a point encore parlé de mon mariage : mais laissez faire ; quand elle m'en parlera, puisque c'est pour m'attraper, je vous promets que je saurai mentir.

Adieu, ma bien bonne amie ; je vous remercie bien, & je vous promets que je n'oublierai jamais toutes vos bontés pour moi. Il faut que je finisse, car il est près d'une heure ; ainsi M. de Valmont ne doit pas tarder.

Du château de .., ce 10 octobre 17...

LETTRE CX.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

PUISSANCES *du ciel, j'avois une ame pour la douleur ; donnez-m'en une pour la félicité !* [a] C'est, je crois, le tendre Saint-Preux, qui s'exprime ainsi. Mieux partagé que lui, je possede à la fois les deux existences. Oui, mon amie, je suis en même tems très-heureux & très-malheureux ; & puisque vous avez mon entiere confiance, je vous dois le double récit de mes peines & de mes plaisirs.

Sachez donc que mon ingrate dévote me tient toujours rigueur. J'en suis à ma quatrieme lettre renvoyée. J'ai peut-être tort de dire la

[a] Nouvelle Héloïse.

quatrieme :

quatrieme ; car ayant bien deviné, dès le premier renvoi, qu'il feroit fuivi de beaucoup d'autres, & ne voulant pas perdre ainfi mon tems, j'ai pris le parti de mettre mes doléances en lieux communs, & de ne point dater : & depuis le fecond courier, c'eft toujours la même lettre qui va & vient ; je ne fais que changer d'enveloppe. Si ma belle finit comme finiffent ordinairement les belles, & s'attendrit un jour au moins de laffitude, elle gardera enfin la miffive, & il fera tems alors de me remettre au courant. Vous voyez qu'avec ce nouveau genre de correfpondance, je ne peux pas être parfaitement inftruit.

J'ai découvert pourtant que la légere perfonne a changé de confidente : au moins me fuis-je affuré que, depuis fon départ du château, il n'eft venu aucune lettre d'elle pour Mad. de Volanges, tandis qu'il en eft venu deux pour la vieille Rofemonde ; & comme celle-ci ne nous en a rien dit, comme elle n'ouvre plus la bouche de *fa chere belle*, dont auparavant elle parloit fans ceffe, j'en ai conclu que c'étoit elle qui avot la confidence. Je préfume que d'une part le befoin de parler de moi, & de l'autre la petite honte de revenir vis-à-vis de Mad. de Volanges fur un fentiment fi long-tems défavoué, ont produit cette grande révolution. Je crains encore d'avoir perdu au change : car plus les femmes vieilliffent, & plus elles deviennent rêches & féveres. La premiere lui auroit bien dit plus de mal de moi : mais celle-ci lui en dira plus de l'amour ; & la fenfible prude a bien plus de frayeur du fentiment que de la perfonne.

Le

Le ſeul moyen de me mettre au fait, eſt, comme vous voyez, d'intercepter le commerce clandeſtin. J'en ai déjà envoyé l'ordre à mon chaſſeur ; & j'en attends l'exécution de jour en jour. Juſques là, je ne puis rien faire qu'au haſard : auſſi, depuis huit jours, je repaſſe inutilement tous les moyens connus, tous ceux des romans & de mes mémoires ſecrets ; je n'en trouve aucun qui convienne, ni aux circonſtances de l'aventure, ni au caractere de l'héroïne. La difficulté ne ſeroit pas de m'introduire chez elle, même la nuit, même encore de l'endormir & d'en faire une nouvelle Clariſſe : mais après plus de deux ans de ſoins & de peines, recourir à des moyens qui me ſoient étrangers ! me traîner ſervilement ſur la trace des autres, & triompher ſans gloire ! . . . Non, elle n'aura pas *les plaiſirs du vice & les honneurs de la vertu*. [a] Ce n'eſt pas aſſez pour moi de la poſſéder, je veux qu'elle ſe livre. Or, il faut pour cela non-ſeulement pénétrer juſqu'à elle, mais y arriver de ſon aveu ; la trouver ſeule & dans l'intention de m'écouter ; ſur-tout, lui fermer les yeux ſur le danger ; car ſi elle le voit, elle ſaura le ſurmonter ou mourir. Mais mieux je ſais ce qu'il faut faire, plus j'en trouve l'exécution difficile ; & duſſiez-vous encore vous moquer de moi, je vous avouerai que mon embarras redouble à meſure que je m'en occupe davantage.

La tête m'en tourneroit, je crois, ſans les heureuſes diſtractions que me donne notre commune pupille ; c'eſt à elle que je dois

[a] Nouvelle Héloïſe.

d'avoir

d'avoir encore à faire autre chose que des élégies.

Croiriez-vous que cette petite fille étoit tellement effarouchée, qu'il s'est passé trois grands jours avant que votre lettre ait produit tout son effet ? Voilà comme une seule idée fausse peut gâter le plus heureux naturel !

Enfin, ce n'est que samedi qu'on est venu tourner autour de moi, & me balbutier quelques mots ; encore prononcés si bas & tellement étouffés par la honte, qu'il étoit impossible de les entendre. Mais la rougeur qu'ils causerent, m'en fit deviner le sens. Jusques là je m'étois tenu fier : mais fléchi par un si plaisant repentir, je voulus bien promettre d'aller trouver le soir même la jolie pénitente ; & cette grace de ma part fut reçue avec toute la reconnoissance due à un si grand bienfait.

Comme je ne perds jamais de vue ni vos projets ni les miens, j'ai résolu de profiter de cette occasion, pour connoître au juste la valeur de cet enfant, & aussi pour accélérer son éducation. Mais pour suivre ce travail avec plus de liberté, j'avois besoin de changer le lieu de nos rendez-vous ; car un simple cabinet, qui sépare la chambre de votre pupille de celle de sa mere, ne pouvoit lui inspirer assez de sécurité pour la laisser se déployer à l'aise. Je m'étois donc promis de faire *innocemment* quelque bruit qui pût lui causer assez de crainte pour la décider à prendre à l'avenir un asyle plus sûr ; elle m'a encore épargné ce soin.

La

La petite personne est rieuse ; & pour favoriser sa gaieté, je m'avisai, dans nos entr'actes, de lui raconter toutes les aventures scandaleuses qui me passoient par la tête ; & pour les rendre plus piquantes & fixer davantage son attention, je les mettois toutes sur le compte de sa maman, que je me plaisois à chamarrer ainsi de vices & de ridicules.

Ce n'étoit pas sans motif que j'avois fait ce choix ; il encourageoit mieux que tout autre ma timide écoliere, & je lui inspirois en même tems le plus profond mépris pour sa mere. J'ai remarqué depuis long-tems, que si ce moyen n'est pas toujours nécessaire à employer pour séduire une jeune fille, il est indispensable, & souvent même le plus efficace, quand on veut la dépraver ; car celle qui ne respecte pas sa mere, ne se respectera pas elle-même : vérité morale que je crois si utile, que j'ai été bien-aise de fournir un exemple à l'appui du précepte.

Cependant votre pupille, qui ne songeoit pas à la morale, étouffoit de rire à chaque instant ; & enfin, une fois elle pensa éclater. Je n'eus pas de peine à lui faire croire qu'elle avoit fait *un bruit affreux*. Je feignis une grande frayeur, qu'elle partagea facilement. Pour qu'elle s'en ressouvînt mieux, je ne permis plus au plaisir de reparoître, & la laissai seule trois heures plus tôt que de coutume : aussi convînmes-nous, en nous séparant, que dès le lendemain ce seroit dans ma chambre que nous nous rassemblerions.

Je

Je l'y ai déjà reçue deux fois ; & dans ce court intervalle, l'écoliere est devenue presqu'aussi savante que le maître. Oui, en vérité, je lui ai tout appris, jusqu'aux complaisances ; je n'ai excepté que les précautions.

Ainsi occupé toute la nuit, j'y gagne de dormir une grande partie du jour ; & comme la société actuelle du château n'a rien qui m'attire, à peine parois-je une heure au sallon dans la journée. J'ai même, d'aujourd'hui, pris le parti de manger dans ma chambre, & je ne compte plus la quitter que pour de courtes promenades. Ces bizarreries passent sur le compte de ma santé. J'ai déclaré que j'étois *perdu de vapeurs* ; j'ai annoncé aussi un peu de fievre. Il ne m'en coûte que de parler d'une voix lente & éteinte. Quant au changement de ma figure, fiez-vous-en à votre pupille. *L'amour y pourvoira.* [a]

J'occupe mon loisir, en rêvant aux moyens de reprendre sur mon ingrate les avantages que j'ai perdus, & aussi à composer une espece de catéchisme de débauche à l'usage de mon écoliere. Je m'amuse à n'y rien nommer que par le mot technique ; & je ris d'avance de l'intéressante conversation que cela doit fournir entr'elle & Gercourt, la premiere nuit de leur mariage. Rien n'est plus plaisant que l'ingénuité avec laquelle elle se sert déjà du peu qu'elle sait de cette langue ; elle n'imagine pas qu'on puisse parler autrement. Cette enfant est réellement séduisante ! Ce contraste de la candeur naïve avec le

[a] REGNARD, *Folies amoureuses*.

langage

langage de l'effronterie ne laisse pas de faire de l'effet ; &, je ne sais pourquoi, il n'y a plus que les choses bizarres qui me plaisent.

Peut-être je me livre trop à celle-ci, puisque j'y compromets mon tems & ma santé : mais j'espere que ma feinte maladie, outre qu'elle me sauvera l'ennui du sallon, pourra m'être encore de quelqu'utilité auprès de l'austere dévote, dont la vertu tigresse s'allie pourtant avec la douce sensibilité. Je ne doute pas qu'elle ne soit déjà instruite de ce grand événement, & j'ai beaucoup d'envie de savoir ce qu'elle en pense ; d'autant plus que je parierois bien qu'elle ne manquera pas de s'en attribuer l'honneur. Je réglerai l'état de ma santé sur l'impression qu'il fera sur elle.

Vous voilà, ma belle amie, au courant de mes affaires comme moi-même. Je desire avoir bientôt des nouvelles plus intéressantes à vous apprendre ; & je vous prie de croire que, dans le plaisir que je m'en promets, je compte pour beaucoup la récompense que j'attends de vous.

Du château de .... ce 11 octobre 17 ...

LETTRE CXI.

Le comte de Gercourt à madame de Volanges.

TOUT paroît, madame, devoir être tranquille dans ce pays ; & nous attendons de jour en jour la permission de rentrer en France. J'espere

J'espere que vous ne douterez pas que je n'aie toujours le même empressement à m'y rendre, & à y former les nœuds qui doivent m'unir à vous & à Mlle. de Volanges. Cependant M. le duc de . . . mon cousin, à qui vous savez que j'ai tant d'obligations, vient de me faire part de son rappel de Naples. Il me mande qu'il compte passer par Rome, & voir, dans sa route, la partie d'Italie qui lui reste à connoître. Il m'engage à l'accompagner dans ce voyage, qui sera environ de six semaines ou deux mois. Je ne vous cache pas qu'il me seroit agréable de profiter de cette occasion ; sentant bien qu'une fois marié, je prendrai difficilement le tems de faire d'autres absences que celles que mon service exigera. Peut-être aussi seroit-il plus convenable d'attendre l'hiver pour ce mariage, puisque ce ne peut être qu'alors que tous mes parens seront rassemblés à Paris, & nommément M. le marquis de.....à qui je dois l'espoir de vous appartenir. Malgré ces considérations, mes projets à cet égard seront absolument subordonnés aux vôtres ; & pour peu que vous préfériez vos premiers arrangements, je suis prêt à renoncer aux miens. Je vous prie seulement de me faire savoir le plus tôt possible vos intentions à ce sujet. J'attendrai votre réponse ici, & elle seule réglera ma conduite.

Je suis avec respect, madame, & avec tous les sentimens qui conviennent à un fils, votre très-humble, &c.

Le comte DE GERCOURT.

Bastia, ce 10 *octobre* 17....

LETTRE CXII.

Madame de Rosemonde à la présidente de Tourvel.

(Dictée seulement.)

JE ne reçois qu'à l'instant même, ma chere belle, votre lettre du 11 [a], & les doux reproches qu'elle contient. Convenez que vous aviez bien envie de m'en faire davantage; & que si vous ne vous étiez pas ressouvenue que vous étiez *ma fille*, vous m'auriez réellement grondée. Vous auriez été pourtant bien injuste. C'étoit le desir & l'espoir de pouvoir vous répondre moi-meme, qui me faisoient différer chaque jour; & vous voyez qu'encore aujourd'hui je suis obligée d'emprunter la main de ma femme-de-chambre. Mon malhereux rhumatisme m'a repris; il s'est niché cette fois sur le bras droit, & je suis absolument manchotte. Voilà ce que c'est, jeune & fraîche comme vous êtes, d'avoir une si vieille amie: on souffre de ses incommodités.

Aussi-tôt que mes douleurs me donneront un peu de relâche, je me promets bien de causer longuement avec vous. En attendant, sachez seulement que j'ai reçu vos deux lettres; qu'elles auroient redoublé, s'il étoit possible, ma tendre amitié pour vous; & que je ne cesserai jamais de prendre part bien vivement à tout ce qui vous intéresse.

Mon neveu est aussi un peu indisposé, mais

[a] Cette lettre ne s'est pas retrouvée.

sans



ſans aucun danger, & ſans qu'il faille en prendre aucune inquiétude ; c'eſt une incommodité légére, qui, à ce qu'il me ſemble, affecte plus ſon humeur que ſa ſanté. Nous ne le voyons preſque plus.

Sa retraite & votre départ ne rendent pas notre petit cercle plus gai. La petite Volanges, ſur-tout, vous trouve furieuſement à dire, & bâille, tant que la journée dure, à avaler ſes poings. Particuliérement depuis quelques jours, elle nous fait l'honneur de s'endormir profondément toutes les après dînées.

Adieu, ma chere belle ; je ſuis pour toujours votre bien bonne amie, votre mamari, votre ſœur même, ſi mon grand âge me permettoit ce titre. Enfin je vous ſuis attachée par tous les plus tendres ſentimens.

Signé, *ADELAIDE pour madame DE ROSEMONDE.*

Du Château de . . . . ce 14 *octobre* 17 . . .

LETTRE CXIII.

La marquiſe de Merteuil au vicomte de Valmont.

JE crois devoir vous prévenir, vicomte, qu'on commence à s'occuper de vous à Paris ; qu'on y remarque votre abſence, & que déjà on en devine la cauſe. J'étois hier à un ſouper fort

nombreux; il y fut dit positivement que vous étiez retenu au village par un amour romanesque & malheureux: aussi-tôt la joie se peignit sur le visage de tous les envieux de vos succès, & de toutes les femmes que vous avez négligées. Si vous m'en croyez, vous ne laisserez pas prendre consistance à ces bruits dangereux, & vous viendrez sur-le-champ les détruire par votre présence.

Songez que si une fois vous laissez perdre l'idée qu'on ne vous résiste pas, vous éprouverez bientôt qu'on vous résistera en effet plus facilement; que vos rivaux vont aussi perdre leur respect pour vous, & oser vous combattre: car lequel d'entr'eux ne se croit pas plus fort que la vertu? Songez sur-tout que dans la multitude des femmes que vous avez affichées, toutes celles que vous n'avez pas eues vont tenter de détromper le public, tandis que les autres s'efforceront de l'abuser. Enfin, il faut vous attendre à être apprécié peut-être autant au-dessous de votre valeur, que vous l'avez été au-dessus jusqu'à présent.

Revenez donc, vicomte, & ne sacrifiez pas votre réputation à un caprice puérile. Vous avez fait tout ce que nous voulions de la petite Volanges; & pour votre présidente, ce ne sera pas apparemment en restant à dix lieues d'elle, que vous vous en passerez la fantaisie. Croyez-vous qu'elle ira vous chercher? Peut-être ne songe-t-elle déjà plus à vous, ou ne s'en occupe-t-elle encore que pour se féliciter de vous avoir humilié. Au moins ici, pourrez-vous trouver quelqu'occasion de reparoître avec éclat, & vous

en

en avez besoin ; & quand vous vous obstineriez à votre ridicule aventure, je ne vois pas que votre retour y puisse rien . . . . . au contraire.

En effet, si votre présidente *vous adore*, comme vous me l'avez tant dit & si peu prouvé, son unique consolation, son seul plaisir doivent être à présent de parler de vous, & de savoir ce que vous faites, ce que vous dites, ce que vous pensez, & jusqu'à la moindre des choses qui vous intéressent. Ces miseres-là prennent du prix en raison des privations qu'on éprouve ; ce sont les miettes de pain tombantes de la table du riche : celui-ci les dédaigne ; mais le pauvre les recueille avidement & s'en nourrit. Or, la pauvre présidente reçoit a présent toutes ces miettes-là ; & plus elle en aura, moins elle sera pressée de se livrer à l'appétit du reste.

De plus, depuis que vous connoissez sa confidente, vous ne doutez pas que chaque lettre d'elle ne contienne au moins un petit sermon, & tout ce qu'elle croit propre *à corroborer sa sagesse & fortifier sa vertu*. [a] Pourquoi donc laisser à l'une des ressources pour se défendre, & à l'autre pour vous nuire ?

Ce n'est pas que je sois du tout de votre avis sur la perte que vous croyez avoir faite au changement de confidente. D'abord, Mad. de Volanges vous hait, & la haine est toujours plus clair-voyante & plus ingénieuse que l'amitié. Toute la vertu de votre vieille tante ne l'engagera pas à médire un seul instant de son

[a] *On ne s'avise jamais de tout*, comédie.

 cher

cher neveu ; car la vertu a auſſi ſes foibleſſes. Enſuite vos craintes portent ſur une remarque abſolument fauſſe.

Il n'eſt pas vrai que *plus les femmes vieilliſſent, & plus elles deviennent rêches & ſéveres.* C'eſt de quarante à cinquante ans que le déſeſpoir de voir leur figure ſe flétrir, la rage de ſe ſentir obligées d'abandonner des prétentions & des plaiſirs auxquels elles tiennent encore, rendent preſque toutes les femmes bégueules & acariâtres. Il leur faut ce long intervalle pour faire en entier ce grand ſacrifice : mais dès qu'il eſt conſommé, toutes ſe partagent en deux claſſes.

La plus nombreuſe, celle des femmes qui n'ont eu pour elles que leur figure & leur jeuneſſe, tombe dans une imbécille apathie, & n'en ſort plus que pour le jeu & pour quelques pratiques de dévotion ; celle-là eſt toujours ennuyeuſe, ſouvent grondeuſe, quelquefois un peu tracaſſiere, mais rarement méchante. On ne peut pas dire non plus que ces femmes ſoient ou ne ſoient pas ſéveres : ſans idées & ſans exiſtence, elles répetent, ſans le comprendre & indifféremment, tout ce qu'elles entendent dire, & reſtent par elles-mêmes abſolument nulles.

L'autre claſſe beaucoup plus rare, mais véritablement précieuſe, eſt celle des femmes qui, ayant eu un caractere & n'ayant pas négligé de nourrir leur raiſon, ſavent ſe créer une exiſtence quand celle de la nature leur manque, & prennent le parti de mettre à leur eſprit

les

les parures qu'elles employoient avant pour leur figure. Celles-ci ont pour l'ordinaire le jugement très-sain, & l'esprit à la fois solide, gai & gracieux. Elles remplacent les charmes séduisans par l'attachante bonté, & encore par l'enjouement dont le charme augmente en proportion de l'âge : c'est ainsi qu'elles parviennent en quelque sorte à se rapprocher de la jeunesse en s'en faisant aimer. Mais alors, loin d'être, comme vous le dites, *rêches & séveres*, l'habitude de l'indulgence, leurs longues réflexions sur la foiblesse humaine, & sur-tout les souvenirs de leur jeunesse, par lesquels seuls elles tiennent encore à la vie, les placeroient plutôt peut-être trop près de la facilité.

Ce que je peux vous dire enfin, c'est qu'ayant toujours recherché les vieilles femmes, dont j'ai reconnu de bonne heure l'utilité des suffrages, j'ai rencontré plusieurs d'entr'elles, auprès de qui l'inclination me ramenoit autant que l'intérêt. Je m'arrête là ; car à présent que vous vous enflammez si vîte & si moralement, j'aurois peur que vous ne devinssiez subitement amoureux de votre vieille tante, & que vous ne vous enterrassiez avec elle dans le tombeau où vous vivez déjà depuis si long-tems. Je reviens donc.

Malgré l'enchantement où vous me paroissez être de votre petite écoliere, je ne peux pas croire qu'elle entre pour quelque chose dans vos projets. Vous l'avez trouvée sous la main, vous l'avez prise : à la bonne heure ! mais ce ne peut pas être là un goût. Ce n'est même pas, à vrai dire, une entiere jouissance : vous

ne possédez absolument que sa personne. Je ne parle pas de son cœur, dont je me doute bien que vous ne vous souciez guere : mais vous n'occupez seulement pas sa tête. Je ne sais pas si vous vous en étes apperçu, mais moi j'en ai la preuve dans la derniere lettre qu'elle m'a écrite ; [a] je vous l'envoie pour que vous en jugiez. Voyez donc que quand elle y parle de vous, c'est toujours *M. de Valmont* ; que toutes ses idées, même celles que vous lui faites naître, n'aboutissent jamais qu'à Danceny ; & lui, elle ne l'appelle pas monsieur, c'est bien toujours *Danceny* seulement. Par-là, elle le distingue de tous les autres ; & même en se livrant à vous, elle ne se familiarise qu'avec lui. Si une telle conquête vous paroît *séduisante*, si les plaisirs qu'elle donne *vous attachent*, assurément vous êtes modeste & peu difficile ! Que vous la gardiez, j'y consens ; cela entre même dans mes projets. Mais il me semble que cela ne vaut pas de se déranger un quart-d'heure ; qu'il faudroit aussi avoir quelqu'empire, & ne lui permettre, par exemple, de se rapprocher de Danceny qu'après le lui avoir fait un peu plus oublier.

Avant de cesser de m'occuper de vous, pour venir à moi, je veux encore vous dire que ce moyen de maladie que vous m'annoncez vouloir prendre, est bien connu & bien usé. En vérité, vicomte, vous n'êtes pas inventif ! Moi, je me répete aussi quelquefois, comme vous allez voir ; mais je tâche de me sauver par les détails, & sur-tout le succès me justifie.

[a] Voyez la lettre CIX.

tiſe. Je vais encore en tenter un, & courir une nouvelle aventure. Je conviens qu'elle n'aura pas le mérite de la difficulté; mais au moins sera-ce une distraction, & je m'ennuie à périr.

Je ne sais pourquoi, depuis l'aventure de Prévan, Belleroche m'est devenu insupportable. Il a tellement redoublé d'attention, de tendresse, de *vénération*, que je n'y peux plus tenir. Sa colere, dans le premier moment, m'avoit paru plaisante; il a pourtant bien fallu la calmer, car c'eût été me compromettre que de le laisser faire: & il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raison. J'ai donc pris le parti de lui montrer plus d'amour, pour en venir à bout plus facilement: mais lui, a pris cela au sérieux, & depuis ce tems il m'excede par son enchantement éternel. Je remarque sur-tout l'insultante confiance qu'il prend en moi, & la sécurité avec laquelle il me regarde comme à lui pour toujours. J'en suis vraiment humiliée. Il me prise donc bien peu, s'il croit valoir assez pour me fixer! Ne me disoit-il pas derniérement que je n'aurois jamais aimé un autre que lui? Oh! pour le coup, j'ai eu besoin de toute ma prudence, pour ne pas le détromper sur-le-champ, en lui disant ce qui en étoit. Voilà, certes, un plaisant monsieur, pour avoir un droit exclusif! Je conviens qu'il est bien fait & d'une assez belle figure; mais, à tout prendre, ce n'est, au fait, qu'un manœuvre d'amour. Enfin le moment est venu, il faut nous séparer.

J'essaie déjà depuis quinze jours, & j'ai employé tour-à-tour la froideur, le caprice, l'humeur, les querelles ; mais le tenace personnage ne quitte pas prise : ainsi il faut donc prendre un parti plus violent ; en conséquence je l'emmene à ma campagne. Nous partons après-demain. Il n'y aura avec nous que quelques personnes désintéressées & peu clair-voyantes, & nous y aurons presque autant de liberté que si nous y étions seuls. Là, je le surchargerai à tel point d'amour & de caresses, nous y vivrons si bien l'un pour l'autre uniquement, que je parie bien qu'il desirera plus que moi la fin de ce voyage, dont il se fait un si grand bonheur ; & s'il n'en revient pas plus ennuyé de moi que je ne le suis de lui, dites, j'y consens, que je n'en sais pas plus que vous.

Le prétexte de cette espèce de retraite, est de m'occuper sérieusement de mon grand procès, qui en effet se jugera enfin au commencement de l'hiver. J'en suis bien-aise ; car il est vraiment désagréable d'avoir ainsi toute sa fortune en l'air. Ce n'est pas que je sois inquiete de l'événement : d'abord j'ai raison, tous mes avocats me l'assurent ; & quand je ne l'aurois pas, je serois donc bien mal-adroite, si je ne savois pas gagner un procès où je n'ai pour adversaires que des mineurs encore en bas-âge, & leur vieux tuteur ! Comme il ne faut pourtant rien négliger dans une affaire si importante, j'aurai effectivement avec moi deux avocats. Ce voyage ne vous paroît-il pas gai ? Cependant, s'il me fait gagner mon procès & perdre

perdre : Belleroche, je ne regretterai pas mon tems.

A présent, vicomte, devinez le successeur ; je vous le donne en cent. Mais bon ! ne sais-je pas que vous ne devinez jamais rien ? Eh bien, c'est Danceny. Vous êtes étonné, n'est-ce pas ? car enfin, je ne suis pas encore réduite à l'éducation des enfans. Mais celui-ci mérite d'être excepté ; il n'a que les graces de la jeunesse, & non la frivolité. Sa grande réserve dans le cercle est très-propre à éloigner tous les soupçons, & on ne l'en trouve que plus aimable, quand il se livre dans le tête-à-tête. Ce n'est pas que j'en aie déjà eu avec lui pour mon compte, je ne suis encore que sa confidente ; mais sous ce voile de l'amitié, je crois lui voir un goût très-vif pour moi, & je sens que j'en prends beaucoup pour lui. Ce seroit bien dommage que tant d'esprit & de délicatesse allassent se sacrifier & s'abrutir auprès de cette petite imbécille de Volanges ! J'espère qu'il se trompe en croyant l'aimer : elle est si loin de le mériter ! Ce n'est pas que je sois jalouse d'elle ; mais c'est que ce seroit un meurtre, & je veux en sauver Danceny. Je vous prie donc, vicomte, de mettre vos soins à ce qu'il ne puisse se rapprocher de *sa Cécile* (comme il a encore la mauvaise habitude de la nommer). Un premier goût a toujours plus d'empire qu'on ne croit, & je ne serois sûre de rien, s'il la revoyoit à présent, sur-tout pendant mon absence. A mon retour, je me charge de tout & j'en réponds...

J'ai bien songé à emmener le jeune homme avec moi : mais j'en ai fait le sacrifice à ma prudence ordinaire ; & puis j'aurois craint qu'il ne s'apperçût de quelque chose entre Belleroche & moi, & je serois au désespoir qu'il eût la moindre idée de ce qui se passe. Je veux au moins m'offrir à son imagination, pure & sans tache, telle enfin qu'il faudroit être pour être vraiment digne de lui.

Paris, ce 15 octobre 17...

LETTRE CXIV.

La présidente de Tourvel à madame de Rosemonde.

MA chere amie, je cede à ma vive inquiétude ; & sans savoir si vous serez en état de me répondre, je ne puis m'empêcher de vous interroger. L'état de M. de Valmont, que vous me dites *sans danger*, ne me laisse pas autant de sécurité que vous paroissez en avoir. Il n'est pas rare que la mélancolie & le dégoût du monde soient des symptomes avant-coureurs de quelque maladie grave ; les souffrances du corps, comme celles de l'esprit, font desirer la solitude ; & souvent on reproche de l'humeur à celui dont on devroit seulement plaindre les maux.

Il me semble qu'il devroit au moins consulter quelqu'un. Comment, étant malade vous-même, n'avez-vous pas un médecin auprès de

vous ?

vous ? Le mien que j'ai vu ce matin, & que je ne vous cache pas que j'ai consulté indirectement, est d'avis que, dans les personnes naturellement actives, cette espece d'apathie subite n'est jamais à négliger ; &, comme il me disoit encore, les maladies ne cedent plus au traitement, quand elles n'ont pas été prises à tems. Pourquoi faire courir ce risque à quelqu'un qui vous est si cher ?

Ce qui redouble mon inquiétude, c'est que, depuis quatre jours, je ne reçois plus de nouvelles de lui. Mon Dieu ! ne me trompez-vous point sur son état ? Pourquoi auroit-il cessé de m'écrire tout-à-coup ? Si c'étoit seulement l'effet de mon obstination à lui renvoyer ses lettres, je crois qu'il auroit pris ce parti plus tôt. Enfin, sans croire aux pressentimens, je suis depuis quelques jours d'une tristesse qui m'effraie. Ah, peut-être suis-je à la veille du plus grand des malheurs !

Vous ne sauriez croire, & j'ai honte de vous dire combien je suis peinée de ne plus recevoir ces mêmes lettres, que pourtant je refuserois encore de lire. J'étois sûre au moins qu'il s'étoit occupé de moi, & je voyois quelque chose qui venoit de lui. Je ne les ouvrois pas ces lettres, mais je pleurois en les regardant : mes larmes étoient plus douces & plus faciles ; & celles-là seules dissipoient en partie l'oppression habituelle que j'éprouve depuis mon retour. Je vous en conjure, mon indulgente amie, écrivez-moi vous-même aussi-tôt que vous le pourrez ; & en attendant, faites-moi donner chaque jour de vos nouvelles & des siennes.

Je m'apperçois qu'à peine je vous ai dit un mot pour vous : mais vous connoissez mes sentimens, mon attachement sans réserve, ma tendre reconnoissance pour votre sensible amitié ; vous pardonnerez au trouble où je suis, à mes peines mortelles, au tourment affreux d'avoir à redouter des maux dont peut-être je suis la cause. Grand Dieu ! cette idée désespérante me poursuit & déchire mon cœur ; ce malheur me manquoit, & je sens que je suis née pour les éprouver tous.

Adieu, ma chere amie ; aimez-moi, plaignez-moi. Aurai-je une lettre de vous aujourd'hui ?

Paris, ce 16 octobre 17 . . .

LETTRE CXV.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

C'EST une chose inconcevable, ma belle amie, comme aussi-tôt qu'on s'éloigne, on cesse facilement de s'entendre. Tant que j'étois auprès de vous, nous n'avions jamais qu'un même sentiment, une même façon de voir ; & parce que, depuis près de trois mois, je ne vous vois plus, nous ne sommes plus de même avis sur rien. Qui de nous deux a tort ? Sûrement vous n'hésiteriez pas sur la réponse : mais moi, plus sage, ou plus poli, je ne décide pas. Je vais seulement répondre à votre lettre, & continuer de vous exposer ma conduite.

D'abord,

D'abord, je vous remercie de l'avis que vous me donnez des bruits qui courent sur mon compte; mais je ne m'en inquiete pas encore; je me crois sûr d'avoir bientôt de quoi les faire cesser. Soyez tranquille; je ne reparoîtrai dans le monde que plus célebre que jamais, & toujours plus digne de vous.

J'espere qu'on me comptera même pour quelque chose l'aventure de la petite Volanges, dont vous paroissez faire si peu de cas: comme si ce n'étoit rien, que d'enlever, en une soirée, une jeune fille à son amant aimé, d'en user ensuite tant qu'on le veut, & absolument comme de son bien, & sans plus d'embarras; d'en obtenir ce qu'on n'ose pas même exiger de toutes les filles dont c'est le métier; & cela, sans la déranger en rien de son tendre amour, sans la rendre inconstante, pas même infidelle: car en effet, je n'occupe seulement pas sa tête. Ensorte qu'après ma fantaisie passée, je la remettrai entre les bras de son amant, pour ainsi dire, sans qu'elle se soit apperçue de rien. Est-ce donc là une marche si ordinaire? Et puis, croyez-moi, une fois sortie de mes mains, les principes que je lui donne ne s'en développeront pas moins; & je prédis que la timide écoliere prendra bientôt un essor propre à faire honneur à son maître.

Si pourtant on aime mieux le genre héroïque, je montrerai la présidente, ce modele cité de toutes les vertus, respectée même de nos plus libertins, telle enfin qu'on avoit perdu jusqu'à l'idée de l'attaquer! je la montrerai,

trefai, dis-je, oubliant fes devoirs & fa vertu, facrifiant fa réputation & deux ans de fageffe, pour courir après le bonheur de me plaire, pour s'enivrer de celui de m'aimer ; fe trouvant fuffifamment dédommagée de tant de facrifices, par un mot, par un regard, qu'encore elle n'obtiendra pas toujours. Je ferai plus, je la quitterai ; & je ne connois pas cette femme, ou je n'aurai point de fucceffeur. Elle réfiftera au befoin de confolation, à l'habitude du plaifir, au defir même de la vengeance. Enfin, elle n'aura exifté que pour moi ; & que fa carrière foit plus ou moins longue, j'en aurai feul ouvert & fermé la barrière. Une fois parvenu à ce triomphe, je dirai à mes rivaux : " Voyez mon ouvrage, & cherchez-en dans le fiecle un fecond exemple !"

Vous allez me demander d'où vient aujourd'hui cet excès de confiance ? C'eft que depuis huit jours je fuis dans la confidence de ma belle ; elle ne me dit pas fes fecrets, mais je les furprends. Deux lettres d'elle à Mad. de Rofemonde m'ont fuffifamment inftruit, & je ne lirai plus les autres que par curiofité. Je n'ai abfolument befoin, pour réuffir, que de me rapprocher d'elle, & mes moyens font trouvés. Je vais inceffamment les mettre en ufage.

Vous êtes curieufe, je crois ..... Mais non, pour vous punir de ne pas croire à mes inventions, vous ne les faurez pas. Tout de bon, vous mériteriez que je vous retiraffe ma confiance, au moins pour cette aventure. En effet, fans le doux prix attaché par vous à ce fuccès,

je

je ne vous en parlerois plus. Vous voyez que je suis fâché. Cependant, dans l'espoir que vous vous corrigerez, je veux bien m'en tenir à cette punition légere : & revenant à l'indulgence, j'oublie un moment mes grands projets, pour raisonner des vôtres avec vous.

Vous voilà donc à la campagne, ennuyeuse comme le sentiment, & triste comme la fidélité ! Et ce pauvre Belleroche ! vous ne vous contentez pas de lui faire boire l'eau d'oubli, vous lui en donnez la question ! Comment s'en trouve-t-il ? Supporte-t-il bien les nausées de l'amour ? Je voudrois pour beaucoup qu'il ne vous en devînt que plus attaché ; je suis curieux de voir quel remede plus efficace vous parviendriez à employer. Je vous plains, en vérité, d'avoir été obligée de recourir à celui-là. Je n'ai fait qu'une fois dans ma vie l'amour par procédé. J'avois certainement un grand motif, puisque c'étoit à la comtesse de..... ; & vingt fois, entre ses bras, j'ai été tenté de lui dire : « Madame, je renonce à la place que je sollicite, & permettez-moi de quitter celle que j'occupe. » Aussi, de toutes les femmes que j'ai eues, c'est la seule dont j'aie vraiment plaisir à dire du mal.

Pour votre motif à vous, je le trouve, à vrai dire, d'un ridicule rare ; & vous aviez raison de croire que je ne devinerois pas le successeur. Quoi, c'est pour Danceny que vous vous donnez toute cette peine-là ! Eh ! ma chere amie, laissez-le adorer *sa vertueuse Cécile*, & ne vous compromettez pas dans ces jeux d'enfans. Laissez les écoliers se former auprès des *bonnes*,

ou

ou jouer avec les pensionnaires *à de petits jeux innocens.* Comment, allez-vous vous charger d'un novice qui ne saura ni vous prendre ni vous quitter, & avec qui, il vous faudra tout faire ? Je vous le dis sérieusement, je désapprouve ce choix ; & quelque secret qu'il restât, il vous humilieroit au moins à mes yeux & dans votre conscience.

Vous prenez, dites-vous, beaucoup de goût pour lui : allons donc, vous vous trompez sûrement, & je crois même avoir trouvé la cause de votre erreur. Ce beau dégoût de Belleroche vous est venu dans un tems de disette ; & Paris ne vous offrant pas de choix, vos idées, toujours trop vives, se sont portées sur le premier objet que vous avez rencontré. Mais songez qu'à votre retour, vous pourrez choisir entre mille ; & si enfin vous redoutez l'inaction dans laquelle vous risquez de tomber en différant, je m'offre à vous pour amuser vos loisirs.

D'ici à votre arrivée, mes grandes affaires seront terminées de maniere ou d'autre ; & sûrement, ni la petite Volanges, ni la présidente elle-même, ne m'occuperont pas assez alors pour que je ne sois pas à vous autant que vous le desirerez. Peut-être même, d'ici là, aurai-je déjà remis la petite fille aux mains de son discret amant. Sans convenir, quoi que vous en disiez, que ce ne soit pas une jouissance *attachante*, comme j'ai le projet qu'elle garde de moi toute sa vie une idée supérieure à celle de tous les autres hommes, je me suis mis avec elle sur un ton que je ne pourrois soutenir

long-

long-tems, ſans altérer ma ſanté ; & dès ce moment, je ne tiens plus à elle que par le ſoin qu'on doit aux affaires de famille......

Vous ne m'entendez pas ?.........C'eſt que j'attends une ſeconde époque pour confirmer mon eſpoir, & m'aſſurer que j'ai pleinement réuſſi dans mes projets. Oui, ma belle amie, j'ai déjà un premier indice que le mari de mon écoliere ne courra pas le riſque de mourir ſans poſtérité, & que le chef de la maiſon de Gercourt ne ſera à l'avenir qu'un cadet de celle de Valmont. Mais laiſſez-moi finir à ma fantaiſie cette aventure que je n'ai enterpriſe qu'à votre priere. Songez que, ſi vous rendez Danceny inconſtant, vous ôtez tout le piquant de cette hiſtoire Conſidérez enfin que, m'offrant pour le repréſenter auprès de vous, j'ai, ce me ſemble, quelques droits à la préférence.

J'y compte ſi bien, que je n'ai pas craint de contrarier vos vues, en concourant moi-même à augmenter la tendre paſſion du diſcret amoureux pour le premier & digne objet de ſon choix. Ayant donc trouvé hier votre pupille occupée à lui écrire, & l'ayant dérangée d'abord de cette douce occupation pour une autre plus douce encore, je lui ai demandé, après, de voir ſa lettre ; & comme je l'ai trouvée froide & contrainte, je lui ai fait ſentir que ce n'étoit pas ainſi qu'elle conſoleroit ſon amant, & je l'ai décidée à en écrire une autre ſous ma dictée, où, en imitant du mieux que j'ai pu ſon petit radotage, j'ai tâché de nourrir l'amour du jeune homme par un eſpoir plus certain. La petite perſonne étoit toute ravie, me diſoit-elle

elle, de se trouver parler si bien; & dorénavant je serai chargé de la correspondance. Que n'aurai-je pas fait pour ce Danceny? J'aurai été à-la fois son ami, son confident, son rival & sa maîtresse! Encore, en ce moment, je lui rends le service de le sauver de vos liens dangereux. Oui, sans doute, dangereux; car vous posséder & vous perdre, c'est acheter un moment de bonheur par une éternité de regrets.

Adieu, ma belle amie; ayez le courage de dépêcher Belleroche le plus que vous pourrez. Laissez là Danceny, & préparez-vous à retrouver & à me rendre les délicieux plaisirs de notre premiere liaison.

P. S. Je vous fais compliment sur le jugement prochain du grand procès. Je serai fort aise que cet heureux événement arrive sous mon regne.

Du château de . . . ce 19 octobre 17..

LETTRE CXVI.

Le chevalier Danceny à Cécile Volanges.

MADAME de Merteuil est partie ce matin pour la campagne; ainsi, ma charmante Cécile, me voilà privé du seul plaisir qui me restoit en votre absence, celui de parler de vous à votre amie & à la mienne. Depuis quelque tems, elle m'a permis de lui donner ce titre; & j'en ai profité avec

avec d'autant plus d'empressement, qu'il me sembloit par-là me rapprocher de vous davantage. Mon Dieu ! que cette femme est aimable ! & quel charme flatteur elle sait donner à l'amitié ! Il semble que ce doux sentiment s'embellisse & se fortifie chez elle de tout ce qu'elle refuse à l'amour. Si vous saviez comme elle vous aime, comme elle se plait à m'entendre lui parler de vous !.....C'est là sans doute ce qui m'attache autant à elle. Quel bonheur de pouvoir vivre uniquement pour vous deux, de passer sans cesse des délices de l'amour aux douceurs de l'amitié, d'y consacrer toute mon existence, d'être en quelque sorte le point de réunion de votre attachement réciproque, & de sentir toujours qu'en m'occupant du bonheur de l'une, je travaillerois également à celui de l'autre ! Aimez, aimez beaucoup, ma charmante amie, cette femme adorable. L'attachement que j'ai pour elle, donnez-y plus de prix encore, en le partageant. Depuis que j'ai goûté le charme de l'amitié, je desire que vous l'éprouviez à votre tour. Les plaisirs que je ne partage pas avec vous, il me semble n'en jouir qu'à moitié. Oui, ma Cécile, je voudrois entourer votre cœur de tous les sentimens les plux doux ; que chacun de ses mouvemens vous fît éprouver une sensation de bonheur ; & je croirois encore ne pouvoir jamais vous rendre qu'une partie de la félicité que je tiendrois de vous.

Pourquoi faut-il que ces projets charmans ne soient qu'une chimere de mon imagination, & que la réalité ne m'offre au contraire que des privations douloureuses & indéfinies ? L'espoir que vous m'aviez donné de vous voir à cette campagne, je m'apperçois bien qu'il faut

faut y renoncer. Je n'ai plus de consolation que celle de me persuader qu'en effet cela ne vous est pas possible. Et vous négligez de me le dire, de vous en affliger avec moi ! Déjà deux fois mes plaintes à ce sujet sont restées sans réponse. Ah, Cécile, Cécile, je crois bien que vous m'aimez de toutes les facultés de votre ame, mais votre ame n'est pas brûlante comme la mienne ! Que n'est-ce à moi à lever les obstacles ? Pourquoi ne sont-ce pas mes intérêts qu'il me faille ménager, au lieu des vôtres ? Je saurois bientôt vous prouver que rien n'est impossible à l'amour.

Vous ne me mandez pas non plus quand doit finir cette absence cruelle : au moins, ici, peut-être vous verrois-je. Vos charmans regards ranimeroient mon ame abattue ; leur touchante expression rassureroit mon cœur, qui quelquefois en a besoin. Pardon, ma Cécile ; cette crainte n'est pas un soupçon. Je crois à votre amour, à votre constance. Ah ! je serois trop malheureux, si j'en doutois. Mais tant d'obstacles ! & toujours renouvellés ! Mon amie, je suis triste, bien triste. Il semble que ce départ de Mad. de Merteuil ait renouvellé en moi le sentiment de tous mes malheurs.

Adieu, ma Cécile ; adieu, ma bien-aimée. Songez que votre amant s'afflige, & que vous pouvez seule lui rendre le bonheur.

Paris, ce 17 octobre 17 . . .

LETTRE

LETTRE CXVII.

Cécile Volanges au chevalier Danceny.

(Dictée par Valmont.)

CROYEZ-VOUS donc, mon bon ami, que j'aie besoin d'être grondée pour être triste, quand je sais que vous vous affligez ? Et doutez-vous que je ne souffre autant que vous de toutes vos peines ? Je partage même celles que je vous cause volontairement ; & j'ai de plus que vous, de voir que vous ne me rendez pas justice. Oh ! cela n'est pas bien. Je vois bien ce qui vous fâche ; c'est que les deux dernieres fois que vous m'avez demandé de venir ici, je ne vous ai pas répondu à cela : mais cette réponse est-elle donc si aisée à faire ? Croyez-vous que je ne sache pas que ce que vous voulez est bien mal ? Et pourtant, si j'ai déjà tant de peine à vous refuser de loin, que seroit-ce donc si vous étiez là ? Et puis, pour avoir voulu vous consoler un moment, je resterois affligée toute ma vie.

Tenez, je n'ai rien de caché pour vous, moi ; voilà mes raisons, jugez vous-même. J'aurois peut-être fait ce que vous voulez, sans ce que je vous ai mandé, que ce M. de Gercourt, qui cause tout notre chagrin, n'arrivera pas encore de si-tôt ; & comme depuis quelque tems maman me témoigne beaucoup plus d'amitié, comme de mon côté je la caresse le plus que je peux ; qui sait ce que je pourrai obtenir d'elle ? Et si nous pouvions être heureux sans que j'aie rien à me reprocher,

cher, est-ce que cela ne vaudroit pas bien mieux? Si j'en crois ce qu'on m'a dit souvent, les hommes même n'aiment plus tant leurs femmes, quand elles les ont trop aimés avant de l'être. Cette crainte-là me retient encore plus que tout le reste. Mon ami, n'êtes-vous pas sur de mon cœur, & ne sera-t-il pas toujours tems?

Ecoutez : je vous promets que, si je ne peux pas éviter le malheur d'épouser M. de Gercourt que je hais déjà tant avant de le connoître, rien ne me tiendra plus pour être à vous autant que je pourrai, & même avant tout. Comme je ne me soucie d'être aimée que de vous, & que vous verrez bien que si je fais mal, il n'y aura pas de ma faute, le reste me sera bien égal; pourvu que vous me promettiez de m'aimer toujours autant que vous faites. Mais, mon ami, jusques là, laissez-moi continuer comme je fais; & ne me demandez plus une chose que j'ai de bonnes raisons pour ne pas faire, & que pourtant il me fâche de vous refuser.

Je voudrois bien aussi que M. de Valmont ne fût pas si pressant pour vous; cela ne sert qu'à me rendre plus chagrine encore. Oh! vous avez là un bien bon ami, je vous assure! Il fait tout comme vous feriez vous même. Mais adieu, mon cher ami; j'ai commencé bien bien tard à vous écrire, & j'y ai passé une partie de la nuit. Je vas me coucher & réparer le tems perdu. Je vous embrasse, mais ne me grondez plus.

Du château de . . . . ce 18 *octobre* 17...

LETTRE

LETTRE CXVIII.

Le chevalier Danceny à la marquise de Merteuil.

SI j'en crois mon almanach, il n'y a, mon adorable amie, que deux jours que vous êtes absente ; mais, si j'en crois mon cœur, il y a deux siecles. Or, je le tiens de vous-même, c'est toujours son cœur qu'il faut croire ; il est donc bien tems que vous reveniez, & toutes vos affaires doivent être plus que finies. Comment voulez-vous que je m'intéresse à votre procès, si perte ou gain, j'en dois également payer les frais par l'ennui de votre absence ? Oh, que j'aurois envie de quereller ! & qu'il est triste, avec un si beau sujet d'avoir de l'humeur, de n'avoir pas le droit d'en montrer !

N'est-ce pas cependant une véritable infidélité, une noire trahison, que de laisser votre ami loin de vous, après l'avoir accoutumé à ne pouvoir plus se passer de votre présence ? Vous aurez beau consulter vos avocats, ils ne vous trouveront pas de justification pour ce mauvais procédé ; & puis, ces gens-là ne disent que des raisons, & des raisons ne suffisent pas pour répondre à des sentimens.

Pour moi, vous m'avez tant dit que c'étoit par raison que vous faisiez ce voyage, que vous m'avez tout à-fait brouillé avec elle. Je ne veux plus du tout l'entendre ; pas même quand elle me dit de vous oublier. Cette raison-là est pourtant bien raisonnable ; & au fait, cela ne seroit pas si difficile que vous pour-

riez

riez le croire. Il suffiroit seulement de perdre l'habitude de penser toujours à vous : & rien ici, je vous assure, ne vous rappelleroit à moi.

Nos plus jolies femmes, celles qu'on dit les plus aimables, sont encore si loin de vous, qu'elles ne pourroient en donner qu'une bien foible idée. Je crois même qu'avec des yeux exercés, plus on a cru d'abord qu'elles vous ressembloient, plus on y trouve après de différence : elles ont beau faire, beau y mettre tout ce qu'elles savent, il leur manque toujours d'être vous, & c'est positivement là qu'est le charme. Malheureusement, quand les journées sont si longues, & qu'on est désoccupé, on rêve, on fait des châteaux en Espagne, on se crée sa chimere ; peu à peu l'imagination s'exalte : on veut embellir son ouvrage, on rassemble tout ce qui peut plaire, on arrive enfin à la perfection ; & dès qu'on en est là, le portrait ramene au modele, & l'on est tout étonné de voir qu'on n'a fait que songer à vous.

Dans ce moment même, je suis encore la dupe d'une erreur à peu près semblable. Vous croyez peut-être que c'étoit pour m'occuper de vous que je me suis mis à vous écrire ? Point du tout : c'étoit pour m'en distraire. J'avois cent choses à vous dire, dont vous n'étiez pas l'objet, qui, comme vous savez, m'intéressent bien vivement ; & ce sont celles-là pourtant dont j'ai été distrait. Et depuis quand le charme de l'amitié distrait-il donc de celui de l'amour ? Ah ! si j'y regardois de bien près, peut-être aurois-je un petit reproche à me faire. Mais chut !

chut ! oublions cette légere faute, de peur d'y retomber ; & que mon amie elle-même l'ignore. Auſſi pourquoi n'êtes-vous pas là pour me répondre, pour me ramener ſi je m'égare, pour me parler de ma Cécile, pour augmenter, s'il eſt poſſible, le bonheur que je goûte à l'aimer, par l'idée ſi douce que c'eſt votre amie que j'aime ? Oui, je l'avoue, l'amour qu'elle m'inſpire m'eſt devenu plus précieux encore, depuis que vous avez bien voulu en recevoir la confidence. J'aime tant à vous ouvrir mon cœur, à occuper le vôtre de mes ſentimens, à les y dépoſer ſans réſerve ! Il me ſemble que je les chéris davantage, à meſure que vous daignez les recueillir ; & puis je vous regarde, & je me dis : c'eſt en elle qu'eſt renfermé tout mon bonheur.

Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre ſur ma ſituation. La derniere lettre que j'ai reçue *d'elle* augmente & aſſure mon eſpoir, mais le retarde encore. Cependant ſes motifs ſont ſi tendres & ſi honnêtes, que je ne puis l'en blâmer ni m'en plaindre. Peut-être n'entendez-vous pas trop bien ce que je vous dis là ; mais pourquoi n'êtes-vous pas ici ? Quoiqu'on diſe tout à ſon amie, on n'oſe pas tout écrire. Les ſecrets de l'amour, ſur-tout, ſont ſi délicats, qu'on ne peut les laiſſer aller ainſi ſur leur bonne-foi. Si quelquefois on leur permet de ſortir, il ne faut pas au moins les perdre de vue ; il faut en quelque ſorte les voir entrer dans leur nouvel aſyle. Ah ! revenez donc, mon adorable amie ; vous voyez bien que votre retour eſt néceſſaire. Oubliez enfin les

mille raisons qui vous retiennent où vous êtes, ou apprenez-moi à vivre où vous n'êtes pas.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 19 octobre 17....

LETTRE CXIX.

Madame de Rosemonde à la présidente de Tourvel.

QUOIQUE je souffre encore beaucoup, ma chere belle, j'essaie de vous écrire moi-même, afin de pouvoir vous parler de ce qui vous intéresse. Mon neveu garde toujours sa misanthropie. Il envoie fort réguliérement savoir de mes nouvelles tous les jours ; mais il n'est pas venu une fois s'en informer lui-même, quoique je l'en aie fait prier : enforte que je ne le vois pas plus que s'il étoit à Paris. Je l'ai pourtant rencontré ce matin, où je ne l'attendois guere. C'est dans ma chapelle, où je suis descendue pour la premiere fois depuis ma douloureuse incommodité. J'ai appris aujourd'hui, que depuis quatre jours il y va réguliérement entendre la messe. Dieu veuille que cela dure !

Quand je suis entrée, il est venu à moi, & m'a félicitée fort affectueusement sur le meilleur état de ma santé. Comme la messe commençoit, j'ai abrégé la conversation, que je comptois bien reprendre après ; mais il a disparu avant que j'aie pu le joindre. Je ne vous cacherai pas que je

je l'ai trouvé un peu changé. Mais, ma chere belle, ne me faites pas repentir de ma confiance en votre raison par des inquiétudes trop vives ; & sur-tout soyez sûre qne j'aimerois encore mieux vous affliger que vous tromper.

Si mon neveu continue à me tenir rigueur, je prendrai le parti, aussi-tôt que je serai mieux, de l'aller voir dans sa chambre ; & je tâcherai de pénétrer la cause de cette singuliere manie, dans laquelle je crois bien que vous êtes pour quelque chose. Je vous manderai ce que j'aurai appris. Je vous quitte, ne pouvant plus remuer les doigts : & puis, si Adelaïde savoit que j'ai écrit, elle me gronderoit toute la soirée. Adieu, ma chere belle.

Du château de . . . . ce 20 octobre 17 . . .

LETTRE CXX.

Le vicomte de Valmont au P. Anselme.

(Feuillant du couvent de la rue Saint-Honoré.)

JE n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, monsieur : mais je sais la confiance entiere qu'a en vous Mad. la présidente de Tourvel, & je sais de plus combien cette confiance est dignement placée. Je crois donc pouvoir sans indiscrétion m'adresser à vous, pour en obtenir un service bien essentiel, vraiement digne de votre saint ministere, & où l'intérêt de Mad. de Tourvel se trouve joint au mien.

J'ai entre les mains des papiers importans qui la concernent, qui ne peuvent être confiés à personne, & que je ne dois ni ne veux remettre qu'entre ses mains. Je n'ai aucun moyen de l'en instruire, parce que des raisons que peut-être vous aurez sues d'elle, mais dont je ne crois pas qu'il me soit permis de vous instruire, lui ont fait prendre le parti de refuser toute correspondance avec moi : parti que j'avoue volontiers aujourd'hui ne pouvoir blâmer, puisqu'elle ne pouvoit prévoir des événemens auxquels j'étois moi-même bien loin de m'attendre, & qui n'étoient possibles qu'à la force plus qu'humaine qu'on est forcé d'y reconnoître.

Je vous prie donc, monsieur, de vouloir bien l'informer de mes nouvelles résolutions, & de lui demander pour moi une entrevue particulière, où je puisse au moins réparer en partie mes torts par mes excuses, & pour dernier sacrifice, anéantir à ses yeux les seules traces existantes d'une erreur ou d'une faute qui m'avoit rendu coupable envers elle.

Ce ne sera qu'après cette expiation préliminaire, que j'oserai déposer à vos pieds l'humiliant aveu de mes longs égaremens, & implorer votre médiation pour une réconciliation bien plus importante encore, & malheureusement plus difficile. Puis-je espérer, monsieur, que vous ne me refuserez pas des soins si nécessaires & si précieux, & que vous daignerez soutenir ma foiblesse, & guider mes pas dans un sentier nouveau, que je desire bien ardemment de suivre, mais que j'avoue, en rougissant, ne pas connoître encore.

J'attends

J'attends votre réponse avec l'impatience du repentir qui desire de réparer, & je vous prie de me croire avec autant de reconnoissance que de vénération,

Votre très-humble, &c.

P. S. Je vous autorise, monsieur, au cas que vous le jugiez convenable, à communiquer cette lettre en entier à Mad. de Tourvel, que je me ferai toute ma vie devoir de respecter, & en qui je ne cesserai jamais d'honorer celle dont le ciel s'est servi pour ramener mon ame à la vertu par le touchant spectacle de la sienne.

Du château de .., ce 22 octobre 17...

LETTRE CXXI.

La marquise de Merteuil au chevalier Danceny.

J'AI reçu votre lettre, mon trop jeune ami ; mais avant de vous remercier, il faut que je vous gronde, & je vous préviens que si vous ne vous corrigez pas, vous n'aurez plus de réponse de moi. Quittez donc, si vous m'en croyez, ce ton de cajolerie, qui n'est plus que du jargon, dès qu'il n'est pas l'expression de l'amour. Est-ce donc là le style de l'amitié ? Non, mon ami : chaque sentiment a son langage qui lui convient ; & se servir d'un autre, c'est déguiser la pensée qu'on exprime. Je sais bien que nos petites femmes n'entendent rien de ce qu'on peut leur dire, s'il n'est traduit, en quelque sorte, dans ce jargon d'usage ; mais je croyois mériter,

 je

je l'avoue, que vous me distinguassiez d'elles. Je suis vraiment fâchée, & peut-être plu que je ne devrois l'être, que vous m'ayez si mal jugée.

Vous ne trouverez donc dans ma lettre que ce qui manque à la vôtre, franchise & simplesse. Je vous dirai bien, par exemple, que j'aurois grand plaisir à vous voir, & que je suis contrariée de n'avoir auprès de moi que des gens qui m'ennuient, au lieu de gens qui me plaisent ; mais vous, cette même phrase, vous la traduisez ainsi : *apprenez moi à vivre où vous n'êtes pas* ; ensorte que quand vous serez, je suppose, auprès de votre maîtresse, vous ne sauriez pas y vivre que je n'y sois en tiers. Quelle pitié ! & ces femmes, *à qui il manque toujours d'être moi*, vous trouvez peut-être aussi que cela manque à votre Cécile ! Voilà pourtant où conduit un langage qui, par l'abus qu'on en fait aujourd'hui, est encore au-dessous du jargon des complimens, & ne devient plus qu'un simple protocole, auquel on ne croit pas davantage qu'au très-humble serviteur !

Mon ami, quand vous m'écrivez, que ce soit pour me dire votre façon de penser & de sentir, & non pour m'envoyer des phrases que je trouverai, sans vous, plus ou moins bien dites dans le premier roman du jour. J'espere que vous ne vous fâcherez pas de ce que je vous dis là, quand même vous y verriez un peu d'humeur ; car je ne nie pas d'en avoir ; mais pour éviter jusqu'à l'air du défaut que je vous reproche, je ne vous dirai pas que cette humeur est peut-être un peu augmentée par l'éloignement où je

suis

ſuis de vous. Il me ſemble qu'à tout prendre, vous valez mieux qu'un procès & deux avocats, & peut-être même encore que *l'attentif* Belleroche.

Vous voyez qu'au lieu de vous déſoler de mon abſence, vous devriez vous en féliciter ; car jamais je ne vous avois fait un ſi beau compliment. Je crois que l'exemple me gagne, & que je veux vous dire auſſi des cajoleries : mais non, j'aime mieux m'en tenir à ma franchiſe ; c'eſt donc elle ſeule qui vous aſſure de ma tendre amitié, & de l'intérêt qu'elle m'inſpire. Il eſt fort doux d'avoir un jeune ami, dont le cœur eſt occupé ailleurs. Ce n'eſt pas là le ſyſtême de toutes les femmes ; mais c'eſt le mien. Il me ſemble qu'on ſe livre avec plus de plaiſir à un ſentiment dont on ne peut rien avoir à craindre : auſſi j'ai paſſé pour vous, d'aſſez bonne heure peut-être, au rôle de confidente. Mais vous choiſiſſez vos maîtreſſes ſi jeunes, que vous m'avez fait appercevoir pour la premiere fois que je commence à être vieille ! C'eſt bien fait à vous de vous préparer ainſi une longue carriere de conſtance, & je vous ſouhaite de tout mon cœur qu'elle ſoit réciproque.

Vous avez raiſon de vous rendre *aux motifs tendres & honnêtes* qui, à ce que vous me mandez, *retardent votre bonheur*. La longue défenſe eſt le ſeul mérite qui reſte à celles qui ne réſiſtent pas toujours ; & ce que je trouverois impardonnable à toute autre qu'à un enfant comme la petite Volanges, ſeroit de ne pas ſavoir fuir un danger dont elle a été ſuffiſament

 avertie

avertie par l'aveu qu'elle a fait de ſon amour. Vous autres hommes, vous n'avez pas d'idée de ce qu'eſt la vertu, & de ce qu'il en coûte pour la ſacrifier ! Mais pour peu qu'une femme raiſonne, elle doit ſavoir qu'indépendamment de la faute qu'elle commet, une foibleſſe eſt pour elle le plus grand des malheurs ; & je ne conçois pas qu'aucune s'y laiſſe jamais prendre, quand elle peut avoir un moment pour y réfléchir.

N'allez pas combattre cette idée, car c'eſt elle qui m'attache principalement à vous. Vous me ſauverez des dangers de l'amour ; & quoique j'aie bien ſu ſans vous m'en défendre juſqu'à préſent, je conſens à en avoir de la reconnoiſſance, & je vous en aimerai mieux & davantage.

Sur ce, mon cher chevalier, je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

Du château de .... ce 22 octobre 17...

LETTRE CXXII.

Madame de Roſemonde à la préſidente de Tourvel.

J'ESPÉROIS, mon aimable fille, pouvoir enfin calmer vos inquiétudes ; & je vois au contraire avec chagrin, que je vais les augmenter encore. Calmez-vous cependant ; mon neveu n'eſt pas en danger : on ne peut pas même dire qu'il ſoit réellement malade. Mais il ſe paſſe ſûrement

ment en lui quelque chofe d'extraordinaire. Je n'y comprends rien ; mais je fuis fortie de fa chambre avec un fentiment de triftefle, peut-être même d'effroi, que je me reproche de vous faire partager, & dont cependant je ne puis m'empêcher de caufer avec vous. Voici le récit de ce qui s'eft paffé : vous pouvez être fûre qu'il eft fidele ; car je vivrois quatre-vingts autres années, que je n'oublierois pas l'impreffion que m'a faite cette trifte fcene.

J'ai donc été ce matin chez mon neveu ; je l'ai trouvé écrivant, & entouré de différens tas de papiers qui avoient l'air d'être l'objet de fon travail. Il s'en occupoit au point, que j'étois déjà au milieu de fa chambre, qu'il n'avoit pas encore tourné la tête pour favoir qui entroit. Auffi-tôt qu'il m'a apperçue, j'ai très-bien remarqué qu'en fe levant, il s'efforçoit de compofer fa figure, & peut-être même eft-ce là ce qui m'y a fait faire plus d'attention. Il étoit, à la vérité, fans toilette & fans poudre ; mais je l'ai trouvé pâle & défait, & ayant fur-tout la phyfionomie altérée. Son regard que nous avons vu fi vif & fi gai, étoit trifte & abattu ; enfin, foit dit entre nous, je n'aurois pas voulu que vous le viffiez ainfi : car il avoit l'air très-touchant, & très-propre, à ce que je crois, à infpirer cette tendre pitié, qui eft un des plus dangereux pieges de l'amour.

Quoique frappée de mes remarques, j'ai pourtant commencé la converfation comme fi je ne m'étois apperçue de rien. Je lui ai d'abord parlé de fa fanté, & fans me dire qu'elle foit bonne, il ne m'a point articulé pourtant qu'elle fût mauvaife. Alors je me fuis plainte de fa

retraite, qui avoit un peu l'air d'une manie, & je tâchois de mêler un peu de gaieté à ma petite réprimande ; mais lui m'a répondu seulement, & d'un ton pénétré : " C'est un tort de plus, je l'avoue ; mais il sera réparé avec les autres." Son air, plus encore que ses discours, a un peu dérangé mon enjouement, & je me suis hâtée de lui dire qu'il mettoit trop d'importance à un simple reproche de l'amitié.

Nous nous sommes donc remis à causer tranquillement. Il m'a dit, peu de tems après, que peut-être une affaire, *la plus grande affaire de sa vie*, le rappelleroit bientôt à Paris : mais comme j'avois peur de la deviner, ma chere belle, & que ce début ne me menât à une confidence dont je ne voulois pas, je ne lui ai fait aucune question, & je me suis contentée de lui répondre que plus de dissipation seroit utile à sa santé. J'ai ajouté que pour cette fois je ne lui ferois aucune instance, aimant mes amis pour eux-mêmes. C'est à cette phrase si simple, que serrant mes mains, & parlant avec une véhémence que je ne puis vous rendre : " Oui, ma tante, m'a-t-il dit, aimez, aimez beaucoup un neveu qui vous respecte & vous chérit ; &, comme vous dites, aimez-le pour lui-même. Ne vous affligez pas de son bonheur, & ne troublez, par aucun regret, l'éternelle tranquillité dont il espere jouir bientôt. Repétez-moi que vous m'aimez, que vous me pardonnez ; oui, vous me pardonnerez, je connois votre bonté : mais comment espérer la même indulgence de ceux que j'ai tant offensés ?" Alors il s'est baissé sur moi, pour me cacher, je crois, des marques de

de douleur, que le son de sa voix me décéloit malgré lui.

Emue plus que je ne puis vous dire, je me suis levée précipitamment, & sans doute il a remarqué mon effroi; car sur-le-champ, se composant davantage: "Pardon, a-t-il repris, pardon, madame, je sens que je m'égare malgré moi. Je vous prie d'oublier mes discours, & de vous souvenir seulement de mon profond respect. Je ne manquerai pas, a-t-il ajouté, d'aller vous en renouveller l'hommage avant mon départ." Il m'a semblé que cette derniere phrase m'engageoit à terminer ma visite, & je me suis en allée en effet.

Mais plus j'y réfléchis, & moins je devine ce qu'il a voulu dire. Quelle est cette affaire, *la plus grande de sa vie?* A quel sujet me demande-t-il pardon? D'où lui est venu cet attendrissement involontaire en me parlant? Je me suis déjà fait ces questions mille fois, sans pouvoir y répondre. Je ne vois même rien là qui ait rapport à vous: cependant, comme les yeux de l'amour sont plus clair-voyans que ceux de l'amitié, je n'ai voulu vous laisser rien ignorer de ce qui s'est passé entre mon neveu & moi.

Je me suis reprise à quatre fois pour écrire cette longue lettre, que je ferois plus longue encore, sans la fatigue que je ressens. Adieu, ma chere belle.

Du château de . . . ce 25 octobre 17 . . .

LETTER

LETTRE CXXIII.

Le P. Anselme au vicomte de Valmont.

J'AI reçu, monsieur le vicomte, la lettre dont vous m'avez honoré ; & dès hier, je me suis transporté, suivant vos desirs, chez la personne en question. Je lui ai exposé l'objet & les motifs de la démarche que vous demandiez de faire auprès d'elle. Quelqu'attachée que je l'aie trouvée au parti sage qu'elle avoit pris d'abord, sur ce que je lui ai remontré qu'elle risquoit peut-être par son refus de mettre obstacle à votre heureux retour, & de s'opposer ainsi, en quelque sorte, aux vues miséricordieuses de la Providence, elle a consenti à recevoir votre visite, à condition toutefois, que ce sera la derniere, & m'a chargé de vous annoncer qu'elle seroit chez elle jeudi prochain, 28. Si ce jour ne pouvoit pas vous convenir, vous voudrez bien l'en informer & lui en indiquer un autre. Votre lettre sera reçue.

Cependant, monsieur le vicomte, permettez-moi de vous inviter à ne pas différer sans de fortes raisons, afin de pouvoir vous livrer plus tôt & plus entiérement aux dispositions louables que vous me témoignez. Songez que celui qui tarde à profiter du moment de la grace, s'expose à ce qu'elle lui soit retirée ; que si la bonté divine est infinie, l'usage en est pourtant réglé par la justice ; & qu'il peut venir un moment où le Dieu de miséricorde se change en un Dieu de vengeance.

Si

Si vous continuez à m'honorer de votre confiance, je vous prie de croire que tous mes soins vous seront acquis aussi-tôt que vous le desirerez : quelque grands que soient mes occupations, mon affaire la plus importante sera toujours de remplir les devoirs du saint ministere auquel je me suis particuliérement dévoué ; & le moment le plus beau de ma vie, celui où je verrai mes efforts prospérer par la bénédiction du Tout-Puissant. Foibles pécheurs que nous sommes, nous ne pouvons rien par nous-mêmes : mais le Dieu qui vous rappelle peut tout ; & nous devrons également à sa bonté, vous, le desir constant de vous rejoindre à lui, & moi, les moyens de vous y conduire. C'est avec son secours que j'espere vous convaincre bientôt que la religion sainte peut donner seule, même en ce monde, le bonheur solide & durable qu'on cherche vainement dans l'aveuglement des passions humaines.

J'ai l'honneur d'être, avec une respectueuse considération, &c.

Paris, ce 25 octobre 17 . .

LETTRE CXXIV.

La présidente de Tourvel à madame de Rosemonde.

Au milieu de l'étonnement où m'a jetée, madame, la nouvelle que j'ai apprise hier, je n'oublie pas la satisfaction qu'elle doit vous causer

causer, & je me hate de vous en faire part. M. de Valmont ne s'occupe plus ni de moi ni de son amour, & ne veut plus que réparer, par une vie plus édifiante, les fautes, ou plutôt les erreurs de sa jeunesse. J'ai été informée de ce grand événement par le pere Anselme, auquel il s'est adressé pour le diriger à l'avenir, & aussi pour lui ménager une entrevue avec moi, dont je juge que l'objet principal est de me rendre mes lettres qu'il avoit gardées jusqu'ici, malgré la demande contraire que je lui avois faite.

Je ne puis, sans doute, qu'applaudir à cet heureux changement, & m'en feliciter, si comme il le dit, j'ai pu y concourir en quelque chose. Mais pourquoi falloit-il que j'en fusse l'instrument, & qu'il m'en coûtât le repos de ma vie ? Le bonheur de M. de Valmont ne pouvoit-il arriver jamais que par mon infortune ? Oh ! mon indulgente amie, pardonnez-moi cette plainte. Je sais qu'il ne m'appartient pas de sonder les décrets de Dieu : mais tandis que je lui demande sans cesse, & toujours vainement, la force de vaincre mon malheureux amour, il la prodigue à celui qui ne la lui demandoit pas, & me laisse, sans secours, entiérement livrée à ma foiblesse.

Mais étouffons ce coupable murmure. Ne sais je pas que l'enfant prodigue, à son retour, obtint plus de graces de son pere, que le fils qui ne s'étoit jamais absenté ? Quel compte avons-nous à demander à celui qui ne nous doit rien ? Et quand il seroit possible que nous eussions quelques droits auprès de

lui

lui, quels pourroient être les miens ? Me vanterois-je d'une sageſſe que déjà je ne dois qu'à Valmont ? Il m'a ſauvée, & j'oſerois me plaindre en ſouffrant pour lui ! Non : mes ſouffrances me ſeront cheres, ſi ſon bonheur en eſt le prix. Sans doute il falloit qu'il revînt à ſon retour au Pere commun. Le Dieu qui l'a formé devoit chérir ſon ouvrage. Il n'avoit point créé cet être charmant, pour n'en faire qu'un réprouvé. C'eſt à moi de porter la peine de mon audacieuſe imprudence ; ne devois-je pas ſentir que, puiſqu'il m'étoit défendu de l'aimer, je ne devois pas me permettre de le voir ?

Ma faute, ou mon malheur, eſt de m'être refuſée trop long-tems à cette vérité. Vous m'êtes témoin, ma chere & digne amie, que je me ſuis ſoumiſe à ce ſacrifice, auſſi-tôt que j'en ai reconnu la néceſſité : mais, pour qu'il fût entier, il y manquoit que M. de Valmont ne le partageât point. Vous avouerai-je que cette idée eſt à préſent ce qui me tourmente le plus ? Inſupportable orgueil, qui adoucit les maux que nous éprouvons, par ceux que nous faiſons ſouffrir ! Ah ! je vaincrai ce cœur rebelle, je l'accoutumerai aux humiliations.

C'eſt ſur-tout pour y parvenir que j'ai enfin conſenti à recevoir jeudi prochain la pénible viſite de M. de Valmont. Là, je l'entendrai me dire lui-même que je ne lui ſuis plus rien, que l'impreſſion foible & paſſagere que j'avois faite ſur lui eſt entiérement effacée ! Je verrai ſes regards ſe porter ſur moi ſans émotion,

tandis

tandis que la crainte de déceler la mienne me fera baisser les yeux. Ces mêmes lettres qu'il refusa si long-tems à mes demandes réitérées, je les recevrai de son indifférence ; il me les remettra comme des objets inutiles, & qui ne l'intéressent plus ; & mes mains tremblantes, en recevant ce dépôt honteux, sentiront qu'il leur est remis d'une main ferme & tranquille ! Enfin, je le verrai s'éloigner . . . . s'éloigner pour jamais ; & mes regards qui le suivront, ne verront pas les siens se retourner sur moi !

Et j'étois réservée à tant d'humiliation ! Ah ! que du moins je me la rende utile, en me pénétrant par elle du sentiment de ma foiblesse . . . . Oui, ces lettres qu'il ne se soucie plus de garder je les conserverai précieusement. Je m'imposerai la honte de les relire chaque jour, jusqu'à ce que mes larmes en aient effacé les dernieres traces ; & les siennes, je les brûlerai comme infectées du poison dangereux qui a corrompu mon ame. Oh ! qu'est-ce donc que l'amour, s'il nous fait regretter jusq'uaux dangers auxquels il nous expose ; si, sur-tout, on peut craindre de le ressentir encore, même alors qu'on ne l'inspire plus ? Fuyons cette passion funeste, qui ne laisse de choix qu'entre la honte & le malheur, & souvent même les réunit tous deux ; & qu'au moins la prudence remplace la vertu.

Que ce jeudi est encore loin ! que ne puis-je consommer à l'instant ce douloureux sacrifice, & en oublier à la fois & la cause & l'objet ! Cette visite m'importune ; je me repens d'avoir promis. Eh ! qu'a-t-il besoin de me revoir encore ?

Que

Que sommes-nous à présent l'un à l'autre ? S'il m'a offensée, je le lui pardonne. Je le félicite même de vouloir réparer ses torts ; je l'en loue. Je ferai plus, je l'imiterai ; & séduite par les mêmes erreurs, son exemple me ramenera. Mais quand son projet est de me fuir, pourquoi commencer par me chercher ? Le plus pressé pour chacun de nous, n'est-il pas d'oublier l'autre ? Ah ! sans doute, & ce sera dorénavant mon unique soin.

Si vous le permettez, mon aimable amie, ce sera auprès de vous que j'irai m'occuper de ce travail difficile. Si j'ai besoin de secours, peut-être même de consolation, je n'en veux recevoir que de vous. Vous seule savez m'entendre & parler à mon cœur. Votre précieuse amitié remplira toute mon existence. Rien ne me paroîtra difficile pour seconder les soins que vous voudrez bien vous donner. Je vous devrai ma tranquillité, mon bonheur, ma vertu : & le fruit de vos bontés pour moi, sera de m'en avoir enfin rendue digne.

Je me suis, je crois, beaucoup égarée dans cette lettre ; je le présume au moins par le trouble où je n'ai pas cessé d'être en vous écrivant. S'il s'y trouvoit quelques sentimens dont j'aie à rougir, couvrez-les de votre indulgente amitié. Je m'en remets entiérement à elle. Ce n'est pas à vous que je veux dérober aucun des mouvemens de mon cœur.

Adieu, ma respectable amie. J'espere, sous

peu

peu de jours, vous annoncer celui de mon arrivée.

Paris, ce 25 octobre 17...

LETTRE CXXV.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

LA voilà donc vaincue, cette femme superbe qui avoit osé croire qu'elle pourroit me résister ! Oui, mon amie, elle est à moi, entiérement à moi ; & depuis hier, elle n'a plus rien à m'accorder.

Je suis encore trop plein de mon bonheur, pour pouvoir l'apprécier : mais je m'étonne du charme inconnu que j'ai ressenti. Seroit-il donc vrai que la vertu augmentât le prix d'une femme jusques dans le moment même de sa foiblesse ? Mais reléguons cette idée puérile avec les contes de bonnes-femmes. Ne rencontre-t-on pas presque par-tout une résistance plus ou moins bien feinte au premier triomphe ? & ai-je trouvé nulle part le charme dont je parle ? Ce n'est pourtant pas non plus celui de l'amour ; car enfin, si j'ai eu quelquefois, auprès de cette femme étonnante, des momens de foiblesse qui ressembloient à cette passion pusillanime, j'ai toujours su les vaincre & revenir à mes principes. Quand même la scene d'hier m'auroit, comme je le crois, emporté un peu plus loin que je ne comptois ; quand j'aurois, un moment, partagé le trouble & l'ivresse que je faisois naître, cette illusion passagere seroit dissipée à present : & cependant le

le même charme subsiste. J'aurois même, je l'avoue, un plaisir assez doux à m'y livrer, s'il ne me causoit quelqu'inquiétude. Serai je donc, à mon âge, maîtrisé comme un écolier, par un sentiment involontaire & inconnu ? Non : il faut, avant tout, le combattre & l'approfondir.

Peut-être, au reste, en ai-je déjà entrevu la cause ! Je me plais au moins dans cette idée, & je voudrois qu'elle fût vraie.

Dans la foule des femmes auprès desquelles j'ai rempli jusqu'à ce jour le rôle & les fonctions d'amant, je n'en avois encore rencontré aucune qui n'eût au moins autant d'envie de se rendre, que j'en avois de l'y déterminer ; je m'étois même accoutumé à appeller prudes celle qui ne faisoient que la moitié du chemin, par opposition à tant d'autres, dont la défense provocante ne couvre jamais qu'imparfaitement les premieres avances qu'elles ont faites.

Ici, au contraire, j'ai trouvé une première prévention défavorable, & fondée depuis sur les conseils & les rapports d'une femme haineuse, mais clair-voyante ; une timidité naturelle & extrême, que fortifioit une pudeur éclairée ; un attachement à la vertu, que la religion dirigeoit, & qui comptoit déjà deux années de triomphe ; enfin des démarches éclatantes, inspirées par ces différens motifs, & qui toutes n'avoient pour but que de se soustraire à mes poursuites.

Ce n'est donc pas, comme dans mes autres aventures, une simple capitulation plus ou moins

moins avantageuſe, & dont il eſt plus facile de profiter que de s'enorgueillir ; c'eſt une victoire complete, achetée par une campagne pénible, & décidée par de ſavantes manœuvres. Il n'eſt donc pas ſurprenant que ce ſuccès, dû à moi ſeul, m'en devienne plus précieux ; & le ſurcroit de plaiſir que j'ai éprouvé dans mon triomphe, & que je reſſens encore, n'eſt que la douce impreſſion du ſentiment de la gloire. Je chéris cette façon de voir, qui me ſauve l'humiliation de penſer que je puiſſe dépendre en quelque maniere de l'eſclave même que je me ſerois aſſervie ; que je n'aie pas en moi ſeul la plénitude de mon bonheur ; & que la faculté de m'en faire jouir dans toute ſon énergie, ſoit réſervée à telle ou telle femme, excluſivement à toute autre.

Ces réflexions ſenſées régleront ma conduite dans cette importante occaſion ; & vous pouvez être ſûre que je ne me laiſſerai pas tellement enchaîner, que je ne puiſſe toujours briſer ces nouveaux liens, en me jouant & à ma volonté. Mais déjà je vous parle de ma rupture, & vous ignorez encore par quels moyens j'en ai acquis le droit ; liſez donc, & voyez à quoi s'expoſe la ſageſſe, en eſſayant de ſecourir la folie. J'étudiois ſi attentivement mes diſcours & les réponſes que j'obtenois, que j'eſpere vous rendre les uns & les autres avec une exactitude dont vous ſerez contente.

Vous verrez par les deux copies de lettres ci-

ci-jointes [a], quel médiateur j'avois choisi pour me rapprocher de ma belle, & avec quel zele le saint personnage s'est employé pour nous réunir. Ce qu'il faut vous dire encore, & que j'avois appris par une lettre interceptée, suivant l'usage, c'est que la crainte & la petite humiliation d'être quittée avoient un peu dérangé la prudence de l'austere dévote, & avoient rempli son cœur & sa tête de sentimens & d'idées qui, pour n'avoir pas le sens commun, n'en étoient pas moins intéressans. C'est après ces préliminaires, nécessaires à savoir, qu'hier jeudi 28, jour préfix & donné par l'ingrate, je me suis présenté chez elle en esclave timide & repentant, pour en sortir en vainqueur couronné.

Il étoit six heures du soir quand j'arrivai chez la belle recluse; car, depuis son retour, sa porte étoit restée fermée à tout le monde. Elle essaya de se lever quand on m'annonça; mais ses genoux tremblans ne lui permirent pas de rester dans cette situation : elle se rassit sur-le-champ. Comme le domestique qui m'avoit introduit, eut quelque service à faire dans l'appartement, elle en parut impatientée. Nous remplîmes cet intervalle par les complimens d'usage. Mais, pour ne rien perdre d'un tems dont tous les momens étoient précieux, j'examinois soigneusement le local; & dès-lors je marquai de l'œil le théatre de ma victoire. J'aurois pu en choisir un plus commode : car, dans cette même chambre, il se

[a] Lettres CXX & CXXII.

trouvoit

trouvoit une ottomanne. Mais je remarquai qu'en face d'elle étoit un portrait du mari; & j'eus peur, je l'avoue, qu'avec une femme si singuliere, un seul regard que le hazard dirigeroit de ce côté, ne détruisît en un moment l'ouvrage de tant de soins. Enfin nous restâmes seuls, & j'entrai en matiere.

Après avoir exposé, en peu de mots, que le P. Anselme avoit dû informer des motifs de ma visite, je me suis plaint du traitement rigoureux que j'avois éprouvé; & j'ai particuliérement appuyé sur le *mépris* qu'on m'avoit témoigné. On s'en est défendu, comme je m'y attendois; & comme vous vous y attendiez bien aussi, j'en ai fondé la preuve sur la méfiance & l'effroi que j'avois inspirés; sur la fuite scandaleuse qui s'en étoit suivie, le refus de répondre à mes lettres, celui même de les récevoir, &c. &c. Comme on commençoit une justification qui auroit été bien facile, j'ai cru devoir l'interrompe; & pour me faire pardonner cette maniere brusque, je l'ai couverte aussi-tôt par une cajolerie. « Si tant de charmes, ai-je donc repris, ont fait sur mon cœur une impression si profonde, tant de vertus n'en ont pas moins fait sur mon ame. Séduit, sans doute, par le desir de m'en rapprocher, j'avois osé m'en croire digne. Je ne vous reproche point d'en avoir jugé autrement; mais je me punis de mon erreur." Comme on gardoit le silence de l'embarras, j'ai continué: « J'ai desiré, madame, ou de me justifier à vos yeux, ou d'obtenir de vous, le pardon des torts que vous me supposez, afin de pouvoir au moins terminer avec quel-

que

que tranquillité des jours auxquels je n'attache plus de prix, depuis que vous avez refusé de les embellir."

Ici l'on a pourtant essayé de répondre."—Mon devoir ne me permettoit pas." Et la difficulté d'achever le mensonge que le devoir exigeoit, n'a pas permis de finir la phrase. J'ai donc repris du ton le plus le tendre: "Il est donc vrai que c'est moi que vous avez fui?—Ce départ étoit necessaire.—Et que vous m'éloignez de vous?—Il le faut—Et pour toujours?—Je le dois." Je n'ai pas besoin de vous dire que pendant ce court dialogue, la voix de la tendre prude étoit oppressée, & que ses yeux ne s'élevoient pas jusqu'à moi.

Je jugeai devoir animer un peu cette scene languissante; ainsi, me levant avec l'air du dépit: "Votre fermeté, dis-je alors, me rend toute la mienne. Eh bien, oui madame, nous serons séparés, séparés même plus que vous ne pensez; & vous vous féliciterez à loisir de votre ouvrage" Un peu surprise de ce ton de reproche, elle voulut repliquer. "La résolution que vous avez prise, dit-elle.—N'est que l'effet de mon désespoir, repris-je avec emportement. Vous avez voulu que je sois malheureux; je vous prouverai que vous avez réussi au-delà même de vos souhaits.—Je desire votre bonheur, répondit-elle." Et le son de sa voix commençoit à annoncer une émotion assez forte. Aussi, me précipitant à ses genoux, & du ton dramatique que vous me connoissez: "Ah! cruelle, me suis-je écrié, peut-il exister pour moi un bonheur que vous ne partagiez pas? Où donc le trouver loin de vous?

vous ? Ah, jamais ! jamais !" J'avoue qu'en me livrant à ce point, j'avois beaucoup compté fur les fecours des larmes : mais foit mauvaife difpofition, foit peut-être feulement l'effet de l'attention pénible & continuelle que je mettois à tout, il me fut impoffible de pleurer. Par bonheur, je me reffouvins que, pour fubjuguer une femme, tout moyen étoit également bon & qu'il fuffifoit de l'étonner par un grand mouvement, pour que l'impreffion en reftât profonde & favorable. Je fuppléai donc, par la terreur, à la fenfibilité qui fe trouvoit en défaut ; & pour cela, changeant feulement l'inflexion de ma voix, & gardant la même pofture : "Oui, continuai-je, j'en fais le ferment à vos pieds, vous pofféder ou mourir." En prononçant ces dernieres paroles, nos regards fe rencontrerent. Je ne fais ce que la timide perfonne vit ou crut voir dans les miens ; mais elle fe leva d'un air effrayé, & s'échappa de mes bras, dont je l'avois entourée. Il eft vrai que je ne fis rien pour la retenir : car j'avois remarqué plufieurs fois que les fcenes de défefpoir menées trop vivement, tomboient dans le ridicule dès qu'elles devenoient longues, ou ne laiffoient que des reffources vraiment tragiques, & que j'étois fort éloigné de vouloir prendre. Cependant, tandis qu'elle fe déroboit à moi, j'ajoutai d'un ton bas & finiftre, mais de façon qu'elle pût m'entendre : "Eh bien, la mort !"

Je me relevai alors ; & gardant un moment le filence, je jetois fur elle, comme au hafard, des regards farouches, qui, pour avoir l'air d'être égarés, n'en étoient pas moins clairvoyans & obfervateurs. Le maintien mal affuré,

la

la respiration haute, la contraction de tous les muscles, les bras tremblans & à demi élevés, tout me prouvoit assez que l'effet étoit tel que j'avois voulu le produire : mais, comme en amour rien ne se finit que de très-près, & que nous étions alors assez loin l'un de l'autre, il falloit avant tout se rapprocher. Ce fut pour y parvenir, que je passai le plus tôt possible à une apparente tranquillité, propre à calmer les effets de cet état violent, sans en affoiblir l'impression.

Ma transition fut : " Je suis bien malheureux ! J'ai voulu vivre pour votre bonheur, & je l'ai troublé. Je me dévoue pour votre tranquillité, & je la trouble encore !" Ensuite d'un air composé, mais contraint : " Pardon, madame ; peu accoutumé aux orages des passions, je sais mal en réprimer les mouvemens. Si j'ai eu tort de m'y livrer, songez au moins que c'est pour la derniere fois. Ah ! calmez-vous, calmez-vous, je vous en conjure." Et pendant ce long discours, je me rapprochois insensiblement. " Si vous voulez que je me calme, répondit la belle effarouchée, vous-même soyez donc plus tranquille. Eh bien, oui, je vous le promets, lui dis-je." J'ajoutai d'une voix plus foible : " Si l'effort est grand, au moins ne doit-il pas être long. Mais, repris-je aussi-tôt d'un air égaré, je suis venu, n'est-il pas vrai ? pour vous rendre vos lettres. De grace, daignez les reprendre. Ce douloureux sacrifice me reste à faire ; ne me laissez rien qui puisse affoiblir mon courage." Et tirant de ma poche le précieux recueil : " Le voilà, dis-je, ce dépôt trom-

peur des affurances de votre amitié ! Il m'attachoit à la vie, reprenez le. Donnez ainfi vous-même le fignal qui doit me féparer de vous pour jamais."

Ici l'amante craintive céda entiérement à fa tendre inquiétude. " Mais, M. de Valmont, qu'avez-vous, & que voulez-vous dire ? La démarche que vous faites aujourd'hui n'eft-elle pas volontaire ? n'eft-ce pas le fruit de vos propres réflexions ? & ne font-ce pas elles qui vous ont fait approuver vous-même le parti néceffaire que j'ai fuivi par devoir ? Eh bien, ai-je repris, ce parti a décidé le mien.—Et quel eft-il ? Le feul qui puiffe, en me féparant de vous, mettre un terme à mes peines. —Mais, répondez-moi, quel eft-il ?" Là, je la preffai de mes bras, fans qu'elle fe défendît aucunement ; & jugeant, par cet oubli des bienféances, combien l'emotion étoit forte & puiffante : " Femme adorable, lui dis-je en rifquant l'enthoufiafme, vous n'avez pas d'idée de l'amour que vous infpirez ; vous ne faurez jamais jufqu'à quel point vous fûtes adorée, & de combien ce fentiment m'étoit plus cher que mon exiftence ? Puiffent tous vos jours être fortunés & tranquilles ! puiffent-ils s'embellir de tout le bonheur dont vous m'avez privé ! Payez au moins ce vœu fincere par un regret, par une larme ; & croyez que le dernier de mes facrifices ne fera pas le plus pénible à mon cœur. Adieu."

Tandis que je parlois ainfi, je fentois fon cœur palpiter avec violence ; j'obfervois l'altération de fa figure ; je voyois fur-tout les larmes

larmes la suffoquer, & ne couler cependant que rares & pénibles. Ce ne fut qu'alors, que je pris le parti de feindre de m'éloigner : aussi me retenant avec force : " Non, écoutez-moi, dit-elle vivement.—Laissez-moi, répondis-je.—Vous m'écouterez, je le veux.—Il faut vous fuir, il le faut !—Non, s'écria-t elle......." A ce dernier mot elle se précipita, ou plutôt tomba évanouie entre mes bras. Comme je doutois encore d'un si heureux succès, je feignis un grand effroi ; mais tout en m'effrayant, je la conduisois, ou la portois, vers le lieu précédemment désigné pour le champ de ma gloire ; & en effet elle ne revint à elle que soumise & déja livrée à son heureux vainqueur. . . . .

. . . .

Jusques là, ma belle amie, vous me trouverez, je crois, une pureté de methode qui vous fera plaisir ; & vous verrez que je ne me suis écarté en rien des vrais principes de cette guerre, que nous avons remarqué souvent être si semblable à l'autre. Jugez moi donc comme Turenne ou Frédéric. J'ai forcé à combattre l'ennemi qui ne vouloit que temporiser ; je me suis donné, par de savantes manœuvres, le choix du terrein & celui des dispositions ; j'ai su inspirer la sécurité à l'ennemi, pour le joindre plus facilement dans sa retraite ; j'ai su y faire succéder la terreur, avant d'en venir au combat ; je n'ai rien mis au hasard, que par la considération d'un grand avantage en cas de succès, & la certitude des ressources en cas de défaite ; enfin, je n'ai engagé l'action qu'avec une retraite assurée, par où je pusse couvrir & conserver tout ce que j'avois

conquis précedemment. C'eſt, je crois, tout ce qu'on peut faire ; mais je crains, à préſent, de m'être amolli comme Annibal dans les délices de Capoue. Voilà ce qui s'eſt paſſé depuis.

Je m'attendois bien qu'un ſi grand événement ne ſe paſſeroit pas ſans les larmes & le déſeſpoir d'uſage ; & ſi je remarquai d'abord un peu plus de confuſion & une ſorte de recueillement, j'attribuai l'un & l'autre à l'état de prude : auſſi, ſans m'occuper de ces légeres différences que je croyois purement locales, je ſuivois ſimplement la grande route des conſolations ; bien perſuadé que, comme il arrive d'ordinaire, les ſenſations aideroient le ſentiment, & qu'une ſeule action feroit plus que tous les diſcours, que pourtant je ne négligeois pas. Mais je trouvai une réſiſtance vraiment effrayante, moins encore par ſon excès que par la forme ſous laquelle elle ſe montroit.

Figurez-vous une femme aſſiſe, d'une roideur immobile, & d'une figure invariable ; n'ayant l'air ni de penſer, ni d'écouter, ni d'entendre ; dont les yeux fixes laiſſent échapper des larmes aſſez continues, mais qui coulent ſans effort. Telle étoit Mad. de Tourvel pendant mes diſcours ; mais ſi j'eſſayois de ramener ſon attention vers moi par une careſſe, par le geſte même le plus innocent, à cette apparente apathie ſuccédoient auſſi-tôt la terreur, la ſuffocation, les convulſions, les ſanglots, & quelques cris par intervalles, mais ſans un mot articulé.

Ces

Ces crises revinrent plusieurs fois, & toujours plus fortes; la derniere même fut si violente, que j'en fus entiérement découragé, & craignis un moment d'avoir remporté une victoire inutile. Je me rabattis sur les lieux communs d'usage; & dans le nombre se trouva celui-ci: " Et vous êtes dans le désespoir, parce que vous avez fait mon bonheur?" A ce mot, l'adorable femme se tourna vers moi; & sa figure, quoiqu'encore un peu égarée, avoit pourtant déjà repris son expression céleste. " Votre bonheur, me dit-elle!" Vous devinez ma réponse. " Vous êtes donc heureux?" Je redoublai les protestations. " Et heureux par moi!" J'ajoutai les louanges & les tendres propos. Tandis que je parlois, tous ses membres s'assouplirent; elle retomba avec mollesse, appuyée sur son fauteuil; & m'abandonnant une main que j'avois osé prendre: " Je sens, dit-elle, que cette idée me console & me soulage."

Vous jugez qu'ainsi remis sur la voie, je ne la quittai plus; c'étoit réellement la bonne, & peut-être la seule. Aussi, quand je voulus tenter un second succès, j'éprouvai d'abord quelque résistance; & ce qui s'étoit passé auparavant me rendoit circonspect: mais ayant appellé à mon secours cette même idée de mon bonheur, j'en ressentis bientôt les favorables effets. " Vous avez raison, me dit la tendre personne; je ne puis plus supporter mon existence, qu'autant qu'elle servira à vous rendre heureux. Je m'y consacre toute entiere: dès ce moment je me donne à vous, & vous n'éprouverez de ma part ni refus, ni regrets."

 Ce

Ce fut avec cette candeur naïve ou sublime, qu'elle me livra sa personne & ses charmes, & qu'elle augmenta mon bonheur en le partageant. L'ivresse fut complete & réciproque; &, pour la premiere fois, la mienne survécut au plaisir. Je ne sortis de ses bras que pour tomber à ses genoux, pour lui jurer un amour éternel; &, il faut tout avouer, je pensois ce que je disois. Enfin, même après nous être séparés, son idée ne me quittoit point, & j'ai eu besoin de me travailler pour m'en distraire.

Ah! pourquoi n'êtes-vous pas ici, pour balancer au moins le charme de l'action par celui de la récompense? Mais je ne perdrai rien pour attendre, n'est-il pas vrai? Et j'espere pouvoir regarder comme convenu entre nous l'heureux arrangement que je vous ai proposé dans ma derniere lettre. Vous voyez que je m'exécute, & que, comme je vous l'ai promis, mes affaires seront assez avancées pour pouvoir vous donner une partie de mon tems. Dépêchez-vous donc de renvoyer votre pesant Belleroche, & laissez là le doucereux Danceny, pour ne vous occuper que de moi. Mais que faites-vous donc tant à cette campagne, que vous ne me répondez seulement pas? Savez-vous que je vous gronderois volontiers? Mais le bonheur porte à l'indulgence. Et puis, je n'oublie pas qu'en me replaçant au nombre de vos soupirans, je dois me soumettre de nouveau à vos petites fantaisies. Souvenez-vous cependant que le nouvel amant ne veut rien perdre des anciens droits de l'ami.

Adieu.

Adieu comme autrefois. . . . Oui, *adieu, mon ange ! je t'envoie tous les baisers de l'amour.*

P. S. Savez-vous que Prévan, au bout de son mois de prison, a été obligé de quitter son corps ? C'est aujourd'hui la nouvelle de tout Paris. En vérité, le voilà cruellement puni d'un tort qu'il n'a pas eu, & votre succès est complet !

Paris, ce 29 octobre 17.....

LETTRE CXXVI.

Madame de Rosemonde à la présidente de Tourvel.

JE vous aurois répondu plus tôt, mon aimable enfant, si la fatigue de ma derniere lettre ne m'avoit rendu mes douleurs, ce qui m'a encore privée tous ces jours-ci de l'usage de mon bras. J'étois bien pressée de vous remercier des bonnes nouvelles que vous m'avez données de mon neveu, & je ne l'étois pas moins de vous en faire, pour votre compte, de sinceres félicitations. On est forcé de reconnoître véritablement là un coup de la Providence, qui, en touchant l'un, a aussi sauvé l'autre. Oui, ma chere belle, Dieu qui ne vouloit que vous éprouver, vous a secourue au moment où vos forces étoient épuisées ; & malgré votre petit murmure, vous avez, je crois, quelques actions de graces à lui rendre. Ce n'est pas que je ne sente fort bien qu'il

vous eût été plus agréable que cette résolution vous fût venue la premiere, & que celle de Valmont n'en eût été que la suite; il semble même, humainement parlant, que les droits de notre sexe en eussent été mieux conservés, & nous ne voulons en perdre aucun! Mais qu'est-ce que ces considérations légeres, auprès des objets importans qui se trouvent remplis? Voit-on celui qui se sauve du naufrage, se plaindre de n'avoir pas eu le choix des moyens?

Vous éprouverez bientôt, ma chere fille, que les peines que vous redoutez s'allégeront d'elles-mêmes; & quand elles devroient subsister toujours & dans leur entier, vous n'en sentiriez pas moins qu'elles seroient encore plus faciles à supporter que les remords du crime & le mépris de soi-même. Inutilement vous aurois-je parlé plus tôt avec cette apparente sévérité: l'amour est un sentiment indépendant, que la prudence peut faire éviter, mais qu'elle ne sauroit vaincre; & qui, une fois né, ne meurt que de sa belle mort, ou du défaut absolu d'espoir. C'est ce dernier cas, dans lequel vous êtes, qui me rend le courage & le droit de vous dire librement mon avis. Il est cruel d'effrayer un malade désespéré, qui n'est plus susceptible que de consolations & de palliatifs: mais il est sage d'éclairer un convalescent sur les dangers qu'il a courus, pour lui inspirer la prudence dont il a besoin, & la soumission aux conseils qui peuvent encore lui être nécessaires.

Puisque vous me choisissez pour votre médecin, c'est comme tel que je vous parle, & que je vous

vous dis que les petites incommodités que vous ressentez à présent, & qui peut-être exigent quelques remedes, ne sont pourtant rien en comparaison de la maladie effrayante dont voilà la guérison assurée. Ensuite comme votre amie, comme l'amie d'une femme raisonnable & vertueuse, je me permettrai d'ajouter que cette passion, qui vous avoit subjuguée, déjà si malheureuse par elle-même, le devenoit encore plus par son objet. Si j'en crois ce qu'on m'en dit, mon neveu, que j'avoue aimer peut-être avec foiblesse, & qui réunit en effet beaucoup de qualités louables à beaucoup d'agrémens, n'est ni sans danger pour les femmes, ni sans tort vis-à-vis d'elles, & met presque un prix égal à les séduire & à les perdre. Je crois bien que vous l'auriez converti. Jamais personne sans doute n'en fut plus digne: mais tant d'autres s'en sont flattées de même, dont l'espoir a été déçu, que j'aime bien mieux que vous n'en soyez pas réduite à cette ressource.

Considérez à présent, ma chere belle, qu'au lieu de tant de dangers que vous auriez eu à courir, vous aurez, outre le repos de votre conscience & votre propre tranquillité, la satisfaction d'avoir été la principale cause de l'heureux retour de Valmont. Pour moi, je ne doute pas que ce ne soit, en grande partie, l'ouvrage de votre courageuse résistance, & qu'un moment de foiblesse de votre part n'eût peut-être laissé mon neveu dans un égarement éternel. J'aime à penser ainsi, & desire vous voir penser de même; vous y trouverez vos premieres consolations, & moi, de nouvelles raisons de vous aimer davantage,

Je vous attends ici sous peu de jours, mon aimable fille, comme vous me l'annoncez. Venez retrouver le calme & le bonheur dans les mêmes lieux où vous l'aviez perdu ; venez sur-tout vous réjouir avec votre tendre mere, d'avoir si heureusement tenu la parole que vous lui aviez donnée, de ne rien faire qui ne fût digne d'elle & de vous !

Du château de.... ce 30 octobre 17...

LETTRE CXXVII.

La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont.

SI je n'ai pas répondu, vicomte, à votre lettre du 19, ce n'est pas que je n'en aie eu le tems ; c'est tout simplement qu'elle m'a donné de l'humeur, & que je ne lui ai pas trouvé le sens commun. J'avois donc cru n'avoir rien de mieux à faire, que de la laisser dans l'oubli : mais puisque vous revenez sur elle, que vous paroissez tenir aux idées qu'elle contient, & que vous prenez mon silence pour un consentement, il faut vous dire clairement mon avis.

J'ai pu avoir quelquefois la prétention de remplacer à moi seule tout un sérail ; mais il ne m'a jamais convenu d'en faire partie. Je croyois que vous saviez cela. Au moins à présent que vous ne pouvez plus l'ignorer, vous jugerez facilement combien votre proposition a dû me paroître ridicule. Qui, moi ! je sacrifierois un goût

goût, & encore un goût nouveau, pour m'occuper de vous ? Et pour m'en occuper comment ? En attendant à mon tour, & en esclave soumise, les sublimes faveurs de votre *hautesse*. Quand, par exemple, vous voudrez vous distraire un moment de *ce charme inconnu* que *l'adorable, la céleste* Mad. de Tourvel vous a fait seule éprouver, ou quand vous craindrez de compromettre, auprès *de l'attachante Cécile*, l'idée supérieure que vous êtes bien-aise qu'elle conserve de vous : alors, descendant jusqu'à moi, vous y viendrez chercher des plaisirs, moins vifs à la vérité, mais sans conséquence ; & vos précieuses bontés, quoiqu'un peu rares, suffiront de reste à mon bonheur !...

Certes, vous êtes riche en bonne opinion de vous-même : mais apparemment je ne le suis pas en modestie ; car j'ai beau me regarder, je ne peux pas me trouver déchue jusques là. C'est peut-être un tort que j'ai ; mais je vous préviens que j'en ai beaucoup d'autres encore.

J'ai sur tout celui de croire que *l'écolier, le doucereux* Danceny, uniquement occupé de moi, me sacrifiant, sans s'en faire un mérite, une premiere passion, avant même qu'elle ait été satisfaite, & m'aimant enfin comme on aime à son âge, pourroit, malgré ses vingt ans, travailler plus efficacement que vous à mon bonheur & à mes plaisirs. Je me permettrai même d'ajouter que, s'il me venoit en fantaisie de lui donner un adjoint, ce ne seroit pas vous, au moins pour le moment.

Et

Et par quelles raisons, m'allez-vous demander ? Mais d'abord il pourroit fort bien n'y en avoir aucune : car le caprice qui vous feroit préférer, peut également vous faire exclure. Je veux pourtant bien, par politesse, vous motiver mon avis. Il me semble, que vous auriez trop de sacrifices à me faire ; & moi, au lieu d'en avoir la reconnoissance que vous ne manqueriez pas d'en attendre, je serois capable de croire que vous m'en devriez encore ! Vous voyez bien, qu'aussi éloignés l'un de l'autre par notre façon de penser, nous ne pouvons nous rapprocher d'aucune maniere ; & je crains qu'il ne me faille beaucoup de tems, mais beaucoup, avant de changer de sentiment. Quand je serai corrigée, je vous promets de vous avertir. Jusques là, croyez-moi, faites d'autres arrangemens & gardez vos baisers ; vous avez tant à les placer mieux ! . . .

Adieu comme autrefois, dites-vous ? Mais autrefois, ce me semble, vous faisiez un peu plus de cas de moi ; vous ne m'aviez pas destinée tout-à-fait aux troisiemes rôles ; & sur-tout vous vouliez bien attendre que j'eusse dit oui, avant d'être sûr de mon consentement. Trouvez donc bon qu'au lieu de vous dire aussi, adieu comme autrefois, je vous dise, adieu comme à present.

Votre servante, M. le vicomte.

Du château de . . . ce 31 *octobre* 17...

LETTRE

LETTRE CXXVIII.

La présidente de Tourvel à madame de Rosemonde.

JE n'ai reçu qu'hier, madame, votre tardive réponse. Elle m'auroit tuée sur-le-champ, si j'avois eu encore mon existence en moi : mais un autre en est possesseur ; & cet autre est M. de Valmont. Vous voyez que je ne vous cache rien. Si vous devez ne me plus trouver digne de votre amitié, je crains moins encore de la perdre que de la surprendre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, placée par M. de Valmont entre sa mort ou son bonheur, je me suis décidée pour ce dernier parti. Je ne m'en vante, ni ne m'en accuse : je dis simplement ce qui est.

Vous sentirez aisément, d'après cela quelle impression ont du me faire votre lettre & les vérités séveres qu'elle contient. Ne croyez pas cependant qu'elle ait pu faire naître un regret en moi, ni qu'elle puisse jamais me faire changer de sentiment ni de conduite. Ce n'est pas que je n'aie des momens cruels : mais quand mon cœur est le plus déchiré, quand je crains de ne pouvoir plus supporter mes tourmens, je me dis : Valmont est heureux ; & tout disparoît devant cettee idée, ou plutôt elle change tout en plaisirs.

C'est donc à votre neveu que je me suis consacrée ; c'est pour lui que je me suis perdue. Il est devenu le centre unique de mes pensées, de mes sentimens, de mes actions. Tant que ma vie

vie ſera néceſſaire à ſon bonheur, elle me ſera précieuſe, & je la trouverai fortunée. Si quelque jour il en juge autrement, il n'entendra de ma part ni plainte ni reproche. J'ai déjà oſé fixer les yeux ſur ce moment fatal, & mon parti eſt pris.

Vous voyez à préſent combien peu doit m'affecter la crainte que vous paroiſſez avoir, qu'un jour M. de Valmont ne me perde : car avant de le vouloir, il aura donc ceſſé de m'aimer ; & que me feront alors de vains reproches que je n'entendrai pas ? Seul, il ſera mon juge. Comme je n'aurai vécu que pour lui, ce ſera en lui que repoſera ma mémoire ; & s'il eſt forcé de reconnoître que je l'aimois, je ſerai ſuffiſamment juſtifiée.

Vous venez, madame, de lire dans mon cœur. J'ai préféré le malheur de perdre votre eſtime par ma franchiſe, à celui de m'en rendre indigne par l'aviliſſement du menſonge. J'ai cru devoir cette entiere confiance à vos anciennes bontés pour moi. Ajouter un mot de plus, pourroit vous faire ſoupçonner que j'ai l'orgueil d'y compter encore, quand au contraire je me rends juſtice, en ceſſant d'y prétendre.

Je ſuis avec reſpect, madame, votre très-humble & très-obéiſſante ſervante.

Paris, ce premier novembre 17...

LETTRE



LETTRE CXXIX.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

DITES-MOI donc, ma belle amie, d'où peut venir ce ton d'aigreur, & de persifflage qui regne dans votre derniere lettre ? Quel est donc ce crime que j'ai commis, apparemment sans m'en douter, & qui vous donne tant d'humeur ? J'ai eu l'air, me reprochez-vous, de compter sur votre consentement avant de l'avoir obtenu : mais je croyois que ce qui pourroit paroître de la présomption pour tout le monde, ne pouvoit jamais être pris, de vous à moi, que pour de la confiance : & depuis quand ce sentiment nuit-il à l'amitié ou à l'amour ? En réunissant l'espoir au desir, je n'ai fait que céder à l'impulsion naturelle, qui nous fait nous placer toujours le plus près possible du bonheur que nous cherchons ; & vous avez pris pour l'effet de l'orgueil ce qui ne l'étoit que de mon empressement. Je sais fort bien que l'usage a introduit, dans ce cas, un doute respectueux : mais vous savez aussi que ce n'est qu'une forme, un simple protocole ; & j'étois, ce me semble, autorisé à croire que ces précautions minutieuses n'étoient plus nécessaires entre nous.

Il me semble même que cette marche franche & libre, quand elle est fondée sur une ancienne liaison, est bien préférable à l'insipide cajolerie, qui affadit si souvent l'amour. Peut-être au reste, le prix que je trouve à cette maniere,

ne

ne vient-il que de celui que j'attache au bonheur qu'elle me rappelle : mais par-là même, il me feroit plus pénible encore de vous voir en juger autrement.

Voilà pourtant le feul tort que je me connoiffe : car je n'imagine pas que vous ayez pu penfer férieufement qu'il exiftât une femme dans le monde, qui me parût préférable à vous ; & encore moins, que j'aie pu vous apprécier auffi mal que vous feignez de le croire. Vous vous êtes regardée, me dites-vous à ce fujet, & vous ne vous êtes pas trouvée déchue à ce point. Je le crois bien, & cela prouve feulement que votre miroir eft fidele. Mais n'auriez-vous pas pu en conclure avec plus de facilité & de juftice, qu'à coup fûr je n'avois pas jugé ainfi de vous ?

Je cherche vainement une caufe à cette étrange idée. Il me femble pourtant qu'elle tient, de plus ou moins près, aux éloges que je me fuis permis de donner à d'autres femmes. Je l'infere au moins de votre affectation à relever les épithetes d'*adorable*, de *célefte*, d'*attachante*, dont je me fuis fervi en vous parlant de Mad. de Tourvel, ou de la petite Volanges. Mais ne favez-vous pas que ces mots, plus fouvent pris au hafard que par réflexion, expriment moins le cas que l'on fait de la perfonne, que la fituation dans laquelle on fe trouve quand on en parle ? Et fi, dans le moment même où j'étois fi vivement affecté ou par l'une ou par l'autre, je ne vous en defirois pourtant pas moins ; fi je vous donnois une préférence marquée fur toutes deux, puifqu'enfin je ne pouvois renouveller cette premi-

ere liaison qu'au préjudice des deux autres, je ne crois pas qu'il y ait là si grand sujet de reproche.

Il ne me sera pas plus difficile de me justifier sur le *charme inconnu* dont vous me paroissez aussi un peu choquée : car d'abord, de ce qu'il est inconnu, il ne s'ensuit pas qu'il soit plus fort. Eh ! qui pourroit l'emporter sur les délicieux plaisirs que vous seule savez rendre toujours nouveaux, comme toujours plus vifs ? J'ai donc voulu dire seulement que celui-là étoit d'un genre que je n'avois pas encore éprouvé, mais sans prétendre lui assigner de classe ; & j'avois ajouté, ce que je répete aujourd'hui, que, quel qu'il soit, je saurai le combattre & le vaincre. J'y mettrai bien plus de zele encore, si je peux voir dans ce léger travail un hommage à vous offrir.

Pour la petite Cécile, je crois bien inutile de vous en parler. Vous n'avez pas oublié que c'est à votre demande que je me suis chargé de cet enfant, & je n'attends que votre congé pour m'en défaire. J'ai pu remarquer son ingénuité & sa fraîcheur ; j'ai pu même la croire un moment *attachante*, parce que, plus ou moins, on se complait toujours un peu dans son ouvrage ; mais assurément, elle n'a assez de consistance en aucun genre, pour fixer en rien l'attention.

A présent, ma belle amie, j'en appelle à votre justice, à vos premieres bontés pour moi, à la longue & parfaite amitié, à l'entiere confiance qui depuis ont resserré nos liens : ai-je

ai-je mérité le ton rigoureux que vous prenez avec moi ? Mais qu'il vous sera facile de m'en dédommager quand vous voudrez ! Dites seulement un mot, & vous verrez si tous les charmes & tous les attachemens me retiendront ici, non pas un jour, mais une minute. Je volerai à vos pieds & dans vos bras, & je vous prouverai, mille fois & de mille manieres, que vous êtes, que vous serez toujours la éritable souveraine de mon cœur.

Adieu, ma belle amie ; j'attends votre réponse avec beaucoup d'empressement.

Paris, ce 3 novembre, 17....

LETTRE CXXX.

Madame de Rosemonde à la présidente de Tourvel.

ET pourquoi, ma chere belle, ne voulez-vous plus être ma fille ? Pourquoi semblez-vous m'annoncer que toute correspondance va être rompue entre nous ? Est-ce pour me punir de n'avoir pas deviné ce qui étoit contre toute vraisemblance ? ou me soupçonnez-vous de vous avoir affligée volontairement ? Non, je connois trop bien votre cœur, pour croire qu'il pense ainsi du mien. Aussi la peine que m'a faite votre lettre est-elle bien moins relative à moi qu'à vous-même.

O ma

O ma jeune amie ! je vous le dis avec douleur ; mais vous êtes bien trop digne d'être aimée, pour que jamais l'amour vous rende heureuse. Eh ! quelle femme vraiement délicate & sensible n'a pas trouvé l'infortune dans ce même sentiment qui lui promettoit tant de bonheur ! Les hommes savent-ils apprécier la femme qu'ils possedent ?

Ce n'est pas que plusieurs ne soient honnêtes dans leurs procédés & constans dans leur affection ; mais, parmi ceux-là même, combien peu savent encore se mettre à l'unisson de notre cœur ! Ne croyez pas, ma chere enfant, que leur amour soit semblable au nôtre. Ils éprouvent bien la même ivresse ; souvent même ils y mettent plus d'emportement : mais ils ne connoissent pas cet empressement inquiet, cette sollicitude délicate, qui produit en nous ces soins tendres & continus ; & l'unique but est toujours l'objet aimé. L'homme jouit du bonheur qu'il ressent, & la femme de celui qu'elle procure. Cette différence, si essentielle & si peu remarquée, influe pourtant, d'une maniere bien sensible, sur la totalité de leur conduite respéctive. Le plaisir de l'un est de satisfaire des desirs, celui de l'autre est sur-tout de les faire naître. Plaire, n'est pour lui qu'un moyen de succès ; tandis que pour elle, c'est le succès lui-même. Et la coquetterie, si souvent reprochée aux femmes, n'est autre chose que l'abus de cette façon de sentir, & par-là même en prouve la réalité. Enfin ce goût exclusif, qui caractérise particuliérement l'amour, n'est dans l'homme qu'une préférence qui sert, au plus, à augmenter un

un plaisir qu'un autre objet affoibliroit peut-être, mais ne détruiroit pas ; tandis que dans les femmes, c'est un sentiment profond, qui non-seulement anéantit tout desir étranger, mais qui, plus fort que la nature, & soustrait à son empire, ne leur laisse éprouver que répugnance & dégoût là même ou semble devoir naître la volupté.

Et n'allez pas croire que des exceptions plus ou moins nombreuses, & qu'on peut citer, puissent s'opposer avec succès à ces vérités générales ! Elles ont pour garant la voix publique, qui, pour les hommes seulement, a distingué l'infidélité de l'inconstance : distinction dont ils se prévalent, quand ils devroient en être humiliés ; & qui, pour notre sexe, n'a jamais été adoptée que par ces femmes dépravées qui en font la honte, & à qui tout moyen paroît bon, qu'elles esperent pouvoir les sauver du sentiment pénible de leur bassesse.

J'ai cru, ma chere belle, qu'il pourroit vous être utile d'avoir ces réflexions à opposer aux idées chimériques d'un bonheur par i t, dont l'amour ne manque jamais d'abuser notre imagination : espoir trompeur, auquel on tient encore, même alors qu'on se voit forcé de l'abandonner, & dont la perte irrite & multiplie les chagrins déjà trop réels, inséparables d'une passion vive ! Cet emploi d'adoucir vos peines ou d'en diminuer le nombre, est le seul que je veuille, que je puisse remplir en ce moment. Dans les maux sans remedes, les conseils ne peuvent plus porter que sur

le-

le régime. Ce que je vous demande seulement, c'est de vous souvenir que plaindre un malade, ce n'est pas le blâmer. Eh ! qui sommes-nous, pour nous blâmer les uns les autres ? Laissons le droit de juger à celui-là seul qui lit dans les cœurs ; & j'ose même croire qu'à ses yeux paternels, une foule de vertus peut racheter une foiblesse.

Mais, je vous en conjure, ma chere amie, défendez-vous sur-tout de ces résolutions violentes, qui annoncent moins la force qu'un entier découragement : n'oubliez pas qu'en rendant un autre possesseur de votre existence, pour me servir de votre expression, vous n'avez pas pu cependant frustrer vos amis de ce qu'ils en possédoient à l'avance, & qu'ils ne cesseront jamais de réclamer.

Adieu, ma chere fille ; songez quelquefois à votre tendre mere, & croyez que vous serez toujours, & par-dessus tout, l'objet de ses plus cheres pensées.

Du Château de . . . . ce 4 novembre, 17 . . .

LETTRE CXXXI.

La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont.

A La bonne heure, vicomte, & je suis plus contente de vous cette fois-ci que l'autre ; mais à présent,

à présent, causons de bonne amitié, & j'espere vous convaincre que pour vous comme pour moi, l'arrangement que vous paroissez desirer seroit une véritable folie.

N'avez-vous pas encore remarqué que le plaisir, qui est bien en effet l'unique mobile de la réunion des deux sexes, ne suffit pourtant pas pour former une liaison entr'eux; & que, s'il est précédé du desir qui rapproche, il n'est pas moins suivi du dégoût qui repousse? C'est une loi de la nature, que l'amour seul peut changer; & de l'amour, en a-t-on quand on veut? Il en faut pourtant toujours; & cela seroit vraiment fort embarrassant, si l'on ne s'etoit pas apperçu qu'heureusement il suffisoit qu'il en existât d'un côte. La difficulté est devenue par-là de moitié moindre, & même sans qu'il y ait eu beaucoup à perdre. En effet, l'un jouit du bonheur d'aimer, l'autre de celui de plaire, un peu moins vif à la vérité, mais auquel se joint le plaisir de tromper, ce qui fait équilibre; & tout s'arrange.

Mais dites moi, vicomte, qui de nous deux se chargera de tromper l'autre? Vous savez l'histoire de ces deux fripons, qui se reconnurent en jouant: nous ne nous ferons rien, se dirent-ils, payons les cartes par moitié; & ils quitterent la partie. Suivons, croyez-moi, ce prudent exemple, & ne perdons pas ensemble un tems que nous pouvons si bien employer ailleurs.

Pour vous prouver qu'ici votre intérêt me décide

décide autant que le mien, & que je n'agis ni par humeur, ni par caprice, je ne vous refuse pas le prix convenu entre nous : je sens à merveille que pour une seule soirée nous nous suffirons de reste ; & je ne doute même pas que nous ne sachions assez l'embellir pour ne la voir finir qu'à regret. Mais n'oublions pas que ce regret est nécessaire au bonheur ; & quelque douce que soit notre illusion, n'allons pas croire qu'elle puisse être durable.

Vous voyez que je m'exécute à mon tour, & cela, sans que vous vous soyez encore mis en regle avec moi : car enfin je devois avoir la premiere lettre de la céleste prude ; & pourtant, soit que vous y teniez encore, soit que vous ayez oublié les conditions d'un marché qui vous intéresse peut-être moins que vous ne voulez me le faire croire, je n'ai rien reçu, absolument rien. Cependant, ou je me trompe, ou la tendre dévote doit beaucoup écrire : car que feroit-elle quand elle est seule ? Elle n'a sûrement pas le bon esprit de se distraire. J'aurois donc, si je voulois, quelques petits reproches à vous faire ; mais je les passe sous silence, en compensation d'un peu d'humeur que j'ai eu peut-être dans ma derniere lettre.

A présent, vicomte, il ne me reste plus qu'à vous faire une demande, & elle est encore autant pour vous que pour moi : c'est de différer un moment que je desire peut-être autant que vous, mais dont il me semble que l'époque doit être retardée jusqu'à mon retour à la ville. D'une part, nous n'aurions pas ici la

liberté

liberté nécessaire; &, de l'autre, j'y aurois quelque risque à courir: car il ne faudroit qu'un peu de jalousie, pour me rattacher de plus belle ce triste Belleroche, qui pourtant ne tient plus qu'à un fil. Il en est déjà à se battre les flancs pour m'aimer; c'est au point, qu'à présent je mets autant de malice que de prudence dans les caresses dont je le surcharge. Mais, en même tems, vous voyez bien que ce ne seroit pas là un sacrifice à vous faire. Une infidélité réciproque rendra le charme bien plus puissant.

Savez-vous que je regrette quelquefois que nous en soyons réduits à ces ressources? Dans le tems où nous nous aimions, car je crois que c'étoit de l'amour, j'etois heureuse; & vous, vicomte?.........Mais pourquoi s'occuper encore d'un bonheur qui ne peut revenir? Non; quoi que vous en disiez, c'est un retour impossible. D'abord, j'exigerois des sacrifices que sûrement vous ne pourriez ou ne voudriez pas me faire, & qu'il se peut bien que je ne mérite pas; & puis, comment vous fixer? Oh! non, non, je ne veux seulement pas m'occuper de cette idée; & malgré le plaisir que je trouve en ce moment à vous écrire, j'aime bien mieux vous quitter brusquement.

Adieu, vicomte.

Du château de .... ce 6 novembre 17...

LETTRE

LETTRE CXXXII.

La présidente de Tourvel à madame de Rosemonde.

PÉNÉTRÉE, madame, de vos bontés pour moi, je m'y livrerois toute entiere, si je n'étois retenue en quelque sorte par la crainte de les profaner en les acceptant. Pourquoi faut il, quand je les vois si précieuses, que je sente en même tems que je n'en suis plus digne? Ah! j'oserai du moins vous en témoigner ma réconnoissance; j'admirerai, sur-tout, cette indulgence de la vertu, qui ne connoit nos foiblesses que pour y compatir, & dont le charme puissant conserve sur les cœurs un empire si doux & si fort, même à côté du charme de l'amour.

Mais puis-je mériter encore une amitié qui ne suffit plus à mon bonheur? je dis de même de vos conseils; j'en sens le prix & ne puis les suivre. Et comment ne croirois-je pas à un bonheur parfait, quand je l'éprouve en ce moment? Oui, si les hommes sont tels que vous le dites, il faut les fuir, ils sont haïssables; mais qu'alors Valmont est loin de leur ressembler! S'il a comme eux cette violence de passion que vous nommez emportement, combien n'est-elle pas surpassée en lui par l'excès de sa délicatesse! O mon amie! vous me parlez de partager mes peines, jouissez donc de mon bonheur; je le dois à l'amour, & de combien encore l'objet en augmente le prix!

prix ! Vous aimez votre neveu, dites-vous, peut-être avec foiblesse ? Ah, si vous le connoissiez comme moi ! Je l'aime avec idolatrie, & bien moins encore qu'il ne le mérite. Il a pu sans doute être entraîné dans quelques erreurs, il en convient lui-même ; mais qui jamais connut comme lui le véritable amour ? Que puis-je vous dire de plus ? il le ressent tel qu'il l'inspire.

Vous allez croire que c'est là *une de ces idées chimériques, dont l'amour ne manque jamais d'abuser notre imagination* : mais dans ce cas, pourquoi seroit-il devenu plus tendre, plus empressé, depuis qu'il n'a plus rien à obtenir ? Je l'avouerai, je lui trouvois auparavant un air de réflexion, de réserve, qui l'abandonnoit rarement, & qui souvent me ramenoit malgré moi, aux fausses & cruelles impressions qu'on m'avoit données de lui. Mais depuis qu'il peut se livrer sans contrainte aux mouvemens de son cœur, il semble deviner tous les desirs du mien. Qui sait si nous n'étions pas nés l'un pour l'autre ! si ce bonheur ne m'étoit pas réservé, d'être nécessaire au sien ! Ah ! si c'est une illusion, que je meure donc avant qu'elle finisse. Mais non ; je veux vivre pour le chérir, pour l'adorer. Pourquoi cesseroit-il de m'aimer ? Quelle autre femme rendroit-il plus heureuse que moi ? Et, je le sens par moi-même, ce bonheur qu'on fait naître est le plus fort lien, le seul qui attache véritablement. Oui, c'est ce sentiment délicieux qui annoblit l'amour, qui le purifie en quelque sorte, & le rend vraiment digne d'une ame tendre & généreuse, telle que celle de Valmont.

Adieu,

Adieu, ma chere, ma respectable, mon indulgente amie. Je voudrois en vain vous écrire plus long-tems : voici l'heure où il a promis de venir, & toute autre idée m'abandonne. Pardon ! Mais vous voulez mon bonheur, & il est si grand dans ce moment, que je suffis à peine à le sentir.

Paris, ce 7 novembre 17...

LETTRE CXXXIII.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

QUELS sont donc, ma belle amie, ces sacrifices que vous jugez que je ne ferois pas, & dont pourtant le prix seroit de vous plaire ? Faites-les moi connoître seulement ; & si je balance à vous les offrir, je vous permets d'en refuser l'hommage. Eh ! comment me jugez-vous depuis quelque tems, si, même dans votre indulgence, vous doutez de mes sentimens ou de mon énergie ? Des sacrifices que je ne voudrois ou ne pourrois pas faire ! Ainsi, vous me croyez amoureux, subjugué ? Et le prix que j'ai mis au succès, vous me soupçonnez de l'attacher à la personne ? Ah ! graces au ciel, je n'en suis pas encore réduit là, & je m'offre à vous le prouver. Oui, je vous le prouverai, quand même ce devroit être envers Mad. de Tourvel. Assurément, après cela, il ne doit pas vous rester de doute.

 J'ai

J'ai pu, je crois, ſans me compromettre, donner quelque tems à une femme qui a au moins le mérite d'ètre d'un genre qu'on rencontre rarement. Peut-être auſſi la ſaiſon morte dans laquelle eſt venue cette aventure, m'a fait livrer davantage ; & encore à préſent, qu'à peine le grand courant commence à reprendre, il n'eſt pas étonnant qu'elle m'occupe preſque en entier. Mais ſongez donc qu'il n'y a guere que huit jours que je jouis du fruit de trois mois de ſoins. Je me ſuis ſi ſouvent arrêté davantage à ce qui valoit bien moins, & ne m'avoit pas tant coûté ! . . . & jamais vous n'en avez rien conclu contre moi.

Et puis, voulez-vous ſavoir la véritable cauſe de l'empreſſement que j'y mets ? La voici. Cette femme eſt naturellement timide : dans les premiers tems, elle doutoit ſans ceſſe de ſon bonheur, & ce doute ſuffiſoit pour le troubler ; enſorte que je commence à peine à pouvoir remarquer juſqu'où va ma puiſſance en ce genre. C'eſt une choſe que j'étois pourtant curieux de ſavoir ; & l'occaſion ne s'en trouve pas ſi facilement qu'on le croit.

D'abord, pour beaucoup de femmes, le plaiſir eſt toujours le plaiſir, & n'eſt jamais que cela ; & auprès de celles-là, de quelque titre qu'on nous décore, nous ne ſommes jamais que des facteurs, de ſimples commiſſionnaires, dont l'activité fait tout le mérite, & parmi leſquels celui qui fait le plus eſt toujours celui qui fait le mieux.

Dans

Dans une autre classe, peut-être la plus nombreuse aujourd'hui, la célébrité de l'amant, le plaisir de l'avoir enlevé à une rivale, la crainte de se le voir enlever à son tour, occupent les femmes presque tout entieres : nous entrons bien, plus ou moins, pour quelque chose dans l'espece de bonheur dont elles jouissent ; mais il tient plus aux circonstances qu'à la personne. Il leur vient par nous, & non de nous.

Il falloit donc trouver, pour mon observation, une femme délicate & sensible, qui fît son unique affaire de l'amour, & qui, dans l'amour même, ne vît que son amant, dont l'émotion, loin de suivre la route ordinaire, partît toujours du cœur, pour arriver aux sens ; que j'ai vue, par exemple (& je ne parle pas du premier jour) sortir du plaisir toute éplorée, & le moment d'après retrouver la volupté dans un mot qui répondoit à son ame. Enfin, il falloit qu'elle réunît encore cette candeur naturelle, devenue insurmontable par l'habitude de s'y livrer, & qui ne lui permet de dissimuler aucun des sentimens de son cœur. Or, vous en conviendrez, de telles femmes sont rares ; & je puis croire que sans celle-ci, je n'en aurois peut-être jamais rencontré.

Il ne seroit donc pas étonnant qu'elle me fixât plus long-tems qu'une autre ; & si le travail que je veux faire sur elle, exige que je la rende heureuse, parfaitement heureuse, pourquoi m'y refuserois-je, sur-tout quand cela me sert, au lieu de me contrarier ? Mais de ce que l'esprit est occupé, s'ensuit-il que le cœur soit esclave ? Non, sans doute. Aussi le prix que je

ne me défends pas de mettre à cette aventure, ne m'empêchera pas d'en courir d'autres, ou même de la ſacrifier à de plus agréables.

Je ſuis tellement libre, que je n'ai ſeulement pas négligé la petite Volanges, à laquelle pourtant je tiens ſi peu. Sa mere la ramene à la ville dans trois jours ; & moi, depuis hier, j'ai ſu aſſurer mes communications : quelqu'argent au portier, & quelques fleurettes à ſa femme, en ont fait l'affaire. Concevez-vous que Danceny n'ait pas ſu trouver ce moyen ſi ſimple ? Et puis, qu'on diſe que l'amour rend ingénieux ! Il abrutit au contraire ceux qu'il domine. Et je ne ſaurois pas m'en défendre ! Ah ! ſoyez tranquille. Déjà je vais, ſous peu de jours, affoiblir, en la partageant, l'impreſſion peut-être trop vive que j'ai éprouvée ; & ſi un ſimple partage ne ſuffit pas, je les multiplierai.

Je n'en ſerai pas moins prêt à remettre la jeune penſionnaire à ſon diſcret amant, dès que vous le jugerez à propos. Il me ſemble que vous n'avez plus de raiſons pour l'en empêcher ; & moi, je conſens à rendre ce ſervice ſignalé au pauvre Danceny. C'eſt, en vérité, le moins que je lui doive pour tous ceux qu'il m'a rendus. Il eſt actuellement dans la plus grande inquiétude de ſavoir s'il ſera reçu chez Mad. de Volanges ; je le calme le plus que je peux, en l'aſſurant que, de façon ou d'autre, je ferai ſon bonheur au premier jour : & en attendant, je continue à me charger de la correſpondance, qu'il veut reprendre à l'arrivée de *ſa Cécile*. J'ai déjà ſix lettres de lui, & j'en aurai bien encore une ou deux avant l'heu-

l'heureux jour. Il faut que ce garçon-là soit bien désœuvré.

Mais laissons ce couple enfantin, & revenons à nous; que je puisse m'occuper uniquement de l'espoir si doux que m'a donné votre lettre. Oui, sans doute, vous me fixerez, & je ne vous pardonnerois pas d'en douter. Ai-je donc jamais cessé d'être constant pour vous? Nos liens ont été dénoués, & non pas rompus; notre prétendue rupture ne fut qu'une erreur de notre imagination : nos sentimens, nos intérêts n'en sont pas moins restés unis. Semblable au voyageur qui revient détrompé, je reconnoîtrai comme lui, que j'avois laissé le bonheur pour courir après l'espérance; & je dirai comme d'Harcourt :

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie. [a]

Ne combattez donc plus l'idée ou plutôt le sentiment qui vous ramene à moi; & après avoir essayé de tous les plaisirs dans nos courses différentes, jouissons du bonheur de sentir qu'aucun d'eux n'est comparable à celui que nous avions éprouvé, & que nous retrouverons plus délicieux encore.

Adieu, ma charmante amie. Je consens à attendre votre retour : mais pressez-le donc, & n'oubliez pas combien je le desire.

Paris, ce 8 *novembre* 17...

[a] Du Belloi, *tragédie du siege de Calais.*

LETTRE CXXXIV.

La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont.

En vérité, vicomte, vous êtes bien comme les enfans, devant qui il ne faut rien dire, & à qui l'on ne peut rien montrer qu'ils ne veuillent s'en emparer aussi-tôt ! Une simple idée qui me vient, à laquelle même je vous avertis que je ne veux pas m'arrêter, parce que je vous en parle, vous en abusez pour y ramener mon intention ; pour m'y fixer, quand je cherche à m'en distraire ; & me faire, en quelque sorte, partager malgré moi vos desirs étourdis ! Est-il donc généreux à vous de me laisser supporter seule tout le fardeau de la prudence ? Je vous le redis, & me le répete plus souvent encore, l'arrangement que vous me proposez est réellement impossible. Quand vous y mettriez toute la générosité que vous me montrez en ce moment, croyez-vous donc que je n'ai pas aussi ma délicatesse, & que je veuille accepter des sacrifices qui nuiroient à votre bonheur ?

Or, est-il vrai, vicomte, que vous vous faites illusion sur le sentiment qui vous attache à Mad. de Tourvel ? C'est de l'amour, ou il n'en exista jamais : vous le niez bien de cent façons ; mais vous le prouvez de mille. Qu'est-ce, par exemple, que ce subterfuge dont vous vous servez vis-à-vis de vous-même (car je vous crois sincere avec moi), qui vous fait rapporter à l'envie d'observer le desir que vous ne pouvez ni cacher ni combattre, de garder cette

cette femme ? Ne diroit-on pas que jamais vous n'en avez rendu une autre heureuſe, parfaitement heureuſe ? Ah ! ſi vous en doutez, vous avez peu de mémoire. Mais non, ce n'eſt pas cela. Tout ſimplement, votre cœur abuſe votre eſprit & le fait ſe payer de mauvaiſes raiſons : mais moi, qui ai un grand intérêt à ne pas m'y tromper, je ne ſuis pas ſi facile à contenter.

C'eſt ainſi qu'en remarquant votre politeſſe, qui vous a fait ſupprimer ſoigneuſement tous les mots que vous vous êtes imaginé m'avoir déplu, j'ai vu cependant que, peut-être ſans vous en appercevoir, vous n'en conſerviez pas moins les mêmes idées. En effet, ce n'eſt plus l'adorable, la céleſte Mad. de Tourvel : mais c'eſt *une femme étonnante*, *une femme délicate & ſenſible*, & cela, à l'excluſion de toutes les autres ; *une femme rare enfin*, & telle *qu'on n'en rencontreroit pas une ſeconde*. Il en eſt de même de ce charme inconnu, qui n'eſt pas *le plus fort*. Eh bien ! ſoit : mais puiſque vous ne l'aviez jamais trouvé juſques là, il eſt bien à croire que vous ne le trouveriez pas davantage à l'avenir, & la perte que vous feriez n'en ſeroit pas moins irréparable. Ou ce ſont là, vicomte, des ſymptomes aſſurés d'amour, ou il faut renoncer à en trouver aucun.

Soyez aſſuré que, pour cette fois, je vous parle ſans humeur. Je me ſuis promis de n'en plus prendre ; j'ai trop bien reconnu qu'elle pouvoit devenir un piege dangereux. Croyez-moi, ne ſoyons qu'amis, & reſtons-en là. Sachez-moi gré ſeulement de mon courage à

me défendre : oui, de mon courage ; car il en faut quelquefois, même pour ne pas prendre un parti qu'on ſent être mauvais.

Ce n'eſt donc plus que pour vous ramener à mon avis par perſuaſion, que je vais répondre à la demande que vous me faites ſur les ſacrifices que j'exigerois & que vous ne pourriez pas faire. Je me ſers à deſſein de ce mot *exiger*, parce que je ſuis bien ſûre que dans un moment vous m'allez en effet trouver trop exigeante : mais tant mieux ! Loin de me fâcher de vos refus, je vous en remercierai. Tenez, ce n'eſt pas avec vous que je veux diſſimuler, j'en ai peut-être beſoin.

J'exigerois donc, voyez la cruauté ! que cette rare, cette étonnante Mad. de Tourvel ne fût plus pour vous qu'une femme ordinaire, une femme telle qu'elle eſt ſeulement : car, il ne faut pas s'y tromper, ce charme qu'on croit trouver dans les autres, c'eſt en nous qu'il exiſte ; & c'eſt l'amour ſeul qui embellit tant l'objet aimé. Ce que je vous demande là, tout impoſſible que cela ſoit, vous feriez peut-être bien l'effort de me le promettre, de me le jurer même ; mais, je l'avoue, je n'en croirois pas de vains diſcours. Je ne pourrois être perſuadée que par l'enſemble de votre conduite.

Ce n'eſt pas tout encore, je ferois capricieuſe. Ce ſacrifice de la petite Cécile, que vous m'offrez de ſi bonne grace, je ne m'en ſoucierois pas du tout. Je vous demanderois au contraire de continuer ce pénible ſervice, juſqu'à nouvel ordre de ma part ; ſoit que

j'aimaſſe

j'aimasse à abuser ainsi de mon empire ; soit que, plus indulgente ou plus juste, il me suffît de disposer de vos sentimens, sans vouloir contrarier vos plaisirs. Quoi qu'il en soit, je voudrois être obéie ; & mes ordres seroient bien rigoureux !

Il est vrai qu'alors je me croirois obligée de vous remercier ; que sait-on? peut-être même de vous récompenser. Sûrement, par exemple, j'abrégerois une absence qui me deviendroit insupportable. Je vous reverrois enfin, vicomte & je vous reverrois.... comment ?....Mais vous vous souvenez que ceci n'est plus qu'une conversation, un simple récit d'un projet impossible, & je ne veux pas l'oublier toute seule.....

Savez-vous que mon procès m'inquiete un peu ? J'ai voulu enfin connoître au juste quels étoient mes moyens : mes avocats me citent bien quelques loix, & sur-tout beaucop d'*autorités*, comme ils les appellent ; mais je n'y vois pas autant de raison & de justice. J'en suis presqu'à redouter d'avoir refusé l'accommodement. Cependant je me rassure, en songeant que le procureur est adroit, l'avocat éloquent, & la plaideuse jolie. Si ces trois moyens devoient ne plus valoir, il faudroit changer tout le train des affaires : & que deviendroit le respect pour les anciens usages !

Ce procès est actuellement la seule chose qui me retienne ici. Celui de Belleroche est fini : hors de cour, dépens compensés. Il en est

à regretter

à regretter le bal de ce ſoir ; c'eſt bien le regret d'un déſœuvré ! Je lui rendrai ſa liberté entiere à mon retour à la ville. Je lui fais ce douloureux ſácrifice, & je m'en conſole par la générofité qu'il y trouve.

Adieu, vicomte ; écrivez-moi ſouvent : le détail de vos plaiſirs me dédommagera au moins en partie des ennuis que j'éprouve.

Du château de . . . . ce 11 *novembre* 17 . . .

LETTRE CXXXV.

La préſidente de Tourvel à madame de Roſemonde.

J'ESSAIE de vous écrire, ſans ſavoir encore ſi je le pourrai. . . Ah, Dieu ! quand je ſonge qu'à ma derniere lettre c'étoit l'excès de mon bonheur qui m'empêchoit de la continuer ! C'eſt celui de mon déſeſpoir qui m'accable à préſent, qui ne me laiſſe de force que pour ſentir mes douleurs, & m'ôte celle de les exprimer.

Valmont. . . . Valmont ne m'aime plus, il ne m'a jamais aimée. L'amour ne s'en va pas ainſi. Il me trompe, il me trahit, il m'outrage. Tout ce qu'on peut réunir d'infortunes, d'humiliations, je les éprouve, & c'eſt de lui qu'elles me viennent !

Et ne croyez pas que ce ſoit un ſimple ſoupçon : j'étois ſi loin d'en avoir ! Je n'ai pas le bonheur

bonheur de pouvoir douter. Je l'ai vu : que pourroit-il me dire pour se justifier ? . . . . Mais que lui importe ! il ne le tentera seulement pas . . . Malheureuse ? que lui feront tes reproches & tes larmes ? C'est bien de toi qu'il s'occupe ! . . .

Il est donc vrai qu'il m'a sacrifiée, livrée même... Et à qui ?.... A une vile créature..... Mais que dis-je ? Ah ! j'ai perdu jusqu'au droit de la mépriser. Elle a trahi moins de devoirs, elle est moins coupable que moi. Oh, que la peine est douloureuse, quand elle s'appuie sur le remords ! Je sens mes tourmens qui redoublent. Adieu, ma chere amie ; quelqu'indigne que je me sois rendue de votre pitié, vous en aurez cependant pour moi, si vous pouvez vous former l'idée de ce que je souffre.

Je viens de relire ma lettre, & je m'apperçois qu'elle ne peut vous instruire de rien ; je vais donc tâcher d'avoir le courage de vous raconter ce cruel événement. C'étoit hier ; je devois, pour la premiere fois depuis mon retour, souper hors de chez moi. Valmont vint me voir à cinq heures ; jamais il ne m'avoit paru si tendre. Il me fit connoître que mon projet de sortir le contrarioit, & vous jugez que j'eus bientôt celui de rester chez moi. Cependant, deux heures après, & tout-à-coup, son air & son ton changerent sensiblement. Je ne sais s'il me sera échappé quelque chose qui aura pu lui déplaire ; quoi qu'il en soit, peu de tems après, il prétendit se rappeller une affaire qui l'obligeoit de me quitter, & il s'en alla : ce ne fut

fut pourtant pas sans m'avoir témoigné des regrets très-vifs, qui me parurent tendres, & qu'alors je crus sinceres. . . . .

. . . .

Rendue à moi-même, je jugeai plus convenable de ne pas me dispenser de mes premiers engagemens, puisque j'étois libre de les remplir. Je finis ma toilette, & montai en voiture. Malheureusement mon cocher me fit passer devant l'opéra, & je me trouvai dans l'embarras de la sortie ; j'apperçus à quatre pas devant moi, & dans la file à côté de la mienne, la voiture de Valmont. Le cœur me battit aussi-tôt, mais ce n'étoit pas de crainte ; & la seule idée qui m'occupoit, étoit le desir que ma voiture avançât. Au lieu de cela, ce fut la sienne qui fut forcée de reculer, & qui se trouva à côté de la mienne. Je m'avançai sur-le-champ : quel fut mon étonnement, de trouver à ses côtés une fille, bien connue pour telle ! Je me retirai, comme vous pouvez penser, & c'en étoit déjà bien assez pour navrer mon cœur : mais ce que vous aurez peine à croire, c'est que cette même fille, apparemment instruite par une odieuse confidence, n'a pas quitté la portiere de la voiture, ni cessé de me regarder avec des éclats de rire à faire scene.

. . . .

Dans l'anéantissement où j'en fus, je me laissai pourtant conduire dans la maison où je devois souper : mais il me fut impossible d'y rester ; je me sentois à chaque instant prête à m'évanouir, & sur-tout je ne pouvois retenir mes larmes. . . . . .

. . . .

En rentrant, j'écrivis à M. de Valmont, & lui envoyai ma lettre aussi-tôt. Il n'étoit pas chez

lui.

lui. Voulant, à quelque prix que ce fût, sortir de cet état de mort, ou le confirmer à jamais, je renvoyai avec ordre de l'attendre : mais avant minuit mon domestique revint, en me disant que le cocher, qui étoit de retour, lui avoit dit que son maître ne rentreroit pas de la nuit. J'ai cru ce matin n'avoir plus autre chose à faire qu'à lui redemander mes lettres, & le prier de ne plus revenir chez moi. J'ai en effet donné des ordres en conséquence; mais, sans doute, ils étoient inutiles. Il est près de midi ; il ne s'est point encore présenté, & je n'ai pas même reçu un mot de lui.

A présent, ma chere amie, je n'ai plus rien à ajouter : vous voilà instruite, & vous connoissez mon cœur. Mon seul espoir est de n'avoir pas long-tems encore à affliger votre sensible amitié.

Paris, ce 15 *novembre* 17....

LETTRE CXXXVI.

La présidente de Tourvel au vicomte de Valmont.

SANS doute, monsieur, après ce qui s'est passé hier, vous ne vous attendez plus à être reçu chez moi, & sans doute aussi vous le desirez peu. Ce billet a donc moins pour objet de vous prier de n'y plus venir, que de vous redemander des lettres qui n'auroient jamais dû exister,

&

& qui, si elles ont pu vous intéresser un moment, comme des preuves de l'aveuglement que vous aviez fait naître, ne peuvent que vous être indifférentes à présent qu'il est dissipé, & qu'elles n'expriment plus qu'un sentiment que vous avez détruit.

Je reconnois & j'avoue que j'ai eu tort de prendre en vous une confiance dont tant d'autres avant moi avoient eté les victimes; en cela je n'accuse que moi seule; mais je croyois au moins n'avoir pas mérité d'être livrée, par vous, au mépris & à l'insulte. Je croyois qu'en vous sacrifiant tout, & perdant pour vous seul mes droits à l'estime des autres & à la mienne, je pouvois m'attendre cependant à ne pas être jugée par vous plus sévérement que par le public, dont l'opinion sépare encore, par un immense intervalle, la femme foible de la femme dépravée. Ces torts, qui seroient ceux de tout le monde, sont les seuls dont je vous parle. Je me tais sur ceux de l'amour; votre cœur n'entendroit pas le mien. Adieu, monsieur.

Paris, ce 15 novembre 17. . . . .

LETTRE CXXXVII.

Le vicomte de Valmont à la présidente de Tourvel.

On vient seulement, madame, de me rendre votre lettre; j'ai frémi en la lisant, & elle me

laisse

laisse à peine la force d'y répondre. Quelle affreuse idée avez-vous donc de moi ? Ah, sans doute, j'ai des torts, & tels que je ne me les pardonnerai de ma vie, quand même vous les couvririez de votre indulgence. Mais que ceux que vous me reprochez ont toujours été loin de mon ame ! Qui, moi, vous humilier, vous avilir ! quand je vous respecte autant que je vous chéris ; quand je n'ai connu l'orgueil, que du moment où vous m'avez jugé digne de vous. Les apparences vous ont déçue ; & je conviens qu'elles ont pu être contre moi : mais n'aviez-vous donc pas dans votre cœur ce qu'il falloit pour les combattre ? & ne s'est-il pas révolté à la seule idée qu'il pouvoit avoir à se plaindre du mien ? Vous l'avez cru cependant ? Ainsi, non seulement vous m'avez jugé capable de ce délire atroce, mais vous avez même craint de vous y être exposée par vos bontés pour moi. Ah ! si vous vous trouvez dégradée à ce point par votre amour, je suis donc moi-même bien vil à vos yeux ?

Oppressé par le sentiment douloureux que cette idée me cause, je perds à la repousser, le tems que je devrois employer à la détruire. J'avouerai tout ; une autre considération me retient encore. Faut il donc retracer des faits que je voudrois anéantir, & fixer votre attention & la mienne sur un moment d'erreur que je voudrois racheter du reste de ma vie, dont je suis encore à concevoir la cause, & dont le souvenir doit faire à jamais mon humiliation & mon désespoir ? Ah ! si, en m'accusant, je dois exciter votre colere, vous n'aurez pas au moins

moins à chercher loin votre vengeance ; il vous suffira de me livrer à mes remords.

Cependant, qui le croiroit ? cet événement a pour premiere cause le charme tout puissant que j'éprouve auprès de vous. Ce fut lui qui me fit oublier trop long-tems une affaire importante, & qui ne pouvoit se remettre. Je vous quittai trop tard, & ne trouvai plus la personne que j'allois chercher. J'espérois la rejoindre à l'opéra, & ma démarche fut pareillement infructueuse. Emilie que j'y trouvai, que j'ai connue dans un tems où j'étois bien loin de connoître ni vous ni l'amour ; Emilie n'avoit pas sa voiture, & me demanda de la remettre chez elle à quatre pas de là. Je n'y vis aucune conséquence, & j'y consentis. Mais ce fut alors que je vous rencontrai, & je sentis sur-le-champ que vous seriez portée à me juger coupable.

La crainte de vous déplaire ou de vous affliger est si puissante sur moi, qu'elle dut être & fut en effet bientôt remarquée. J'avoue même qu'elle me fit tenter d'engager cette fille à ne pas se montrer ; cette précaution de la délicatesse a tourné contre l'amour. Accoutumée, comme toutes celles de son état, à n'être sûre d'un empire toujours usurpé que par l'abus qu'elles se permettent d'en faire, Emilie se garda bien d'en laisser échapper une occasion si éclatante. Plus elle voyoit mon embarras s'accroître, plus elle affectoit de se montrer ; & sa folle gaieté, dont je rougis que vous ayez pu un moment vous croire l'objet, n'avoit de cause que la peine cruelle que je ressentois, qui elle-même

même venoit encore de mon respect & de mon amour.

Jusques là sans doute, je suis plus malheureux que coupable ; & ces torts, *qui seroient ceux de tout le monde, & les seuls dont vous me parlez*, ces torts n'existant pas, ne peuvent m'être reprochés. Mais vous vous taisez en vain sur ceux de l'amour : je ne garderai pas sur eux le même silence ; un trop grand intérêt m'oblige à le rompre.

Ce n'est pas que, dans la confusion où je suis de cet inconcevable égarement, je puisse, sans une extrême douleur, prendre sur moi d'en rappeller le souvenir. Pénétré de mes torts, je consentirois à en porter la peine, ou j'attendrois mon pardon du tems, de mon éternelle tendresse & de mon repentir. Mais comment pouvoir me taire, quand ce qui me reste à vous dire importe à votre délicatesse ?

Ne croyez pas que je cherche un détour pour excuser ou pallier ma faute ; je m'avoue coupable : mais je n'avoue point, je n'avouerai jamais que cette erreur humiliante puisse être regardée comme un tort de l'amour. Eh ! que peut-il y avoir de commun entre une surprise des sens, entre un moment d'oubli de soi-même, que suivent bientôt la honte & le regret, & un sentiment pur, qui ne peut naître que dans une ame délicate, & s'y soutenir que par l'estime, & dont enfin le bonheur est le fruit ? Ah ! ne profanez pas ainsi l'amour. Craignez sur-tout de vous profaner vous-même, en réunissant sous

un même point de vue ce qui jamais ne peut se confondre. Laissez les femmes viles & dégradées redouter une rivalité qu'elles sentent malgré elles pouvoir s'établir, éprouver les tourmens d'une jalousie également cruelle & humiliante : mais vous, détournez vos yeux de ces objets qui souilleroient vos regards ; & pure comme la divinité, comme elle aussi punissez l'offense sans la ressentir.

Mais quelle peine m'imposerez-vous, qui me soit plus douloureuse que celle que je ressens, qui puisse être comparée au regret de vous avoir déplu, au désespoir de vous avoir affligée, à l'idée accablante de m'être rendu moins digne de vous ? Vous vous occupez de punir ! & moi, je vous demande des consolations : non que je les mérite, mais parce qu'elles me sont nécessaires, & qu'elles ne peuvent me venir que de vous.

Si tout-à-coup, oubliant mon amour & le vôtre, & ne mettant plus de prix à mon bonheur, vous voulez au contraire me livrer à une douleur éternelle, vous en avez le droit ; frappez : mais si, plus indulgente ou plus sensible, vous vous rappellez encore ces sentimens si tendres qui unissoient nos cœurs, cette volupté de l'ame, toujours renaissante & toujours plus vivement sentie ; ces jours si doux, si fortunés, que chacun de nous devoit à l'autre ; tous ces biens de l'amour & que lui seul procure ! peut-être préférerez-vous le pouvoir de les faire renaître à celui de les détruire. Que vous dirai je enfin ? j'ai tout perdu, & tout perdu par ma faute ; mais je puis tout recouvrer par vos bienfaits.

bienfaits. C'eſt à vous à décider maintenant. Je n'ajoute plus qu'un mot. Hier encore, vous me juriez que mon bonheur étoit bien ſûr tant qu'il dépendroit de vous. Ah, madame, me livrez-vous aujourd'hui à un déſeſpoir éternel !

Paris ce 15 novembre, 17.....

LETTRE CXXXVIII.

Le vicomte de Valmont à la marquiſe de Merteuil.

JE perſiſte, ma belle amie : non, je ne ſuis point amoureux ; & ce n'eſt pas ma faute ſi les circonſtances me forcent d'en jouer le rôle. Conſentez ſeulement, & revenez ; vous verrez bientôt par vous même, combien je ſuis ſincere. J'ai fait mes preuves hier, & elles ne peuvent être détruites par ce qui ſe paſſe aujourd'hui.

J'étois donc chez la tendre prude, & j'y étois bien ſans aucune autre affaire : car la petite Volanges, malgré ſon état, devoit paſſer toute la nuit au bal précoce de Mad. V.....Le déſœuvrement m'avoit fait deſirer d'abord de prolonger cette ſoirée ; & j'avois même, à ce ſujet, exigé un petit ſacrifice : mais à peine fut-il accordé, que le plaiſir que je me promettois fut troublé par l'idée de cet amour que vous vous obſtinez à me croire, ou au moins à me reprocher ; enſorte que je n'éprouvai plus d'autre deſir que celui de pouvoir à la fois m'aſſurer

m'assurer & vous convaincre que c'étoit, de votre part, pure calomnie.

Je pris donc un parti violent ; & sous un prétexte assez léger, je laissai là ma belle, toute surprise, & sans doute encore plus affligée. Mais moi, j'allai tranquillement joindre Emilie à l'opéra ; & elle pourroit vous rendre compte, que jusqu'à ce matin que nous nous sommes séparés, aucun regret n'a troublé nos plaisirs.

J'avois pourtant un assez beau sujet d'inquiétude, si ma parfaite indifférence ne m'en avoit sauvé : car vous saurez que j'étois à peine à quatre maisons de l'opéra, & ayant Emilie dans ma voiture, que celle de l'austere dévote vint exactement ranger la mienne, & qu'un embarras survenu nous laissa près d'un demi-quart d'heure à côté l'un de l'autre. On se voyoit comme à midi, & il n'y avoit pas moyen d'échapper.

Mais ce n'est pas tout ; je m'avisai de confier à Emilie que c'étoit la femme à la lettre. (Vous vous rappellerez peut-être cette folie-là, & qu'Emilie étoit le pupitre. [a]) Elle qui ne l'avoit pas oublié, & qui est rieuse, n'eut de cesse qu'elle n'eût considéré tout à son aise *cette vertu*, disoit-elle, & cela, avec des éclats de rire d'un scandale à en donner de l'humeur.

Ce n'est pas tout encore ; la jalouse femme n'envoya-t-elle pas chez moi dès le soir même ?

[a] Lettres XLVI & XLVII.

Je n'y étois pas : mais, dans son obstination, elle y envoya une seconde fois, avec ordre de m'attendre. Moi, dès que j'avois été décidé à rester chez Emilie, j'avois renvoyé ma voiture, sans autre ordre au cocher que de venir me reprendre ce matin ; & comme en arrivant chez moi il y trouva l'amoureux messager, il crut tout simple de lui dire que je ne rentrerois pas de la nuit. Vous devinez bien l'effet de cette nouvelle, & qu'à mon retour j'ai trouvé mon congé signifié avec toute la dignité que comportoit la circonstance.

Ainsi cette aventure, interminable selon vous, auroit pu, comme vous voyez, être finie de ce matin ; si même elle ne l'est pas, ce n'est point, comme vous l'allez croire, que je mette du prix à la continuer : c'est que, d'une part, je n'ai pas trouvé décent de me laisser quitter ; & de l'autre, que j'ai voulu vous réserver l'honneur de ce sacrifice.

J'ai donc répondu au sévere billet par une grande épître de sentimens ; j'ai donné de longues raisons, & je me suis reposé sur l'amour, du soin de les faire trouver bonnes. J'ai déjà réussi. Je viens de recevoir un second billet, toujours bien rigoureux, & qui confirme l'éternelle rupture, comme cela devoit être, mais dont le ton n'est pourtant plus le même. Sur-tout, on ne veut plus me voir : ce parti pris y est annoncé quatre fois de la maniere la plus irrevocable. J'en ai conclu qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour me présenter. J'ai déjà envoyé mon chasseur, pour s'emparer du Suisse ; & dans un moment, j'irai

moi

moi-même faire ſigner mon pardon : car dans les torts de cette eſpece, il n'y a qu'une ſeule formule qui porte abſolution générale, & celle-là ce s'expédie qu'en préſence.

Adieu, ma charmante amie ; je cours tenter cé grand événement.

Paris, ce 15 novembre 17 . . .

LETTRE CXXXIX.

La préſidente de Tourvel à madame de Roſemonde.

QUE je me reproche, ma ſenſible amie, de vous avoir parlé trop & trop tôt de mes peines paſſageres ! Je ſuis cauſe que vous vous affligez à préſent ; ces chagrins qui vous viennent de moi durent encore, & moi, je ſuis heureuſe. Oui, tout eſt oublié, pardonné ; diſons mieux, tout eſt réparé. A cet état de douleur & d'angoiſſe, ont ſuccédé le calme & les délices. O joie de mon cœur, comment vous exprimer ! Valmont eſt innocent ; on n'eſt point coupable avec autant d'amour. Ces torts graves, offenſans, que je lui reprochois avec tant d'amertume, il ne les avoit pas ; & ſi, ſur un ſeul point, j'ai eu beſoin d'indulgence, n'avois-je donc pas auſſi mes injuſtices à réparer ?

Je ne vous ferai point le détail des faits ou des raiſons qui le juſtifient ; peut-être même l'eſprit les apprécieroit mal : c'eſt au cœur ſeul qu'il

qu'il appartient de les sentir. Si pourtant vous deviez me soupçonner de foiblesse, j'appellerois votre jugement à l'appui du mien. Pour les hommes, dites-vous vous-même, l'infidélité n'est pas l'inconstance.

Ce n'est pas que je ne sente que cette distinction, qu'en vain l'opinion autorise, n'en blesse pas moins la délicatesse; mais de quoi se plaindroit la mienne, quand celle de Valmont en souffre plus encore? Ce même tort que j'oublie, ne croyez pas qu'il se le pardonne ou s'en console; & pourtant, combien n'a-t-il pas réparé cette légere faute par l'excès de son amour & celui de mon bonheur!

Ou ma félicité est plus grande, ou j'en sens mieux le prix, depuis que j'ai craint de l'avoir perdue: mais ce que je puis vous dire, c'est que, si je me sentois la force de supporter encore des chagrins aussi cruels que ceux que je viens d'éprouver, je ne croirois pas en acheter trop cher le surcroît de bonheur que j'ai goûté depuis. O ma tendre mere! grondez votre fille inconsidérée, de vous avoir affligée par trop de précipitation; grondez-la d'avoir jugé témérairement & calomnié celui qu'elle ne devoit pas cesser d'adorer: mais en la reconnoissant imprudente, voyez-la heureuse, & augmentez sa joie en la partageant.

Paris, ce 16 novembre 17 . . . au soir.

LETTRE CXL.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

COMMENT donc se fait-il, ma belle amie, que je ne reçoive point de réponse de vous? Ma derniere lettre pourtant me paroissoit en mériter une; & depuis trois jours que je devrois l'avoir reçue, je l'attends encore! Je suis fâché au moins; aussi ne vous parlerai-je pas du tout de mes grandes affaires.

Que le raccommodement ait eu son plein effet; qu'au lieu de reproches & de méfiance, il n'ait produit que de nouvelles tendresses; que ce soit moi actuellement qui reçoive les excuses & les réparations dues à ma candeur soupçonnée; je ne vous en dirai mot: & sans l'événement imprévu de la nuit derniere, je ne vous écrirois pas du tout. Mais comme celui-là regarde votre pupille, & que vraisemblablement elle ne sera pas dans le cas de vous en informer elle-même, au moins de quelque tems, je me charge de ce soin.

Par des raisons que vous devinerez, ou que vous ne devinerez pas, Mad. de Tourvel ne m'occupoit plus depuis quelques jours; & comme ces raisons-là ne pouvoient exister chez la petite Volanges, j'en étois devenu plus assidu auprès d'elle. Grace à l'obligeant portier, je n'avois aucun obstacle à vaincre; & nous menions, votre pupille & moi, une vie commode & réglée. Mais l'habitude amene la négligence: les premiers jours, nous n'avions jamais

jamais assez de précautions pour notre sûreté ; nous tremblions encore derriere les verroux. Hier, une incroyable distraction a causé l'accident dont j'ai à vous instruire ; & si, pour mon compte, j'en ai été quitte pour la peur, il en coûte plus cher à la petite fille.

Nous ne dormions pas, mais nous étions dans le repos & l'abandon qui suivent la volupté, quand nous avons entendu la porte de la chambre s'ouvrir tout-à-coup. Aussi-tôt je saute à mon épée, tant pour ma défense que pour celle de notre commune pupille ; je m'avance & ne vois personne : mais en effet, la porte étoit ouverte. Comme nous avions de la lumiere, j'ai été à la recherche, & n'ai trouvé ame qui vive. Alors je me suis rappellé que nous avions oublié nous précautions ordinaires ; & sans doute la porte poussée seulement, ou mal fermée, s'étoit rouverte d'elle-même.

En allant rejoindre ma timide compagne pour la tranquilliser, je ne l'ai plus trouvée dans son lit ; elle étoit tombée, ou s'étoit sauvée dans sa ruelle : enfin elle y étoit étendue sans connoissance, & sans autre mouvement que d'assez fortes convulsions. Jugez de mon embarras ! Je parvins pourtant à la remettre dans son lit, & même à la faire revenir ; mais elle s'étoit blessée dans sa chûte, & elle ne tarda pas à en ressentir les effets.

Des maux de reins, de violentes coliques, des symptomes moins équivoques encore, m'ont eu bientôt éclairé sur son état : mais,

pour le lui apprendre, il a fallu lui dire d'abord celui où elle étoit auparavant ; car elle ne s'en doutoit pas. Jamais peut-être, jusqu'à elle, on n'avoit conservé tant d'innocence, en faisant si bien tout ce qu'il falloit pour s'en défaire. Oh ! celle-là ne perd pas son tems à réfléchir.

Mais elle en perdoit beaucoup à se désoler, & je sentois qu'il falloit prendre un parti. Je suis donc convenu avec elle que j'irois sur-le-champ chez le médecin & le chirurgien de la maison, & qu'en les prévenant qu'on alloit venir les chercher, je leur confierois le tout, sous le secret ; qu'elle, de son côté, sonneroit sa femme-de-chambre ; qu'elle lui feroit ou ne lui feroit pas sa confidence, comme elle voudroit ; mais qu'elle enverroit chercher du secours, & défendroit sur-tout qu'on réveillât Mad. de Volanges : attention délicate & naturelle d'une fille qui craint d'inquiéter sa mere.

J'ai fait mes deux courses & mes deux confessions le plus lestement que j'ai pu, & de là je suis rentré chez moi, d'où je ne suis pas encore sorti : mais le chirurgien, que je connoissois d'ailleurs, est venu à midi me rendre compte de l'état de la malade. Je ne m'étois pas trompé ; mais il espere que, s'il ne survient pas d'accident, on ne s'appercevra de rien dans la maison. La femme-de-chambre est du secret ; le médecin a donné un nom à la maladie ; & cette affaire s'arrangera comme mille autres, à moins que par la suite il ne nous soit utile qu'on en parle.

Mais

Mais y a-t-il encore quelque intérêt commun entre vous & moi ? Votre ſilence m'en feroit douter ; je n'y croirois même plus du tout, ſi le deſir que j'en ai ne me faiſoit chercher tous les moyens d'en conſerver l'eſpoir.

Adieu, ma belle amie ; je vous embraſſe, rancune tenante.

Paris, ce 21 novembre 17 . .

LETTRE CXLI.

La marquiſe de Merteuil au vicomte de Valmont.

MON Dieu, vicomte, que vous me gênez par votre obſtination ! Que vous importe mon ſilence ? Croyez-vous, ſi je le garde, que ce ſoit faute de raiſons pour me défendre ? Ah, plû à Dieu ! Mais non, c'eſt ſeulement qu'il m'en coûte de vous les dire.

Parlez-moi vrai ; vous faites-vous illuſion à vous-même, ou cherchez-vous à me tromper ? La différence entre vos diſcours & vos actions ne me laiſſe de choix qu'entre ces deux ſentimens : lequel eſt le véritable ? Que voulez-vous donc que je vous diſe, quand moi-même je ne ſais que penſer ?

Vous paroiſſez vous faire un grand mérite de votre derniere ſcene avec la préſidente ; mais qu'eſt-ce donc qu'elle prouve pour votre

fyftême, ou contre le mien ? Affurément je ne vous ai jamais dit que vous aimiez affez cette femme pour ne pas la tromper, pour n'en pas faifir toutes les occafions qui vous paroîtroient agréables ou faciles : je ne doutois même pas qu'il ne vous fût à peu près égal de fatisfaire avec une autre, avec la premiere venue, jufqu'aux defirs que celle-ci feule auroit fait naître ; & je ne fuis pas furprife que, par un libertinage d'efprit qu'on auroit tort de vous difputer, vous ayez fait une fois par projet, ce que vous aviez fait mille autres par occafion. Qui ne fait que c'eft là le fimple courant du monde, & votre ufage à tous tant que vous êtes, depuis le fcélérat jufqu'aux *efpeces* ? Celui qui s'en abftient aujourd'hui, paffe pour romanefque ; & ce ne'ft pas là, je crois, le défaut que je vous reproche.

Mais ce que j'ai dit, ce que j'ai penfé, ce que je penfe encore, c'eft que vous n'en avez pas moins de l'amour pour votre préfidente ; non pas, à la vérité, de l'amour bien pur ni bien tendre, mais de celui que vous pouvez avoir ; de celui, par exemple, qui fait trouver à une femme les agrémens ou les qualités qu'elle n'a pas ; qui la place dans une claffe à part, & met toutes les autres en fecond ordre ; qui vous tient encore attaché à elle, même alors que vous l'outragez ; tel enfin que je conçois qu'un fultan peut le reffentir pour fa fultane favorite, ce qui ne l'empêche pas de lui préférer fouvent une fimple odalifque. Ma comparaifon me paroît d'autant plus jufte, que, comme lui, jamais vous n'êtes ni l'amant ni l'ami d'une femme, mais toujours fon tyran ou fon efclave.

Auffi

Aussi suis-je bien sûre que vous vous êtes bien humilié, bien avili, pour rentrer en grace avec ce bel objet ; & trop heureux d'y être parvenu, dès que vous croyez le moment arrivé d'obtenir votre pardon, vous me quittez *pour ce grand événement*.

Encore dans votre derniere lettre, si vous ne m'y parlez pas de cette femme uniquement, c'est que vous ne voulez m'y rien dire *de vos grandes affaires* ; elles vous semblent si importantes, que le silence que vous gardez à ce sujet vous semble une punition pour moi. Et c'est après ces mille preuves de votre préférence décidée pour une autre, que vous me demandez tranquillement s'il y a encore *quelqu'intérêt commun entre vous & moi !* Prenez-y garde, vicomte : si une fois je réponds, ma réponse sera irrévocable ; & craindre de la faire en ce moment, c'est peut-être déjà en dire trop. Aussi je n'en veux absolument plus parler.

Tout ce que je peux faire, c'est de vous raconter une histoire. Peut-être n'aurez-vous pas le tems de la lire, ou celui d'y faire assez attention pour la bien entendre ? Libre à vous. Ce ne sera, au pis-aller, qu'une histoire de perdue.

Un homme de ma connoissance s'étoit empêtré, comme vous, d'une femme qui lui faisoit peu d'honneur. Il avoit bien, par intervalle, le bon esprit de sentir que tôt ou tard cette aventure lui feroit tort : mais quoiqu'il en rougît, il n'avoit pas le courage de rompre. Son embarras étoit d'autant plus grand, qu'il s'étoit

vanté à ses amis d'être entiérement libre, & qu'il n'ignoroit pas que le ridicule qu'on a augmente toujours en proportion qu'on s'en défend. Il passoit ainsi sa vie, ne cessant de faire des sottises, & ne cessant de dire après : *Ce n'est pas ma faute* Cet homme avoit une amie qui fut tentée un moment de le livrer au public en cet état d'ivresse, & de rendre ainsi son ridicule ineffaçable : mais pourtant, plus généreuse que maligne, ou peut-être encore par quelqu'autre motif, elle voulut tenter un dernier moyen, pour être, à tout événement, dans le cas de dire, comme son ami : *Ce n'est pas ma faute.* Elle lui fit donc parvenir, sans aucun autre avis, la lettre qui suit, comme un remede dont l'usage pourroit être utile à son mal.

" On s'ennuie de tout, mon ange, c'est une loi de la nature ; ce n'est pas ma faute.

" Si donc je m'ennuie aujourd'hui d'une aventure qui m'a occupé entiérement depuis quatre mortels mois, ce n'est pas ma faute.

" Si, par exemple, j'ai eu juste autant d'amour que toi de vertu, & c'est sûrement beaucoup dire, il n'est pas étonnant que l'un ait fini en même tems que l'autre. Ce n'est pas ma faute.

" Il suit de là, que depuis quelque tems je t'ai trompée ; mais aussi, ton impitoyable tendresse m'y forçoit en quelque sorte ! Ce n'est pas ma faute.

" Aujourd'hui, une femme que j'aime éperdument

dument, exige que je te facrifie. Ce n'eft pas ma faute.

" Je fens bien que voilà une belle occafion de crier au parjure : mais fi la nature n'a accordé aux hommes que la conftance, tandis qu'elle donnoit aux femmes l'obftination, ce n'eft pas ma faute.

" Crois-moi, choifis un autre amant, comme j'ai fait une autre maîtreffe. Ce confeil eft bon, très-bon ; fi tu le trouves mauvais, ce n'eft pas ma faute.

" Adieu, mon ange ; je t'ai prife avec plaifir, je te quitte fans regret : je te reviendrai peut-être. Ainfi va le monde. Ce n'eft pas ma faute."

De vous dire, vicomt, l'effet de cette dernière tentative, & ce qui s'en eft fuivi, ce n'eft pas le moment : mais je vous promets de vous le dire dans ma première lettre. Vous y trouverez auffi mon *ultimatum* fur le renouvellement du traité que vous me propofez. Jufques là, adieu tout fimplement.....

A propos, je vous remercie de vos détails fur la petite Volanges ; c'eft un article à réferver jufqu'au lendemain du mariage, pour la gazette de médifance. En attendant, je vous fais mon compliment de condoléance fur la perte de votre poftérité. Bon foir, vicomte.

Du château de . . . ce 24 novembre 17....

LETTRE CXLII.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

MA foi, ma belle amie, je ne sais si j'ai mal lu ou mal entendu, & votre lettre, & l'histoire que vous m'y faites, & le petit modele épistolaire qui y étoit compris. Ce que je puis vous dire, c'est que ce dernier m'a paru original & propre à faire de l'effet : aussi je l'ai copié tout simplement, & tout simplement encore je l'ai envoyé à la céleste présidente. Je n'ai pas perdu un moment, car la tendre missive a été expédiée dès hier au soir. Je l'ai préféré ainsi, parce que d'abord je lui avois promis de lui écrire hier ; & puis aussi, parce que j'ai pensé qu'elle n'auroit pas trop de toute la nuit, pour se recueillir & méditer *sur ce grand événemeut*, dussiez-vous une seconde fois me reprocher l'expression.

J'espérois pouvoir vous renvoyer ce matin la réponse de ma bien-aimée : mais il est près de midi, & je n'ai encore rien reçu. J'attendrai jusqu'à cinq heures ; & si alors je n'ai pas eu de nouvelles, j'irai en chercher moi-même ; car, sur-tout en procédés, il n'y a que le premier pas qui coûte.

A présent, comme vous pouvez croire, je suis fort empressé d'apprendre la fin de l'histoire de cet homme de votre connoissance, si véhémentement soupçonné de ne savoir pas, au besoin, sacrifier une femme. Ne se fera-t-il pas

pas corrigé ? Et sa généreuse amie ne lui aura-t-elle pas fait grace ?

Je ne desire pas moins de recevoir votre *ultimatum*, comme vous dites si politiquement ! Je suis curieux, sur-tout, de savoir si, dans cette derniere démarche, vous trouverez encore de l'amour. Ah, sans doute, il y en a, & beaucoup ! Mais pour qui ? Cependant je ne prétends rien faire valoir, & j'attends tout de vos bontés.

Adieu, ma charmante amie ; je ne fermerai cette lettre qu'à deux heures, dans l'espoir de pouvoir y joindre la réponse desirée.

A deux heures après midi.

Toujours rien, l'heure me presse beaucoup ; je n'ai pas le tems d'ajouter un mot : mais cette fois, refuserez-vous encore les plus tendres baisers de l'amour ?

Paris, ce 27 novembre 17 . . .

LETTRE CXLIII.

La présidente de Tourvel à madame de Rosemonde.

Le voile est déchiré, madame, sur lequel étoit peinte l'illusion de mon bonheur. La funeste vérité m'éclaire, & ne me laisse voir qu'une mort assurée & prochaine, dont la

route

route m'est tracée entre la honte & le remords. Je la suivrai.... Je chérirai mes tourmens, s'ils abregent mon existence. Je vous envoie la lettre que j'ai reçue hier; je n'y joindrai aucune réflexion, elle les porte avec elle. Ce n'est plus le tems de se plaindre, il n'y a plus qu'à souffrir. Ce n'est pas de pitié que j'ai besoin; c'est de force.

Recevez, madame, le seul adieu que je ferai, & exaucez ma derniere priere; c'est de me laisser à mon sort, de m'oublier entiérement, de ne plus me compter sur la terre. Il est un terme dans le malheur, où l'amitié même augmente nos souffrances & ne peut les guérir. Quand les blessures sont mortelles, tout secours devient inhumain. Tout autre sentiment m'est étranger, que celui du désespoir. Rien ne peut plus me convenir, que la nuit profonde où je vais ensevelir ma honte. J'y pleurerai mes fautes, si je puis pleurer encore; car depuis hier je n'ai pas versé une larme. Mon cœur flétri n'en fournit plus.

Adieu, madame. Ne me répondez point. J'ai fait le serment sur cette lettre cruelle de n'en plus recevoir aucune.

Paris, ce 27 novembre 17...

LETTRE

LETTRE CXLIV.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

HIER, à trois heures du soir, ma belle amie, impatienté de n'avoir pas de nouvelles, je me suis préſenté chez la belle délaiſſée ; on m'a dit qu'elle étoit ſortie. Je n'ai vu, dans cette phraſe, qu'un refus de me recevoir, qui ne m'a ni fâché ni ſurpris ; & je me ſuis retiré, dans l'eſpérance que cette démarche engageroit au moins une femme ſi polie, à m'honorer d'un mot de réponſe. L'envie que j'avois de la recevoir, m'a fait paſſer exprès chez moi vers les neuf heures, & je n'y ai rien trouvé. Etonné de ce ſilence, auquel je ne m'attendois pas, j'ai chargé mon chaſſeur d'aller aux informations, & de ſavoir ſi la ſenſible perſonne étoit morte ou mourante. Enfin, quand je ſuis rentré, il m'a appris que Mad. de Tourvel étoit ſortie en effet à onze heures du matin, avec ſa femme-de-chambre ; qu'elle s'étoit fait conduire au couvent de .... & qu'à ſept heures du ſoir, elle avoit renvoyé ſa voiture & ſes gens, en faiſant dire qu'on ne l'attendît pas chez elle. Aſſurément c'eſt ſe mettre en regle. Le couvent eſt le véritable aſyle d'une veuve ; & ſi elle perſiſte dans une réſolution ſi louable, je joindrai à toutes les obligations que je lui ai déjà, celle de la célébrité que va prendre cette aventure.

Je vous le diſois bien, il y a quelque tems, que malgré vos inquiétudes, je ne reparoîtrois

ſur

fur la fcene du monde que brillant d'un nouvel éclat. Qu'ils fe montrent donc ces critiques féveres, qui m'accufoient d'un amour romanefque & malheureux ; qu'ils faffent des ruptures plus promptes & plus brillantes : mais non, qu'ils faffent mieux ; qu'ils fe préfentent comme confolateurs, la route leur eft tracée. Eh bien, qu'ils ofent feulement tenter cette carriere que j'ai parcourue en entier ; & fi l'un d'eux obtient le moindre fuccès, je lui cede la premiere place. Mais ils éprouveront tous, que quand j'y mets du foin, l'impreffion que je laiffe eft ineffaçable. Ah ! fans doute, celle-ci le fera ; & je compterois pour rien tous mes autres triomphes, fi jamais je devois avoir auprès de cette femme un rival préféré.

Ce parti qu'elle a pris, flatte mon amour-propre, j'en conviens : mais je fuis fâché qu'elle ait trouvé en elle une force fuffifante pour fe féparer autant de moi. Il y aura donc entre nous deux d'autres obftacles que ceux que j'aurai mis moi-même ! Quoi ! fi je voulois me rapprocher d'elle, elle pourroit ne le plus vouloir ; que dis-je ? ne le pas defirer, n'en plus faire fon fuprême bonheur ! Eft-ce donc ainfi qu'on aime ? & croyez-vous, ma belle amie, que je doive le fouffrir ? Ne pourrois-je pas, par exemple, & ne vaudroit-il pas mieux, tenter de ramener cette femme au point de prévoir la poffibilité d'un raccommodement, qu'on defire toujours tant qu'on l'efpere ? Je pourrois effayer cette démarche fans y mettre d'importance, & par conféquent fans qu'elle vous donnât d'ombrage. Au contraire, ce feroit un fimple effai que nous ferions de concert ;

&

& quand même je réussirois, ce ne seroit qu'un moyen de plus de renouveller, à votre volonté, un sacrifice qui a paru vous être agréable. A présent, ma belle amie, il me reste à en recevoir le prix, & tous mes vœux sont pour votre retour. Venez donc vîte retrouver votre amant, vos plaisirs, vos amies, & le courant des aventures.

Celle de la petite Volanges a tourné à merveille. Hier, que mon inquiétude ne me permettoit pas de rester en place, j'ai été, dans mes courses différentes, jusques chez Mad. de Volanges. J'ai trouvé votre pupille déjà dans le sallon, encore dans le costume de malade, mais en pleine convalescence, & n'en étant que plus fraîche & plus intéressante. Vous autres femmes, en pareil cas, vous seriez restées un mois sur votre chaise-longue : ma foi, vivent les demoiselles ! Celle-ci m'a en vérité donné envie de savoir si la guérison étoit parfaite.

J'ai encore à vous dire que cet accident de la petite fille a pensé rendre fou votre *sentimentaire* Danceny. D'abord, c'étoit de chagrin ; aujourd'hui c'est de joie. *Sa Cécile* étoit malade ! Vous jugez que la tête tourne dans un tel malheur. Trois fois par jour il envoyoit savoir des nouvelles, & n'en passoit aucun sans s'y présenter lui-même ; enfin il a demandé, par une belle épître à la maman, la permission d'aller la féliciter sur la convalescence d'un objet si cher ; & Mad. de Volanges y a consenti : si bien que j'ai trouvé le jeune homme établi comme

comme par le passé, à un peu de familiarité près, qu'il n'osoit encore se permettre.

C'est de lui-même que j'ai su ces détails ; car je suis sorti en même tems que lui, & je l'ai fait jaser. Vous n'avez pas l'idée de l'effet que cette visite lui a causé. C'est une joie, ce sont des desirs, des transports impossibles à rendre. Moi qui aime les grands mouvemens, j'ai achevé de lui faire perdre la tête, en l'assurant que sous très-peu de jours je le mettrois à même de voir sa belle de plus près encore.

En effet, je suis décidé à la lui remettre, aussi-tôt après mon expérience faite. Je veux me consacrer à vous tout entier ; & puis vaudroit-il la peine que votre pupille fût aussi mon éleve, si elle ne devoit tromper que son mari ? Le chef-d'œuvre est de tromper son amant, & sur-tout son premier amant ; car, pour moi, je n'ai pas à me reprocher d'avoir prononcé le mot d'amour.

Adieu, ma belle amie : revenez donc au plus tôt jouir de votre empire sur moi, en recevoir l'hommage & m'en payer le prix.

Paris, ce 28 novembre 17..

LETTRE

LETTRE CXLV.

La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont.

SERIEUSEMENT, vicomte, vous avez quitté la présidente ? vous lui avez envoyé la lettre que je vous avois faite pour elle ? En vérité, vous êtes charmant ; & vous avez surpassé mon attente ! J'avoue de bonne foi que ce triomphe me flatte plus que tous ceux que j'ai pu obtenir jusqu'à présent. Vous allez trouver peut-être que j'évalue bien haut cette femme que naguere j'apprécìois si peu. Point du tout ; mais c'est que ce n'est pas sur elle que j'ai remporté cet avantage, c'est sur vous : voilà le plaisant, & ce qui est vraiment délicieux.

Oui, vicomte, vous aimiez beaucoup Mad. de Tourvel, & même vous l'aimez encore ; vous l'aimez comme un fou : mais parce que je m'amusois à vous en faire honte, vous l'avez bravement sacrifiée. Vous en auriez sacrifié mille, plutôt que de souffrir une plaisanterie. Où nous conduit pourtant la vanité ! Le sage a bien raison, quand il dit qu'elle est l'ennemie du bonheur.

Où en seriez-vous à présent, si je n'avois voulu que vous faire une malice ? Mais je suis incapable de tromper, vous le savez bien ; & dussiez-vous, à mon tour, me réduire au désespoir & au couvent, j'en cours les risques, & je me rends à mon vainqueur.

Cependant,

Cependant, si je capitule, c'est en vérité pure foiblesse : car si je voulois, que de chicanes n'aurois-je pas encore à faire ! & peut-être le mériteriez-vous. J'admire, par exemple, avec quelle finesse ou quelle gaucherie vous me proposez en douceur de vous laisser renouer avec la présidente. Il vous conviendroit beaucoup, n'est-ce pas ? de vous donner le mérite de cette rupture sans y perdre les plaisirs de la jouissance ? Et comme alors cet apparent sacrifice n'en seroit plus un pour vous, vous m'offrez de le renouveller à ma volonté ! Par cet arrangement, la céleste dévote se croiroit toujours l'unique choix de votre cœur, tandis que je m'enorgueillirois d'être la rivale préférée ; nous serions trompées toutes deux : mais vous seriez content, & qu'importe le reste ?

C'est dommage qu'avec tant de talent pour les projets, vous en ayez si peu pour l'exécution ; & que par une seule démarche inconsidérée, vous ayez mis vous-même un obstacle invincible à ce que vous desirez le plus.

Quoi, vous aviez l'idée de renouer, & vous avez pu écrire ma lettre ! Vous m'avez donc crue bien gauche à mon tour ! Ah ! croyez-moi, vicomte, quand une femme frappe dans le cœur d'une autre, elle manque rarement de trouver l'endroit sensible, & la blessure est incurable. Tandis que je frappois celle-ci, ou plutôt que je dirigeois vos coups, je n'ai pas oublié que cette femme étoit ma rivale, que vous l'aviez trouvée un moment préférable à moi, & qu'enfin vous m'aviez placée au-dessous d'elle. Si je me suis trompée dans ma vengeance,

vengeance, je consens à en porter la faute. Ainsi, je trouve bon que vous tentiez tous les moyens : je vous y invite même, & vous promets de ne pas me fâcher de vos succès, si vous parvenez à en avoir. Je suis si tranquille sur cet objet, que je ne veux plus m'en occuper. Parlons d'autre chose.

Par exemple, de la santé de la petite Volanges. Vous m'en direz des nouvelles positives à mon retour, n'est-il pas vrai ? Je serai bien-aise d'en avoir. Après cela, ce sera à vous de juger s'il vous conviendra mieux de remettre la petite fille à son amant, ou de tenter de devenir une seconde fois le fondateur d'une nouvelle branche des Valmont, sous le nom de Gercourt. Cette idée m'avoit paru assez plaisante ; & en vous laissant le choix, je vous demande pourtant de ne pas prendre de parti définitif, sans que nous en ayons causé ensemble. Ce n'est pas vous remettre à un tems éloigné, car je serai à Paris incessamment. Je ne peux pas vous dire positivement le jour ; mais vous ne doutez pas que, dès que je serai arrivée, vous n'en soyez le premier informé.

Adieu, vicomte ; malgré mes querelles, mes malices & mes reproches, je vous aime toujours beaucoup, & je me prépare à vous le prouver. Au revoir, mon ami.

Du château de . . . ce 29 novembre 17...

LETTRE

LETTRE CXLVI.

La marquise de Merteuil au chevalier Danceny.

ENFIN, je pars, mon jeune ami, & demain au soir je serai de retour à Paris. Au milieu de tous les embarras qu'entraîne un déplacement, je ne recevrai personne. Cependant, si vous avez quelque confidence bien pressée à me faire, je veux bien vous excepter de la regle générale; mais je n'excepterai que vous : ainsi, je vous demande le secret sur mon arrivée. Valmont même n'en sera pas instruit.

Qui m'auroit dit, il y a quelque tems, que bientôt vous auriez ma confiance exclusive, je ne l'aurois pas cru. Mais la vôtre a entraîné la mienne. Je serois tentée de croire que vous y avez mis de l'adresse, peut-être même de la séduction. Cela seroit bien mal au moins. Au reste, elle ne seroit pas dangereuse à présent; vous avez vraiment bien autre chose à faire! Quand l'heroïne est en scene, on ne s'occupe guere de la confidente.

Aussi n'avez-vous seulement pas eu le tems de me faire part de vos nouveaux succès. Quand votre Cécile étoit absente, les jours n'étoient pas assez longs pour écouter vos tendres plaintes. Vous les auriez faites aux échos, si je n'avois pas été là pour les entendre. Quand depuis elle a été malade, vous m'avez même encore honorée du récit de vos inquiétudes : vous

vous aviez besoin de quelqu'un à qui les dire. Mais à présent, que celle que vous aimez est à Paris, qu'elle se porte bien, & sur-tout que vous la voyez quelquefois, elle suffit à tout, & vos amis ne vous sont plus rien.

Je ne vous en blâme pas ; c'est la faute de vos vingt ans. Depuis Alcibiade jusqu'à vous, ne sait-on pas que les jeunes gens n'ont jamais connu l'amitié que dans leurs chagrins ? Le bonheur les rend quelquefois indiscrets, mais jamais confians. Je dirai bien comme Socrate : *J'aime que mes amis viennent à moi quand ils sont malheureux :* [*a*] mais en sa qualité de philosophe, il se passoit bien d'eux quand ils ne venoient pas. En cela, je ne suis pas tout-à-fait si sage que lui, & j'ai senti votre silence avec toute la foiblesse d'une femme.

N'allez pourtant pas me croire exigeante : il s'en faut bien que je le sois ! Le même sentiment qui me fait remarquer ces privations, me les fait supporter avec courage, quand elles sont la preuve ou la cause du bonheur de mes amis. Je ne compte donc sur vous pour demain au soir, qu'autant que l'amour vous laissera libre & désoccupé, & je vous défends de me faire le moindre sacrifice.

Adieu, chevalier ; je me fais une vraie fête de vous revoir : viendrez-vous ?

Du château de .... ce 29 *novembre* 17...

[*a*] MARMONTEL, *conte moral d'Alcibiade.*

LETTRE

LETTRE CXLVII.

Madame de Volanges à madame de Rosemonde.

VOUS serez sûrement aussi affligée que je le suis, ma digne amie, en apprenant l'état où se trouve Mad. de Tourvel. Elle est malade depuis hier : sa maladie a pris si vivement, & se montre avec des symptomes si graves, que j'en suis vraiment alarmée.

Une fievre ardente, un transport violent & presque continuel, une soif qu'on ne peut appaiser, voilà tout ce qu'on remarque. Les médecins disent ne pouvoir rien pronostiquer encore ; & le traitement sera d'autant plus difficile, que la malade refuse avec obstination toute espece de remedes : c'est au point qu'il a fallu la tenir de force pour la saigner ; & il a fallu depuis en user de même deux autres fois pour lui remettre sa bande, que dans son transport elle veut toujours arracher.

Vous qui l'avez vue, comme moi, si peu forte, si timide & si douce, concevez-vous donc que quatre personnes puissent à peine la contenir, & que pour peu qu'on veuille lui représenter quelque chose, elle entre dans des fureurs inexprimables ? Pour moi, je crains qu'il n'y ait plus que du délire, & que ce ne soit une vraie aliénation d'esprit.

Ce qui augmente ma crainte à ce sujet, c'est ce qui s'est passé avant-hier.

Ce

Ce jour-là, elle arriva vers les onze heures du matin, avec sa femme-de-chambre, au couvent de.........Comme elle a été élevée dans cette maison, & qu'elle a conservé l'habitude d'y entrer quelquefois, elle y fut reçue comme à l'ordinaire, & elle parut à tout le monde tranquille & bien portante. Environ deux heures après, elle s'informa si la chambre qu'elle occupoit, étant pensionnaire, étoit vacante ; & sur ce qu'on lui répondit qu'oui, elle demanda d'aller la revoir : la prieure l'y accompagna avec quelques autres religieuses. Ce fut alors qu'elle déclara qu'elle revenoit s'établir dans cette chambre, que, disoit-elle, elle n'auroit jamais dû quitter ; & qu'elle ajouta qu'elle n'en sortiroit *qu'à la mort* : ce fut son expression.

D'abord on ne sut que dire : mais le premier étonnement passé, on lui représenta que sa qualité de femme mariée ne permettoit pas de la recevoir sans une permission particuliere. Cette raison ni mille autres n'y firent rien ; & dès ce moment elle s'obstina, non seulement à ne pas sortir du couvent, mais même de sa chambre. Enfin, de guerre lasse, à sept heures du soir on consentit qu'elle y passât la nuit. On renvoya sa voiture & ses gens, & l'on remit au lendemain à prendre un parti.

On assure que pendant toute la soirée, loin que son air ou son maintien eussent rien d'égaré, l'un & l'autre étoient composés & réfléchis ; que seulement elle tomba quatre ou cinq fois dans une réverie si profonde, qu'on ne parvenoit pas à l'en tirer en lui parlant ; & que chaque fois, avant d'en sortir, elle portoit les deux mains

mains à son front qu'elle avoit l'air de serrer avec force: sur quoi une des religieuses qui étoient présentes, lui ayant demandé si elle souffroit de la tête, elle la fixa long-tems avant de répondre, & lui dit enfin: "Ce n'est pas là qu'est le mal!" Un moment après elle demanda qu'on la laissât seule, & pria qu'à l'avenir on ne lui fît de question.

Tout le monde se retira hors sa femme-de chambre, qui, devoit heureusement coucher dans la même chambre qu'elle, faute d'autre place.

Suivant le rapport de cette fille, sa maitresse a été assez tranquille jusqu'à onze heures du soir. Elle a dit alors vouloir se coucher: mais, avant d'être entiérement déshabillée, elle se mit à marcher dans sa chambre avec beaucoup d'action & des gestes fréquens. Julie, qui avoit été témoin de ce qui s'étoit passé dans la journée, n'osa lui rien dire, & attendit en silence pendant près d'une heure. Enfin Mad. de Tourvel l'appella deux fois coup sur-coup; elle n'eut que le tems d'accourir, & sa maîtresse tomba dans ses bras, en disant: "Je n'en peux plus." Elle se laissa conduire à son lit, & ne voulut rien prendre, ni qu'on allât chercher aucun secours. Elle se fit mettre seulement de l'eau auprès d'elle, & elle ordonna à Julie de se coucher.

Celle-ci assure être restée jusqu'à deux heures du matin sans dormir, & n'avoir entendu pendant ce tems, ni mouvement ni plaintes. Mais elle dit avoir été réveillée à cinq heures

par

par les discours de sa maîtresse, qui parloit d'une voix forte & élevée, & qu'alors lui ayant demandé si elle n'avoit besoin de rien, & n'obtenant point de réponse, elle prit de la lumiere, & alla au lit de Mad. de Tourvel, qui ne la reconnut point, mais qui, interrompant tout-à-coup les propos sans suite qu'elle tenoit, s'écria vivement: " Qu'on me laisse seule, qu'on me laisse dans les ténebres; ce sont les ténebres qui me conviennent." J'ai remarqué hier par moi-même que cette phrase lui revient souvent.

Enfin Julie profita de cette espece d'ordre, pour sortir & aller chercher du monde & des secours: mais Mad. de Tourvel a refusé l'un & l'autre, avec les fureurs & les transports qui sont revenus si souvent depuis.

L'embarras où cela a mis tout le couvent, a décidé la prieure à m'envoyer chercher hier à sept heures du matin.....Il ne faisoit pas jour. Je suis accourue sur-le-champ. Quand on m'a annoncé à Mad. de Tourvel, elle a paru reprendre sa connoissance, & a répondu: " Ah oui, qu'elle entre." Mais quand j'ai été près de son lit, elle m'a regardée fixement, a pris vivement ma main qu'elle a serrée, & m'a dit d'une voix forte, mais sombre: " Je meurs pour ne vous avoir pas crue." Aussitôt après, se cachant les yeux, elle est revenue à son discours le plus fréquent: " Qu'on me laisse seule, &c." Et toute connoissance s'est perdue.

Ce propos qu'elle m'a tenu, & quelques autres échappés dans son délir, me font craindre que cette cruelle maladie n'ait une cause plus cruelle encore. Mais respectons les secrets

de notre amie, & contentons-nous de plaindre son malheur.

Toute la journée d'hier a été également orageuse, & partagée entre des accès de transports effrayans, & des momens d'un abattement léthargique, les seuls où elle prend & donne quelque repos. Je n'ai quitté le chevet de son lit qu'à neuf heures du soir, & je vais y retourner ce matin pour toute la journée. Sûrement je n'abandonnerai pas ma malheureuse amie : mais ce qui est désolant, c'est son obstination à refuser tous les soins & tous les secours.

Je vous envoie le bulletin de cette nuit, que je viens de recevoir, & qui, comme vous le verrez, n'est rien moins que consolant. J'aurai soin de vous les faire passer tous exactement.

Adieu, ma digne amie ; je vais retrouver la malade. Ma fille, qui heureusement est presque rétablie, vous présente son respect.

Paris, ce 29 novembre 17...

LETTRE CXLVIII.

Le chevalier Danceny à madame de Merteuil.

O VOUS que j'aime ! ô toi que j'adore ! ô vous qui avez commencé mon bonheur ! ô toi qui l'as comblé ! amie sensible, tendre, amante

amante, pourquoi le souvenir de ta douleur vient-il troubler le charme que j'éprouve ? Ah ! madame, calmez-vous, c'est l'amitié qui vous le demande. O mon amie ! sois heureuse ; c'est la priere de l'amour.

Eh ! quels reproches avez-vous donc à vous faire ? Croyez-moi, votre délicatesse vous abuse. Les regrets qu'elle vous cause, les torts dont elle m'accuse, sont également illusoires ; & je sens dans mon cœur qu'il n'y a eu entre nous deux d'autre séducteur que l'amour. Ne crains donc plus de te livrer aux sentimens que tu inspires, de te laisser pénétrer de tous les feux que tu fais naître. Quoi ! pour avoir été éclairés plus tard, nos cœurs en seroient-ils moins purs ? Non, sans doute. C'est au contraire la séduction, qui, n'agissant jamais que par projets, peut combiner sa marche & ses moyens, & prévoir au loin les événemens. Mais l'amour véritable ne permet pas ainsi de méditer & de réfléchir : il nous distrait de nos pensées par nos sentimens ; son empire n'est jamais plus fort que quand il est inconnu ; & c'est dans l'ombre & le silence, qu'il nous entoure de liens qu'il est également impossible d'appercevoir & de rompre.

C'est ainsi qu'hier même, malgré la vive émotion que me causoit l'idée de votre retour, malgré le plaisir extrême que je sentis en vous voyant, je croyois pourtant n'être encore appellé ni conduit que par la paisible amitié ; ou plutôt, entiérement livré aux doux sentimens de mon cœur, je m'occupois bien peu d'en démêler l'origine ou la cause. Ainsi que

 moi,

moi, ma tendre amie, tu éprouvois, sans le connoître, ce charme impérieux qui livroit nos ames aux douces impressions de la tendresse ; & tous deux nous n'avons reconnu l'amour, qu'en sortant de l'ivresse où ce dieu nous avoit plongés.

Mais cela même nous justifie, au lieu de nous condamner. Non, tu n'as pas trahi l'amitié, & je n'ai pas davantage abusé de ta confiance. Tous deux, il est vrai, nous ignorions nos sentimens ; mais cette illusion, nous l'éprouvions seulement sans chercher à la faire naître. Ah ! loin de nous en plaindre, ne songeons qu'au bonheur qu'elle nous a procuré ; & sans le troubler par d'injustes reproches, ne nous occupons qu'à l'augmenter encore par le charme de la confiance & de la sécurité. O mon amie ! que cet espoir est cher à mon cœur ! Oui, désormais délivrée de toute crainte, & toute entiere à l'amour, tu partageras mes desirs, mes transports, le délire de mes sens, l'ivresse de mon ame ; & chaque instant de nos jours fortunés sera marqué par une volupté nouvelle.

Adieu, toi que j'adore ! Je te verrai ce soir ; mais te trouverai-je seule ? Je n'ose l'espérer. Ah ! tu ne le desires pas autant que moi.

Paris, ce premier décembre 17 . . .

LETTRE



LETTRE CXLIX.

Madame de Volanges à madame de Rosemonde.

J'AI espéré hier, presque toute la journée, ma digne amie, pouvoir vous donner ce matin des nouvelles plus favorables de la santé de notre chere malade : mais depuis hier au soir cet espoir est détruit, & il ne me reste que le regret de l'avoir perdu. Un événement, bien indifférent en apparence, mais bien cruel par les suites qu'il a eues, a rendu l'état de la malade au moins aussi fâcheux qu'il l'étoit auparavant, si même il n'a pas empiré.

Je n'aurois rien compris à cette révolution subite, si je n'avois reçu hier l'entiere confidence de notre malheureuse amie. Comme elle ne m'a pas laissé ignorer que vous étiez instruite aussi de toutes ses infortunes, je puis vous parler sans réserve sur sa triste situation.

Hier matin, quand je suis arrivée au couvent, on me dit que la malade dormoit depuis plus de trois heures ; & son sommeil étoit si profond & si tranquille, que j'eus peur un moment, qu'il ne fût léthargique. Quelque tems après, elle se réveilla, & ouvrit elle-même les rideaux de son lit. Elle nous regarda tous avec l'air de la surprise ; & comme je me levois pour aller à elle, elle me reconnut, me nomma, & me pria

 d'approcher

d'approcher. Elle ne me laiſſa le tems de lui faire aucune queſtion, & me demanda où elle étoit, ce que nous faiſions là, ſi elle étoit malade, & pourquoi elle n'étoit pas chez elle. Je crus d'abord que c'étoit un nouveau délire, ſeulement plus tranquille que le précédent : mais je m'apperçus qu'elle entendoit fort bien mes réponſes. Elle avoit en effet retrouvé ſa tête, mais non pas ſa mémoire.

Elle me queſtionna, avec beaucoup de détail, ſur tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle étoit au couvent, où elle ne ſe ſouvenoit pas d'être venue. Je lui répondis exactement, en ſupprimant ſeulement ce qui auroit pu la trop effrayer ; & lorſqu'à mon tour je lui demandai comment elle ſe trouvoit, elle me répondit que'lle avoit été bien tourmentée pendant ſon ſommeil, & qu'elle ſe ſentoit fatiguée. Je l'engageai à ſe tranquilliſer & à parler peu ; après quoi je refermai en partie ſes rideaux, que je laiſſai entr'ouverts, & je m'aſſis auprès de ſon lit. Dans le même tems, on lui propoſa un bouillon qu'elle prit & qu'elle trouva bon.

Elle reſta ainſi environ une demi-heure, durant laquelle elle ne parla que pour me remercier des ſoins que je lui avois donnés ; & elle mit dans ſes remerciemens l'agrément & la grace que vous lui connoiſſez. Enſuite elle garda pendant quelque tems un ſilence abſolu, qu'elle ne romprit que pour dire : "Ah ! oui, je me reſſouviens d'être venue ici." Et un moment après, elle s'écria douloureuſement : "Mon amie, mon amie, plaignez-moi ; je retrouve tous mes malheurs." Comme alors je m'avançai

çai vers elle, elle saisit ma main, & s'y appuyant la tête: " Grand Dieu, continua-t-elle, ne puis-je donc mourir!" Son expression, plus encore que ses discours, m'attendrit jusqu'aux larmes; elle s'en apperçut à ma voix, & me dit: " Vous me plaignez! Ah! si vous connoissiez..." Et puis s'interrompant: " Faites qu'on nous laisse seules, je vous dirai tout."

Ainsi que je crois vous l'avoir marqué, j'avois déjà des soupçons sur ce qui devoit faire le sujet de cette confidence; & craignant que cette conversation, que je prévoyois devoir être longue & triste, ne nuisît peut-être à l'état de notre malheureuse amie, je m'y refusai d'abord, sous prétexte qu'elle avoit besoin de repos: mais elle insista, & je me rendis à ses instances. Dès que nous fûmes seules, elle m'apprit tout ce que déjà vous avez su d'elle, & que par cette raison je ne vous répéterai point.

Enfin, en me parlant de la façon cruelle dont elle avoit été sacrifiée, elle ajouta: " Je me croyois bien sûre d'en mourir, & j'en avois le courage; mais de survivre à mon malheur & à ma honte, c'est ce qui m'est impossible." Je tentai de combattre ce découragement, ou plutôt ce désespoir, avec les armes de la religion, jusqu'alors si puissantes sur elle; mais je sentis bientôt que je n'avois pas assez de force pour ces fonctions augustes, & je m'en tins à lui proposer d'appeller le P. Anselme, que je sais avoir toute sa confiance. Elle y consentit, & parut même le desirer beaucoup. On l'envoya chercher en effet, & il vint sur-le-champ. Il

reſta fort long-tems avec la malade, & dit en ſortant, que ſi les médecins en jugeoient comme lui, il croyoit qu'on pouvoit différer la cérémonie des ſacremens, qu'il reviendroit le lendemain.

Il étoit environ trois heures après midi, & jusqu'à cinq notre amie fut aſſez tranquille : enſorte que nous avions tous repris de l'eſpoir. Par malheur, on apporta alors une lettre pour elle. Quand on voulut la lui remettre, elle répondit d'abord n'en vouloir recevoir aucune, & perſonne n'inſiſta. Mais de ce moment, elle parut plus agitée. Bientôt après, elle demanda d'où venoit cette lettre ? Elle n'étoit pas timbrée. Qui l'avoit apportée ? On l'ignoroit. De quelle part on l'avoit remiſe ? On ne l'avoit pas dit aux tourieres. Enſuite elle garda quelque tems le ſilence ; après quoi elle recommença à parler : mais ſes propos ſans ſuite nous apprirent ſeulement que le délire étoit revènu.

Cependant il y eut encore un intervalle tranquille, jusqu'à ce qu'enfin elle demanda qu'on lui remît la lettre qu'on avoit apportée pour elle. Dès qu'elle eut jeté les yeux deſſus, elle s'écria : " De lui ! grand Dieu !" Et puis d'une voix forte, mais oppreſſée : " Reprenez-la, reprenez-la." Elle fit ſur-le-champ fermer les rideaux de ſon lit, & défendit que perſonne approchât : mais preſqu'auſſi-tôt nous fûmes bien obligées de revenir auprès d'elle. Le tranſport avoit repris plus violent que jamais, & il s'y étoit joint des convulſions vraiment effrayantes. Ces accidens n'ont plus ceſſé de la ſoirée ; & le bulletin de ce matin m'apprend que la

la nuit n'a pas été moins orageuſe. Enfin, ſon état eſt tel, que je m'étonne qu'elle n'y ait pas déjà ſuccombé ; & je ne vous cache point qu'il ne me reſte que bien peu d'eſpoir.

Je ſuppoſe que cette malheureuſe lettre eſt de M. de Valmont : mais que peut-il encore oſer lui dire ? Pardon, ma chere amie ; je m'interdis toute réflexion : mais il eſt bien cruel de voir périr ſi malheureuſement une femme juſqu'alors ſi heureuſe & ſi digne de l'être.

Paris, ce 2 décembre 17 . . . .

LETTRE CL.

Le chevalier Danceny à la marquiſe de Merteuil.

En attendant le bonheur de te voir, je me livre, ma tendre amie, au plaiſir de t'écrire, & c'eſt en m'occupant de toi, que je charme le regret d'en être éloigné. Te tracer mes ſentimens, me rappeller les tiens, eſt pour mon cœur une vraie jouiſſance ; & c'eſt par elle que le tems même des privations m'offre encore mille biens précieux à mon amour. Cependant, s'il faut t'en croire, je n'obtiendrai point de réponſe de toi : cette lettre même ſera la derniere ; & nous nous priverons d'un commerce qui, ſelon toi, eſt dangereux, *& dont nous n'avons pas beſoin.* Sûrement je t'en croirai, ſi tu perſiſtes : car que peux-tu vouloir, que par cette raiſon même je ne le veuille auſſi ?

Mais avant de te décider entiérement, ne permettras-tu pas que nous en causions ensemble ?

Sur l'article des dangers, tu dois juger seule : je ne puis rien calculer & je m'en tiens à te prier de veiller à ta sûreté ; car je ne puis être tranquille quand tu seras inquiete. Pour cet objet, ce n'est pas nous deux qui ne sommes qu'un, c'est toi qui es nous deux.

Il n'en est pas de même *sur le besoin :* ici nous ne pouvons avoir qu'une même pensée ; & si nous différons d'avis, ce ne peut être que faute de nous expliquer ou de nous entendre. Voici donc ce que je crois sentir.

Sans doute une lettre paroît bien peu nécessaire, quand on peut se voir librement. Que diroit-elle, qu'un mot, un regard, ou même le silence, n'exprimassent cent fois mieux encore ? Cela me paroît si vrai, que dans le moment où tu me parlas de ne plus nous écrire, cette idée glissa facilement sur mon ame ; elle la gêna peut-être, mais ne l'affecta point. Tel à peu près quand, voulant donner un baiser sur ton cœur, je rencontre un ruban ou une gaze ; je l'écarte seulement, & n'ai cependant pas le sentiment d'un obstacle.

Mais depuis, nous nous sommes séparés ; & dès que tu n'as plus été là, cette idée de lettre est revenue me tourmenter. Pourquoi, me suis-je dit, cette privation de plus ? Quoi ! pour être éloigné, n'a-t-on plus rien à se dire ? Je suppose que, favorisé par les circonstances, on passe ensemble une journée entiere ; faudra-t-il

dra-t-il prendre le tems de causer sur celui de jouir? Oui, de jouir, ma tendre amie; car auprès de toi, les momens même du repos fournissent encore une jouissance délicieuse. Enfin, quel que soit le tems, on finit par se séparer; & puis, on est si seul! C'est alors qu'une lettre est précieuse. Si on ne la lit pas, du moins on la regarde. .. . Ah! sans doute, on peut regarder une lettre sans la lire; comme il me semble que la nuit j'aurois encore quelque plaisir à toucher ton portrait . . . .

Ton portrait, ai-je dit? Mais une lettre est le portrait de l'ame. Elle n'a pas, comme une froide image, cette stagnance si éloignée de l'amour; elle se prête à tous nos mouvemens: tour-à-tour elle s'anime, elle jouit, elle se repose . . . . . Tes sentimens me sont tous si précieux! me priveras-tu d'un moyen de les recueillir?

Es-tu donc sûre que le besoin de m'écrire ne te tourmentera jamais? Si dans la solitude ton cœur se dilate ou s'oppresse, si un mouvement de joie passe jusqu'à ton ame, si une tristesse involontaire vient la troubler un moment, ce ne sera donc pas dans le sein de ton ami, que tu répandras ton bonheur ou ta peine? Tu auras donc un sentiment qu'il ne partagera pas? Tu le laisseras donc rêveur & solitaire s'égarer loin de toi? Mon amie. . . . ma tendre amie! Mais c'est à toi qu'il appartient de prononcer. J'ai voulu discuter seulement, & non pas te séduire; je ne t'ai dit que des raisons, j'ose croire que j'eusse été plus fort par des prieres. Je tâcherai donc, si tu persistes,

persistes, de ne pas m'affliger; je ferai mes efforts pour me dire ce que tu m'aurois écrit: mais tiens, tu le dirois mieux que moi; & j'aurois sur-tout plus de plaisir à l'entendre.

Adieu, ma charmante amie; l'heure approche enfin, où je pourrai te voir; je te quitte bien vîte, pour t'aller retrouver plus tôt.

Paris, ce 3 décembre 17....

LETTRE CLI.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

SANS doute, marquise, que vous ne me croyez pas assez peu d'usage pour penser que j'aie pu prendre le change sur le tête-à tête où je vous ai trouvée ce soir, & sur *l'étonnant hasard* qui avoit conduit Danceny chez vous? Ce n'est pas que votre physionomie exercée n'ait su prendre à merveille l'expression du calme & de la sérénité, ni que vous vous soyez trahie par aucune de ces phrases qui quelquefois échappent au trouble ou au repentir. Je conviens même encore que vos regards dociles vous ont parfaitement servie, & que s'ils avoient su se faire croire aussi bien que se faire entendre, loin que j'eusse pris ou conservé le moindre soupçon, je n'aurois pas douté un moment du chagrin extrême que vous causoit *ce tiers importun*. Mais, pour ne pas déployer en vain d'aussi grands talens, pour en obtenir le

le ſuccès que vous vous en promettiez ; pour produire enfin l'illuſion que vous cherchiez à faire naître, il falloit donc auparavant former votre amant novice avec plus de ſoin.

Puiſque vous commencez à faire des éducations, apprenez à vos éleves à ne pas rougir & ſe déconcerter à la moindre plaiſanterie, à ne pas nier ſi vivement, pour une ſeule femme, les mêmes choſes dont ils ſe défendent avec tant de molleſſe pour toutes les autres. Apprenez-leur encore à ſavoir entendre l'éloge de leur maîtreſſe, ſans ſe croire obligés d'en faire les honneurs ; & ſi vous leur permettez de vous regarder dans le cercle, qu'ils ſachent au moins auparavant déguiſer ce regard de poſſeſſion ſi facile à reconnoître, & qu'ils confondent ſi mal-adroitement avec celui de l'amour. Alors vous pourrez les faire paroître dans vos exercices publics, ſans que leur conduite faſſe tort à leur ſage inſtitutrice ; & moi même, trop heureux de concourir à votre célébrité, je vous promets de faire & de publier les programmes de ce nouveau college.

Mais juſques là je m'étonne, je l'avoue, que ce ſoit moi que vous ayez entrepris de traiter comme un écolier. Oh, qu'avec toute autre femme, je ſerois bientôt vengé ! que je m'en ferois de plaiſir ! & qu'il ſurpaſſeroit aiſément celui qu'elle auroit cru me faire perdre ! Oui, c'eſt bien pour vous ſeule que je peux préférer la réparation à la vengeance ; & ne croyez pas que je ſois retenu par le moindre doute, par la moindre incertitude ; je ſais tout.

Vous

Vous êtes à Paris depuis quatre jours : & chaque jour vous avez vu Danceny, & vous n'avez vu que lui seul. Aujourd'hui même votre porte étoit encore fermée ; & il n'a manqué à votre Suisse, pour m'empêcher d'arriver jusqu'à vous, qu'une assurance égale à la vôtre. Cependant je ne devois pas douter, me mandiez-vous, d'être le premier informé de votre arrivée ; de cette arrivée dont vous ne pouviez pas encore me dire le jour, tandis que vous m'écriviez la veille de votre départ. Nierez-vous ces faits, ou tenterez-vous de vous en excuser ? L'un & l'autre sont également impossibles ; & pourtant je me contiens encore ! Reconnoissez là votre empire : mais croyez-moi, contente de l'avoir éprouvé, n'en abusez pas plus long-tems. Nous nous connoissons tous deux, marquise ; ce mot doit vous suffire.

Vous sortez demain toute la journée, m'avez-vous dit ? A la bonne heure, si vous sortez en effet ; & vous jugez que je le saurai. Mais enfin, vous rentrerez le soir ; & pour notre difficile réconciliation, nous n'aurons pas trop de tems jusqu'au lendemain. Faites-moi donc savoir si ce sera chez vous, ou *là bàs*, que se feront nos expiations nombreuses & réciproques. Sur-tout, plus de Danceny. Votre mauvaise tête s'étoit remplie de son idée, & je peux n'être pas jaloux de ce délire de votre imagination : mais songez que de ce moment, ce qui n'étoit qu'une fantaisie deviendroit une préférence marquée. Je ne me crois pas fait pour cette humiliation, & je ne m'attends pas à la recevoir de vous.

J'espere

J'espere même que ce sacrifice ne vous en paroîtra pas un. Mais quand il vous coûteroit quelque chose, il me semble que je vous ai donné un assez bel exemple; qu'une femme sensible & belle, qui n'existoit que pour moi, qui dans ce moment même meurt peut-être d'amour & de regret, peut bien valoir un jeune écolier qui, si vous voulez, ne manque ni de figure ni d'esprit, mais qui n'a encore ni usage ni consistance.

Adieu, marquise; je ne vous dis rien de mes sentimens pour vous. Tout ce que je puis faire en ce moment, c'est de ne pas scruter mon cœur. J'attends votre réponse. Songez en la faisant, songez bien que, plus il vous est facile de me faire oublier l'offense que vous m'avez faite, plus un refus de votre part, un simple délai, la graveroit dans mon cœur en traits ineffaçables.

Paris, ce 3 décembre, 17..... au soir.

LETTRE CLII.

La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont.

PRENEZ donc garde, vicomte, & ménagez davantage mon extrême timidité! Comment voulez-vous que je supporte l'idée accablante d'encourir votre indignation, & sur-tout que je ne succombe pas à la crainte de votre vengeance? d'autant que, comme vous savez, si vous

vous me faisiez une noirceur, il me seroit impossible de vous la rendre. J'aurois beau parler, votre existence n'en seroit ni moins brillante ni moins paisible. Au fait, qu'auriez-vous à redouter ? D'être obligé de partir, si on vous en laissoit le tems. Mais ne vit-on pas chez l'étranger comme ici ? Et à tout prendre, pourvu que la cour de France vous laissât tranquille à celle où vous vous fixeriez, ce ne seroit pour vous que changer le lieu de vos triomphes. Après avoir tenté de vous rendre votre sang-froid par ces considérations morales, revenons à nos affaires.

Savez-vous, vicomte, pourquoi je ne me suis jamais remariée ? Ce n'est assurément pas faute d'avoir trouvé assez de partis avantageux ; c'est uniquement pour que personne n'ait le droit de trouver à redire à mes actions ; ce n'est même pas que j'aie craint de ne pouvoir plus faire mes volontés, car j'aurois bien toujours fini par-là : mais c'est qu'il m'auroit gêné que quelqu'un eût eu seulement le droit de s'en plaindre ; c'est qu'enfin je ne voulois tromper que pour mon plaisir, & non par nécessité. Et voilà que vous m'écrivez la lettre la plus martiale qu'il soit possible de voir ! Vous ne m'y parlez que de torts de mon côté, & de graces du vôtre ! Mais comment donc peut-on manquer à celui à qui l'on ne doit rien ? Je ne saurois le concevoir !

Voyons ; de quoi s'agit-il tant ? Vous avez trouvé Danceny chez moi, & cela vous a déplu ? A la bonne heure : mais qu'avez-vous pu en conclure ? Ou que c'étoit l'effet du hasard, comme

comme je vous le disois, ou celui de ma volonté, comme je ne vous le disois pas. Dans le premier cas, votre lettre est injuste ; dans le second, elle est ridicule : c'étoit bien la peine d'écrire ! Mais vous êtes jaloux, & la jalousie ne raisonne pas. Hé bien ! je vais raisonner pour vous.

Ou vous avez un rival, ou vous n'en avez pas. Si vous en avez un, il faut plaire pour lui être préféré ; si vous n'en avez pas, il faut plaire encore pour éviter d'en avoir. Dans tous les cas c'est la même conduite à tenir : ainsi, pourquoi vous tourmenter ? pourquoi, surtout, me tourmenter moi-même ? Ne savez-vous donc plus être le plus aimable, & n'êtes vous plus sur de vos succès ? Allons donc, vicomte, vous vous faites tort. Mais ce n'est pas cela ; c'est qu'à vos yeux, je ne veux pas que vous vous donniez tant de peine. Vous desirez moins mes bontés que vous ne voulez abuser de votre empire. Allez, vous êtes un ingrat. Voilà bien, je crois, du sentiment ! Et pour peu que je continuasse, cette lettre pourroit devenir fort tendre ; mais vous ne le méritez pas.

Vous ne méritez pas davantage que je me justifie. Pour vous punir de vos soupçons, vous les garderez : ainsi sur l'époque de mon retour, comme sur les visites de Danceny, je ne vous dirai rien. Vous vous êtes donné bien de la peine pour vous en instruire, n'est-il pas vrai ! Hé bien ! en êtes-vous plus avancé ? Je souhaite que vous y ayez trouvé beaucoup de plaisir ; quant à moi, cela n'a pas nui au mien.

Tout

Tout ce que je peux donc répondre à votre menaçante lettre, c'eſt qu'elle n'a eu ni le don de me plaire, ni le pouvoir de m'intimider, & que pour le moment je ſuis on ne peut pas moins diſpoſée à vous accorder vos demandes.

Au vrai, vous accepter tel que vous vous montrez aujourd'hui, ce ſeroit vous faire une infidélité réelle. Ce ne ſeroit pas là renouer avec mon ancien amant ; ce ſeroit en prendre un nouveau, & qui ne vaut pas l'autre à beaucoup près. Je n'ai pas aſſez oublié le premier pour m'y tromper ainſi. Le Valmont que j'aimois étoit charmant ; je veux bien convenir même que je n'ai pas rencontré d'homme plus aimable. Ah ! je vous en prie, vicomte, ſi vous le retrouvez, amenez-le moi ; celui-là ſera toujours bien reçu.

Prévenez-le cependant que, dans aucun cas, ce ne ſeroit ni pour aujourd'hui ni pour demain. Son *Menechme* lui a fait un peu tort ; & en me preſſant trop, je craindrois de m'y tromper ; ou bien, peut-être ai-je donné parole à Danceny pour ces deux jours-là. Et votre lettre m'a appris que vous ne plaiſantiez pas, quand on manquoit à ſa parole. Vous voyez donc qu'il faut attendre.

Mais que vous importe ? Vous vous vengerez toujours bien de votre rival. Il ne fera pas pis à votre maîtreſſe que vous ferez à la ſienne ; & après tout, une femme n'en vaut-elle pas une autre ? Ce ſont vos principes. Celle même qui ſeroit *tendre & ſenſible, qui n'exiſteroit que pour vous, qui mourroit enfin d'amour & de regret,* n'en

n'en feroit pas moins facrifiée à la premiere fantaifie, à la crainte d'être plaifanté un moment ; & vous voulez qu'on fe gêne ? Ah, cela n'eft pas jufte ?

Adieu, vicomte ; redevenez donc aimable. Tenez, je ne demande pas mieux que de vous trouver charmant ; & dès que j'en ferai fûre, je m'engage à vous le prouver. En vérité, je fuis trop bonne.

Paris, ce 4 décembre 17 . . .

LETTRE CLIII.

Le vicomte de Valmont à la marquife de Merteuil.

JE réponds fur-le-champ à votre lettre, & je tâcherai d'être clair ; ce qui n'eft pas facile avec vous, quand une fois vous avez pris le parti de ne pas entendre.

De longs difcours n'étoient pas néceffaires pour établir que chacun de nous ayant en main tout ce qu'il faut pour perdre l'autre, nous avons un égal intérêt à nous ménager mutuellement : auffi ce n'eft pas de cela dont il s'agit. Mais entre le parti violent de fe perdre, & celui, fans doute meilleur, de refter unis comme nous l'avons été, de le devenir davantage encore en reprenant notre premiere liaifon ; entre ces deux partis, dis-je, il y en a mille autres à prendre. Il n'étoit donc pas ridicule de vous

vous dire, & il ne l'eſt pas de vous répéter que, de ce jour même, je ſerai ou votre amant, ou votre ennemi.

Je ſens à merveille que ce choix vous gêne, qu'il vous conviendroit mieux de tergiverſer ; & je n'ignore pas que vous n'avez jamais aimé à être placée ainſi entre le oui & le non : mais vous devez ſentir auſſi que je ne puis vous laiſſer ſortir de ce cercle étroit, ſans riſquer d'être joué ; & vous avez dû prévoir que je ne le ſouffrirois pas. C'eſt maintenant à vous à décider : je peux vous laiſſer le choix, mais non pas reſter dans l'incertitude.

Je vous préviens ſeulement que vous ne m'abuſerez pas par vos raiſonnemens, bons ou mauvais ; que vous ne me ſéduirez pas davantage par quelques cajoleries dont vous chercheriez à parer vos refus ; & qu'enfin, le moment de la franchiſe eſt arrivé. Je ne demande pas mieux que de vous donner l'exemple ; & je vous déclare avec plaiſir, que je préfere la paix & l'union : mais s'il faut rompre l'une ou l'autre, je crois en avoir le droit & les moyens.

J'ajoute donc que le moindre obſtacle mis de votre part, ſera pris de la mienne pour une véritable déclaration de guerre : vous voyez que la réponſe que je vous demande, n'exige ni longues ni belles phraſes. Deux mots ſuffiſent.

Paris, ce 4 décembre 17...

Réponſe de la marquiſe de Merteuil, écrite au bas de la même lettre.

Eh bien ! la guerre.

LETTRE

LETTRE CLIV.

Madame de Volanges à madame de Rosemonde.

LES bulletins vous inſtruiſent mieux que je ne pourrois le faire, ma chere amie, du fâcheux état de notre malade. Toute entiere aux ſoins que je lui donne, je ne prends ſur eux le tems de vous écrire, qu'autant qu'il y a d'autres événemens que ceux de la maladie. En voici un, auquel certainement je ne m'attendois pas. C'eſt une lettre que j'ai reçue de M. de Valmont, à qui il a plu de me choiſir pour ſa confidente, & même pour ſa médiatrice auprès de Mad. de Tourvel, pour qui il avoit auſſi joint une lettre à la mienne. J'ai renvoyé l'une en répondant à l'autre. Je vous fais paſſer cette derniere, & je crois que vous jugerez comme moi, que je ne pouvois ni ne devois rien faire de ce qu'il me demande. Quand je l'aurois voulu, notre malheureuſe amie n auroit pas été en état de m'entendre. Son délire eſt continuel. Mais que direz-vous de ce déſeſpoir de M. de Valmont ? D'abord faut-il y croire, ou veut-il ſeulement tromper tout le monde, & juſqu'à la fin ? [a] Si pour cette fois il eſt ſincere, il peut bien dire qu'il a lui-même fait ſon malheur. Je crois qu'il ſera peu content de ma réponſe : mais j'avoue que tout ce qui me fixe ſur cette mal-

[a] C'eſt parce qu'on n'a rien trouvé dans la ſuite de cette correſpondance qui pût réſoudre ce doute, qu'on a pris le parti de ſupprimer la lettre de M. de Valmont.

heureuſe aventure, me ſouleve de plus en plus contre ſon auteur.

Adieu, ma chere amie ; je retourne à mes triſtes ſoins, qui le deviennent bien davantage encore par le peu d'eſpoir que j'ai de les voir réuſſir. Vous connoiſſez mes ſentimens pour vous.

Paris, ce 5 décembre 17....

LETTRE CLV.

Le vicomte de Valmont au chevalier Danceny.

J'AI paſſé deux fois chez vous, mon cher chevalier : mais depuis que vous avez quitté le rôle d'amant pour celui d'homme à bonnes fortunes, vous êtes, comme de raiſon, devenu introuvable. Votre valet-de-chambre m'a aſſuré cependant que vous rentreriez chez vous ce ſoir ; qu'il avoit ordre de vous attendre : mais moi, qui ſuis inſtruit de vos projets, j'ai très-bien compris que vous ne rentreriez que pour un moment, pour prendre le coſtume de la choſe, & que ſur-le-champ vous recommenceriez vos courſes victorieuſes. A la bonne-heure, & je ne puis qu'y applaudir : mais peut-être, pour ce ſoir, allez-vous être tenté de changer leur direction. Vous ne ſavez encore que la moitié de vos affaires ; il faut vous mettre au courant de l'autre, & puis vous vous déciderez.

Prenez

Preniez donc le tems de lire ma lettre. Ce ne sera pas vous distraire de vos plaisirs, puisqu'au contraire elle n'a d'autre objet que de vous donner le choix entr'eux.

Si j'avois eu votre confiance entiere, si j'avois su par vous la partie de vos secrets que vous m'avez laissée à deviner, j'aurois été instruit à tems ; & mon zele, moins gauche, ne gêneroit pas aujourd'hui votre marche. Mais partons du point où nous sommes. Quelque partie que vous preniez, votre pis-aller feroit toujours bien le bonheur d'un autre.

Vous avez un rendez-vous pour cette nuit, n'est-il pas vrai ? avec une femme charmante & que vous adorez ? Car à votre âge, quelle femme n'adore-t-on pas, au moins les huit premiers jours ! Le lieu de la scene doit encore ajouter à vos plaisirs. Une petite maison délicieuse, *& qu'on n'a prise que pour vous*, doit embellir la volupté, des charmes de la liberté, & de ceux du mystere. Tout est convenu ; on vous attend, & vous brûlez de vous y rendre. Voilà ce que nous savons tous deux, quoique vous ne m'en ayez rien dit. Maintenant, voici ce que vous ne savez pas, & qu'il faut que je vous dise.

Depuis mon retour à Paris, je m'occupois des moyens de vous rapprocher de Mlle. de Volanges ; je vous l'avois promis ; & encore la derniere fois que je vous en parlai, j'eus lieu de juger par vos réponses, je pourrois dire par vos transports, que c'étoit m'occuper de votre bonheur.

heur. Je ne pouvois pas réussir à moi seul dans cette entreprise assez difficile : mais après avoir préparé les moyens, j'ai remis le reste au zele de votre jeune maîtresse. Elle a trouvé, dans son amour, des ressources qui avoient manqué à mon expérience : enfin votre malheur veut qu'elle ait réussi. Depuis deux jours, m'a-t-elle dit ce soir, tous les obstacles sont surmontés, & votre bonheur ne dépend plus que de vous.

Depuis deux jours aussi, elle se flattoit de vous apprendre cette nouvelle elle-même, & malgré l'absence de sa maman, vous auriez été reçu : mais vous ne vous êtes seulement pas présenté ! & pour vous dire tout, soit caprice ou raison, la petite personne m'a paru un peu fâchée de ce manque d'empressement de votre part. Enfin, elle a trouvé le moyen de me faire aussi parvenir jusqu'à elle, & m'a fait promettre de vous rendre le plus tôt possible la lettre que je joins ici. A l'empressement qu'elle y a mis, je parierois bien qu'il y est question d'un rendez-vous pour ce soir. Quoi qu'il en soit, j'ai promis sur l'honneur & sur l'amitié, que vous auriez la tendre missive dans la journée, & je ne puis ni ne veux manquer à ma parole.

A présent, jeune homme, quelle conduite allez-vous tenir ? Placé entre la coquetterie & l'amour, entre le plaisir & le bonheur, quel va être votre choix ? Si je parlois au Danceny d'il y a trois mois, seulement à celui d'il y a huit jours, bien sûr de son cœur, je le ferois de ses démarches : mais le Danceny d'aujourd'hui, arraché par les femmes, courant les aventures,

aventures, & devenu, ſuivant l'uſage, un peu ſcélérat, préférera-t-il une jeune fille bien timide, qui n'a pour elle que ſa beauté, ſon innocence & ſon amour, aux agrémens d'une femme parfaitement *uſagée* ?

Pour moi, mon cher ami, il me ſemble que, même dans vos nouveaux principes, que j'avoue bien être auſſi un peu les miens, les circonſtances me décideroient pour la jeune amante. D'abord, c'en eſt une de plus ; & puis la nouveauté, & encore la crainte de perdre le fruit de vos ſoins en négligeant de le cueillir ; car enfin, de ce côté ce feroit véritablement l'occaſion manquée, & elle ne revient pas toujours, ſur-tout pour une premiere foibleſſe : ſouvent, dans ce cas, il ne faut qu'un moment d'humeur, un ſoupçon jaloux, moins encore, pour empêcher le plus beau triomphe. La vertu qui ſe noie ſe raccroche quelquefois aux branches ; & une fois réchappée, elle ſe tient ſur ſes gardes, & n'eſt plus facile à ſurprendre.

Au contraire, de l'autre côté, que riſquez-vous ? Pas même une rupture ; une brouillerie tout au plus, où l'on achete de quelques ſoins le plaiſir d'un raccommodement. Quel autre parti reſte-t-il à une femme déjà rendue, que celui de l'indulgence ? Que gagneroit-elle à la ſévérité ? La perte de ſes plaiſirs, ſans profit pour ſa gloire.

Si, comme je le ſuppoſe, vous prenez le parti de l'amour, qui me paroît auſſi celui de la raiſon, je crois qu'il eſt de la prudence de

ne point vous faire excuſer au rendez-vous manqué ; laiſſez-vous attendre tout ſimplement : ſi vous riſquez de donner une raiſon, on ſera peut-être tenté de la vérifier. Les femmes ſont curieuſes & obſtinées ; tout peut ſe découvrir : je viens, comme vous ſavez, d'en être moi-même un exemple. Mais ſi vous laiſſez l'eſpoir, comme il ſera ſoutenu par la vanité, il ne ſera perdu que long-tems après l'heure propre aux informations : alors demain vous aurez à choiſir l'obſtacle inſurmontable qui vous aura retenu : vous aurez été malade, mort s'il le faut, ou toute autre choſe dont vous ſerez également déſeſpéré, & tout ſe raccommodera.

Au reſte, pour quelque côté que vous vous décidiez, je vous prie ſeulement de m'en inſtruire ; & comme je n'y ai pas d'intérêt, je trouverai toujours que vous avez bien fait. Adieu, mon cher ami.

Ce que j'ajoute encore, c'eſt que je regrette Mad. de Tourvel ; c'eſt que je ſuis au déſeſpoir d'être ſéparé d'elle ; c'eſt que je paierois de la moitié de ma vie le bonheur de lui conſacrer l'autre. Ah ! croyez-moi, on n'eſt heureux que par l'amour.

Paris, ce 5 décembre 17...

LETTRE

LETTRE CLVI.

Cécile Volanges au chevalier Danceny.

(Jointe à la précédente.)

COMMENT se fait-il, mon cher ami, que je ceſſe de vous voir, quand je ne ceſſe pas de le deſirer ? N'en avez vous plus autant d'envie que moi ? Ah, c'eſt bien à préſent que je ſuis triſte ! plus triſte que quand nous étions ſéparés tout-à-fait. Le chagrin que j'éprouvois par les autres, c'eſt à préſent de vous qu'il me vient, & cela fait bien plus de mal.

Depuis quelques jours, maman n'eſt jamais chez elle, vous le ſavez bien ; & j'eſpérois que vous eſſaieriez de profiter de ce tems de liberté ; mais vous ne ſongez ſeulement pas à moi ; je ſuis bien malheureuſe ! Vous me diſiez tant que c'étoit moi qui aimois le moins ! Je ſavois bien le contraire, & en voilà bien la preuve. Si vous étiez venu pour me voir, vous m'auriez vue en effet : car moi, je ne ſuis pas comme vous : je ne ſonge qu'à ce qui peut nous réunir. Vous mériteriez bien que je ne vous diſe rien de tout ce que j'ai fait pour ça, & qui m'a donné tant de peine : mais je vous aime trop, & j'ai tant d'envie de vous voir, que je ne peux m'empêcher de vous le dire. Et puis, je verrai bien après ſi vous m'aimez réellement.

J'ai ſi bien fait que le portier eſt dans nos intérêts, & qu'il m'a promis que, toutes les fois que vous viendriez, il vous laiſſeroit toujours entrer comme s'il ne vous voyoit pas : & nous pouvons bien nous fier à lui, car c'eſt un bien honnête homme. Il ne s'agit donc plus que d'empêcher qu'on ne vous voie dans la maiſon; & ça, c'eſt bien aiſé, en n'y venant que le ſoir, & quand il n'y aura plus rien à craindre du tout. Par exemple, depuis que maman ſort tous les jours, elle ſe couche tous les jours à onze heures ; ainſi nous aurions bien du tems.

Le portier m'a dit que, quand vous voudriez venir comme ça, au lieu de frapper à la porte, vous n'auriez qu'à frapper à ſa fenêtre, & qu'il ouvriroit tout de ſuite ; & puis, vous trouverez bien le petit eſcalier ; & comme vous ne pourrez pas avoir de la lumiere, je laiſſerai la porte de ma chambre entr'ouverte, ce qui vous éclairera toujours un peu. Vous prendrez bien garde de ne pas faire de bruit, ſur-tout en paſſant auprès de la petite porte de maman. Pour celle de ma femme-de-chambre, c'eſt égal, parce qu'elle m'a promis qu'elle ne ſe réveilleroit pas ; c'eſt auſſi une bien bonne fille ! Et pour vous en aller, ça ſera tout de même. A préſent nous verrons ſi vous viendrez.

Mon Dieu ! pourquoi donc le cœur me bat-il ſi fort en vous écrivant ? Eſt-ce qu'il doit m'arriver quelque malheur, ou ſi c'eſt l'eſpérance de vous voir qui me trouble comme ça ? Ce que je ſens bien, c'eſt que je ne vous ai jamais

tant

tant aimé, & que jamais je n'ai tant desiré de vous le dire. Venez donc, mon ami, mon cher ami ; que je puisse vous répéter cent fois que je vous aime, que je vous adore, que je n'aimerai jamais que vous.

J'ai trouvé moyen de faire dire à M. de Valmont que j'avois quelque chose à lui dire ; & lui, comme il est bien bon ami, il viendra sûrement demain, & je le prierai de vous remettre ma lettre tout de suite. Ainsi je vous attendrai demain au soir, & vous viendrez sans faute, si vous ne voulez pas que votre Cécile soit bien malheureuse.

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse de tout mon cœur.

Paris, ce 4 décembre 17... au soir.

LETTRE CLVII.

Le chevalier Danceny au vicomte de Valmont.

Ne doutez, mon cher vicomte, ni de mon cœur, ni de mes démarches : comment résisterois-je à un desir de ma Cécile ? Ah, c'est bien elle, elle seule que j'aime, que j'aimerai toujours ! Son ingénuité, sa tendresse ont un charme pour moi, dont j'ai pu avoir la foiblesse de me laisser distraire, mais que rien n'effacera jamais. Engagé dans une autre aventure, pour ainsi dire sans m'en être apperçu, souvent le souvenir de Cécile est venu me

troubler jusques dans les plus doux plaisirs ; & peut-être mon cœur ne lui a-t-il jamais rendu d'hommage plus vrai, que dans le moment même où je lui étois infidele. Cependant, mon ami, ménageons sa délicatesse, & cachons-lui mes torts ; non pour la surprendre, mais pour ne pas l'affliger. Le bonheur de Cécile est le vœu le plus ardent que je forme ; jamais je ne me pardonnerois une faute qui lui auroit coûté une larme.

J'ai mérité, je le sens, la plaisanterie que vous me faites sur ce que vous appellez mes nouveaux principes : mais vous pouvez m'en croire, ce n'est point par eux que je me conduis dans ce moment ; & dès demain je suis décidé à le prouver. J'irai m'accuser à celle même qui a causé mon égarement, & qui l'a partagé ; je lui dirai : « Lisez dans mon cœur ; il a pour vous l'amitié la plus tendre ; l'amitié unie au desir, ressemble tant à l'amour !....Tous deux nous nous sommes trompés ; mais susceptible d'erreur, je ne suis point capable de mauvaise foi. » Je connois mon amie ; elle est honnête autant qu'indulgente ; elle fera plus que me pardonner, elle m'approuvera. Elle-même se reprochoit souvent d'avoit trahi l'amitié ; souvent sa délicatesse effrayoit son amour : plus sage que moi, elle fortifiera dans mon ame ces craintes utiles que je cherchois témérairement à étouffer dans la sienne. — Je lui devrai d'être meilleur, comme à vous d'être plus heureux. O mes amis ! partagez ma reconnoissance. L'idée de vous devoir mon bonheur en augmente le prix.

Adieu, mon cher vicomte. L'excès de ma joie ne m'empêche point de songer à vos peines,

peines, & d'y prendre part. Que ne puis-je vous être utile ! Mad. de Tourvel reste donc inexorable ? On la dit aussi bien malade. Mon Dieu, que je vous plains ! Puisse-t-elle reprendre à la fois de la santé & de l'indulgence, & faire à jamais votre bonheur ! Ce sont là les veux de l'amitié ; j'ose espérer qu'ils seront exaucés par l'amour.

Je voudrois causer plus long-tems avec vous ; mais l'heure me presse, & peut-être Cécile m'attend déjà.

Paris, ce 5 Décembre, 17.....

LETTRE CLVIII.

Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

(A son réveil.)

EH bien, marquise, comment vous trouvez-vous des plaisirs de la nuit derniere ? n'en êtes-vous pas un peu fatiguée ? Convenez donc que Danceny est charmant ! Il fait des prodiges, ce garçon-là ! Vous n'attendiez pas cela de lui, n'est-il pas vrai ? Allons, je me rends justice ; un pareil rival méritoit bien que je lui fusse sacrifié. Sérieusement, il est plein de bonnes qualités. Mais sur-tout, que d'amour, de constance, de délicatesse ! Ah ! si jamais vous êtes aimée de lui comme l'est sa Cécile, vous n'aurez point de rivales à craindre : il vous l'a prouvé cette nuit. Peut-être à force de coquet-

terie, une autre femme pourra vous l'enlever un moment ; un jeune homme ne sait guere se refuser à des agaceries provocantes : mais un seul mot de l'objet aimé suffit, comme vous voyez, pour dissiper cette illusion ; ainsi il ne vous manque plus que d'être cet objet-là, pour être parfaitement heureuse.

Sûrement vous ne vous y tromperez pas ; vous avez le tact trop sûr pour qu'on puisse le craindre. Cependant l'amitié qui nous unit, aussi sincere de ma part que bien reconnue de la vôtre, m'a fait desirer pour vous l'épreuve de cette nuit ; c'est l'ouvrage de mon zele : il a réussi : mais point de remerciemens, cela n'en vaut pas la peine ; rien n'étoit plus facile.

Au fait, que m'en a-t-il coûté ? Un léger sacrifice, & quelque peu d'adresse. J'ai consenti à partager avec le jeune homme les faveurs de sa maîtresse : mais enfin il y avoit bien autant de droit que moi ; & je m'en souciois si peu ! La lettre que la jeune personne lui a écrite, c'est bien moi qui l'ai dictée ; mais c'étoit seulement pour gagner du tems, parce que nous avions à l'employer mieux. Celle que j'y ai jointe, oh ! ce n'étoit rien, presque rien ; quelques reflexions de l'amitié pour guider le choix du nouvel amant : mais en honneur, elles étoient inutiles ; il faut dire la vérité, il n'a pas balancé un moment.

Et puis, dans sa candeur, il doit aller chez vous aujourd'hui vous raconter tout ; & sûrement ce récit-là vous fera grand plaisir. Il vous dira : *Lisez dans mon cœur.* Il me le mande ; &

vous

vous voyez bien que cela raccommode tout. J'eſpere qu'en y liſant ce qu'il voudra, vous y lirez peut-être auſſi que les amans ſi jeunes ont leurs dangers ; & encore, qu'il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi.

Adieu, marquiſe ; juſqu'à la premiere occaſion.

Paris, ce 6 Décembre 17...

LETTRE CLIX.

La marquiſe de Merteuil au vicomte de Valmont.
(Billet.)

JE n'aime pas qu'on ajoute de mauvaiſes plaiſanteries à de mauvais procédés ; ce n'eſt pas plus ma maniere que mon goût. Quand j'ai à me plaindre de quelqu'un, je ne le perſiffle pas ; je fais mieux, je me venge. Quelque content de vous que vous puiſſiez être en ce moment, n'oubliez point que ce ne feroit pas la premiere fois que vous vous feriez applaudi d'avance, & tout ſeul, dans l'eſpoir d'un triomphe qui vous feroit échappé à l'inſtant même où vous vous en félicitiez. Adieu.

Paris, ce 6 Décembre 17....

LETTRE CLX.

Madame de Volanges à madame de Rosemonde.

JE vous écris de la chambre de votre malheureuse amie, dont l'état est à peu près toujours le même. Il doit y avoir cet après-midi une consultation de quatre medecins. Malheureusement c'est, comme vous le savez, plus souvent une preuve de danger qu'un moyen de secours.

Il paroit cependant que la tête est un peu revenue la nuit derniere. La femme de-chambre m'a informée ce matin, qu'environ vers minuit sa maitresse l'a fait appeller ; qu'elle a voulu être seule avec elle, & quelle lui a dicté une assez longue lettre. Julie a ajouté que, tandis qu'elle étoit occupée à en faire l'enveloppe, Mad de Tourvel avoit repris le transport : ensorte que cette fille n'a pas su à qui il falloit mettre l'adresse. Je me suis étonnée d'abord que la lettre elle-même n'ait pas suffi pour le lui apprendre : mais sur ce qu'elle m'a repondu qu'elle craignoit de se tromper, & que cependant sa maîtresse lui avoit bien recommandé de la faire partir sur-le-champ, j'ai pris sur moi d'ouvrir le paquet.

J'y ai trouvé l'écrit que je vous envoie, qui en effet ne s'adresse à personne, pour s'adresser à trop de monde. Je croirois cependant que c'est à M. de Valmont que notre malheureuse amie a voulu écrire d'abord ; mais qu'elle a cédé, sans s'en appercevoir, au désordre de ses idées. Quoi qu'il en soit, j'ai jugé que cette lettre ne devoit

devoit être rendue à perſonne. Je vous l'envoie, parce que vous y verrez mieux que je ne pourrois vous le dire, quelles ſont les penſées qui occupent la tête de notre malade. Tant qu'elle reſtera auſſi vivement affectée, je n'aurai guere d'eſpérance. Le corps ſe rétablit difficilement, quand l'eſprit eſt ſi peu tranquille.

Adieu, ma chere & digne amie. Je vous félicite d'être éloignée du triſte ſpectacle que j'ai continuellement ſous les yeux.

Paris, ce 6 Décembre 17....

LETTRE CLXI.

La préſidente de Tourvel à . . . .

(Dictée par elle & écrite par ſa femme-de-chambre.)

ETRE cruel & malfaiſant, ne te laſſeras-tu point de me perſécuter ? Ne te ſuffit-il pas de m'avoir tourmentée, degradée, avilie ? Veux-tu me ravir juſqu'à la paix du tombeau ? Quoi ! dans ce ſéjour de tenebres, ou l'ignominie m'a forcée de m'enſevelir, les peines ſont-elles ſans relâche, l'eſpérance eſt-elle méconnue ? Je n'implore point une grace que je ne mérite point ; pour ſouffrir ſans me plaindre, il me ſuffira que mes ſouffrances n'excedent pas mes forces. Mais ne rends pas mes tourmens inſupportables. En me laiſſant mes douleurs, ôte-moi le cruel ſouvenir des biens que j'ai perdus. Quand tu me

me les as ravis, n'en retrace plus à mes yeux la désolante image. J'étois innocente & tranquille : c'est pour t'avoir vu que j'ai perdu le repos ; c'est en t'écoutant que je suis devenue criminelle. Auteur de mes fautes, quel droit as-tu de les punir ?

Où sont les amis qui me chérissoient, où sont-ils ? Mon infortune les épouvante. Aucun n'ose m'approcher. Je suis opprimée, & ils me laissent sans secours ! Je meurs, & personne ne pleure sur moi ! Toute consolation m'est refusée. La pitié s'arrête sur les bords de l'abyme où le criminel se plonge. Les remords le déchirent, & ses cris ne sont pas entendus !

Et toi, que j'ai outragé ; toi, dont l'estime ajoute à mon supplice ; toi, qui seul enfin aurois le droit de te venger, que fais-tu loin de moi ? Viens punir une femme infidelle. Que je souffre enfin des tourmens mérités. Déja je me serois soumise à ta vengeance : mais le courage m'a manqué pour t'apprendre ta honte. Ce n'étoit point dissimulation, c'etoit respect. Que cette lettre au moins t'apprenne mon repentir. Le ciel a pris ta cause ; il te venge d'une injure que tu as ignorée. C'est lui qui a lié ma langue & retenu mes paroles ; il a craint que tu ne me remisses une faute qu'il vouloit punir. Il m'a soustraite à ton indulgence, qui auroit blessée sa justice.

Impitoyable dans sa vengeance, il m'a livrée à celui-là même qui m'a perdue. C'est à la fois pour lui & par lui que je souffre. Je veux le fuir en vain ; il me suit ; il est là ; il m'obsede sans

ſans ceſſe. Mais qu'il eſt différent de lui-même ! Ses yeux n'expriment plus que la haine & le mépris. Sa bouche ne profere que l'inſulte & le reproche. Ses bras ne m'entourent que pour me déchirer. Qui me ſauvera de ſa barbare fureur ?

Mais quoi ! c'eſt lui.......Je ne me trompe pas ; c'eſt lui que je revois. O mon aimable ami ! reçois-moi dans tes bras ; cache-moi dans ton ſein : oui, c'eſt toi, c'eſt bien toi ! Quelle illuſion funeſte m'avoit fait te méconnoître ? Combien j'ai ſouffert dans ton abſence ! Ne nous ſéparons plus ; ne nous ſéparons jamais. Laiſſe-moi reſpirer. Sens mon cœur, comme il palpite ! Ah ! ce n'eſt plus de crainte, c'eſt la douce émotion de l'amour. Pourquoi te refuſer à mes tendres careſſes ? Tourne vers moi tes doux regards ? Quels ſont ſes liens que tu cherches à rompre ? Pourquoi prépares-tu cet appareil de mort ? Qui peut altérer ainſi tes traits ? Que fais-tu ? Laiſſe-moi : je frémis ! Dieu ! c'eſt ce monſtre encore !

Mes amies, ne m'abandonnez pas ! Vous qui m'invitiez à le fuir, aidez-moi à le combattre ; & vous qui, plus indulgente, me promettiez de diminuer mes peines, venez donc auprès de moi. Où êtes vous toutes deux ? S'il ne m'eſt plus permis de vous revoir, répondez au moins à cette lettre ; que je ſache que vous m'aimez encore.

Laiſſe-moi donc, cruel ! Quelle nouvelle fureur t'anime ? Crains-tu qu'un ſentiment doux ne pénetre juſqu'à mon ame ? Tu redoubles

bles mes tourmens ; tu me forces de te haïr. Oh, que la haine eſt douloureuſe ! Comme elle corrode le cœur qui la diſtille ! Pourquoi me perſécutez-vous ? Que pouvez-vous encore avoir à me dire ? Ne m'avez-vous pas miſe dans l'impoſſibilité de vous écouter comme de vous répondre ? N'attendez plus rien de moi. Adieu, monſieur.

Paris, ce 5 Décembre 17...

LETTRE CLXII.

Le chevalier Danceny au vicomte de Valmont.

JE ſuis inſtruit, monſieur, de vos procédés envers moi. Je ſais auſſi que, non content de m'avoir indignement joué, vous ne craignez pas de vous en vanter, de vous en applaudir. J'ai vu la preuve de votre trahiſon, écrite de votre main. J'avoue que mon cœur en a été navré, & que j'ai reſſenti quelque honte d'avoir autant aidé moi-même à l'odieux abus que vous avez fait de mon aveugle confiance : pourtant je ne vous envie pas ce honteux avantage ; je ſuis ſeulement curieux de ſavoir ſi vous les conſerverez tous également ſur moi. J'en ſerai inſtruit, ſi, comme je l'eſpere, vous voulez bien vous trouver demain, entre huit & neuf heures du matin, à la porte du bois de Vincennes, village de Saint-Mandé. J'aurai ſoin d'y faire trouver tout ce qui ſera né-

néceſſaire pour les éclairciſſemens qui me reſtent à prendre avec vous.

Le chevalier DANCENY.

Paris, ce 6 Décembre 17 . . . .

LETTRE CLXIII.

M. Bertrand à madame de Roſemonde.

MADAME. C'eſt avec bien du regret que je remplis le triſte devoir de vous annoncer une nouvelle qui va vous cauſer un ſi cruel chagrin. Permettez-moi de vous inviter d'abord à cette pieuſe réſignation que chacun a ſi ſouvent admirée en vous, & qui peut ſeule vous faire ſupporter les maux dont eſt ſemée notre miſérable vie.

M. votre neveu.....Mon Dieu ! faut il que j'afflige tant une ſi reſpectable dame ! M. votre neveu a eu le malheur de ſuccomber dans un combat ſingulier qu'il a eu ce matin avec M. le chevalier Danceny. J'ignore entiérement le ſujet de la querelle : mais il paroît, par le billet que j'ai trouvé encore dans la poche de M. le vicomte, & que j'ai l'honneur de vous envoyer ; il paroît, dis-je, qu'il n'étoit pas l'agreſſeur. Et il faut que ce ſoit lui que le ciel ait permis qui ſuccombât !

J'étois

J'étois chez M. le vicomte à l'attendre, à l'heure-même où on l'a ramené à l'hotel. Figurez-vous mon effroi, en voyant M. votre neveu porté par deux de ses gens, & tout baigné dans son sang. Il avoit deux coups d'épée dans le corps, & il étoit déjà bien foible. M. Danceny étoit aussi là, & même il pleuroit. Ah ! sans doute, il doit pleurer ; mais il est bien tems de répandre des larmes quand on a causé un malheur irréparable !

Pour moi, je ne me possédois pas ; & malgré le peu que je suis, je ne lui en disois pas moins ma façon de penser. Mais c'est là que M. le vicomte s'est montré véritablement grand. Il m'a ordonné de me taire ; & celui-là même qui étoit son meurtrier, il lui a pris la main, l'a appellé son ami, l'a embrassé devant nous tous & nous a dit : « Je vous ordonne d'avoir pour monsieur tous les égards qu'on doit à un brave & galant homme. » Il lui a de plus fait remettre, devant moi, des papiers fort volumineux, que je ne connois pas, mais auxquels je sais bien qu'il attachoit beaucoup d'importance. Ensuite il a voulu qu'on les laissât seuls ensemble pendant un moment. Cependant j'avois envoyé cherger tout de suite tous les secours, tant spirituels que temporels : mais, hélas ! le mal étoit sans remede. Moins d'une demi-heure après, M. le vicomte étoit sans connoissance. Il n'a pu recevoir que l'extrême-onction ; & la cérémonie étoit à peine achevée, qu'il a rendu son dernier soupir.

Bon Dieu ! quand j'ai reçu dans mes bras à sa naissance ce précieux appui d'une maison

si

si illustre, aurois-je pu prévoir que ce seroit dans mes bras qu'il expireroit, & que j'aurois à pleurer sa mort ? une mort si précoce & si malheureuse ! Mes larmes coulent malgré moi. Je vous demande pardon, madame, d'oser ainsi mêler mes douleurs aux vôtres : mais dans tous les états, on a un cœur & de la sensibilité ; & je serois bien ingrat, si je ne pleurois pas toute ma vie un seigneur qui avoit tant de bontés pour moi, & qui m'honoroit de tant de confiance.

Demain, après l'enlevement du corps, je ferai mettre les scellés par-tout, & vous pouvez vous en reposer entiérement sur mes soins. Vous n'ignorez pas, madame, que ce malheureux événement finit la substitution, & rend vos dispositions entiérement libres. Si je puis vous être de quelque utilité, je vous prie de vouloir bien me faire passer vos ordres ; je mettrai tout mon zele à les exécuter ponctuellement.

Je suis avec le plus profond respect, madame, votre très-humble, &c.

BERTRAND."

Paris, ce 7 Décembre 17 . . .

LETTRE CLXIV.

Madame de Rosemonde à M. Bertrand.

JE reçois votre lettre à l'instant même, mon cher Bertrand, & j'apprends par elle l'affreux événement dont mon neveu a été la mal-

malheureuse victime. Oui, sans doute, j'aurai des ordres à vous donner ; & ce n'est que pour eux que je peux m'occuper d'autre chose que de ma mortelle affliction.

Le billet de M. Danceny, que vous m'avez envoyé, est une preuve bien convaincante que c'est lui qui a provoqué le duel : & mon intention est, que vous en rendiez plainte sur-le-champ, & en mon nom. En pardonnant à son ennemi, à son meurtrier, mon neveu a pu satisfaire à sa générosité naturelle ; mais moi, je dois venger à-la-fois sa mort, l'humanité & la religion. On ne sauroit trop exciter la sévérité des loix contre ce reste de barbarie qui infecte encore nos mœurs ; & je ne crois pas que ce puisse être dans ce cas que le pardon des injures nous soit prescrit. J'attends donc que vous suiviez cette affaire avec tout le zele & toute l'activité dont je vous connois capable, & que vous devez à la mémoire de mon neveu.

Vous aurez soin, avant tout, de voir M. le président d. . . de ma part, & d'en conférer avec lui. Je ne lui écris pas, pressée que je suis de me livrer toute entiere à ma douleur. Vous lui ferez mes excuses, & lui communiquerez cette lettre.

Adieu, mon cher Bertrand ; je vous loue & vous remercie de vos bons sentimens, & suis pour la vie toute à vous.

Du château de . . . . . ce 8 *décembre* 17 . . .

LETTRE

LETTRE CLXV.

Madame de Volanges à madame de Rosemonde.

JE vous sais déjà instruite, ma chere & digne amie, de la perte que vous venez de faire; je connoissois votre tendresse pour M. de Valmont, & je partage bien sincérement l'affliction que vous devez ressentir. Je suis vraiment peinée d'avoir à ajouter de nouveaux regrets à ceux que vous éprouvez déjà : mais, hélas ! il ne vous reste non plus que des larmes à donner à notre malheureuse amie. Nous l'avons perdue hier, à onze heures du soir. Par une fatalité attachée à son sort, & qui sembloit se jouer de toute prudence humaine, ce court intervalle qu'elle a survécu à M. de Valmont, lui a suffi pour en apprendre la mort, & comme elle a dit elle-même, pour n'avoir pu succomber sous le poids de ses malheurs qu'après que la mesure en a été comblée.

En effet, vous avez su que depuis plus de deux jours elle étoit absolument sans connoissance; & encore hier matin, quand son médecin arriva, & que nous nous approchâmes de son lit, elle ne nous reconnut ni l'un ni l'autre, & nous ne pûmes en obtenir ni une parole, ni le moindre signe. Eh bien, à peine étions-nous revenus à la cheminée, & pendant que le médecin m'apprenoit le triste événement de la mort de M. de Valmont, cette femme

femme infortunée a retrouvé toute sa tête, soit que la nature seule ait produit cette révolution, soit qu'elle ait été causée par ces mots répétés de *M. de Valmont* & de *mort*, qui ont pu rappeller à la malade les seules idées dont elle s'occupoit depuis long-tems.

Quoi qu'il en soit, elle ouvrit précipitamment les rideaux de son lit, en s'écriant : " Quoi, que dites-vous ? M. de Valmont est mort !" J'espérois lui faire croire qu'elle s'étoit trompée, & je l'assurai d'abord qu'elle avoit mal entendu : mais loin de se laisser persuader ainsi, elle exigea du médecin qu'il recommençât ce cruel récit ; & sur ce que je voulus essayer encore de la dissuader, elle m'appella & me dit à voix basse : " Pourquoi vouloir me tromper ? n'étoit-il pas déjà mort pour moi !" Il a donc fallu céder.

Notre malheureuse amie a écouté d'abord d'un air assez tranquille ; mais bientôt après, elle a interrompu le récit, en disant : " Assez, j'en sais assez." Elle a demandé sur-le-champ qu'on fermât ses rideaux ; & lorsque le médecin a voulu s'occuper ensuite des soins de son état, elle n'a jamais voulu souffrir qu'il approchât d'elle.

Dès qu'il a été sorti, elle a pareillement renvoyé sa garde & sa femme-de-chambre ; & quand nous avons été seules, elle m'a priée de l'aider à se mettre à genoux sur son lit, & de l'y soutenir. Là elle est restée quelque tems en silence, & sans autre expression que celle de ses larmes qui couloient abondamment. Enfin, joignant

joignant ses mains & les élevant vers le ciel : " Dieu tout-puissant, a-t-elle dit d'une voix foibie, mais fervente, je me soumets à ta justice ; mais pardonne à Valmont ! Que mes malheurs, que je reconnois avoir mérités, ne lui soient pas un sujet de reproche, & je bénirai ta miséricorde !" Je me suis permis, ma chere & digne amie, d'entrer dans ces détails sur un sujet que je sens bien devoir renouveller & aggraver vos douleurs, parce que je ne doute pas que cette priere de Mad. de Tourvel ne porte cependant une grande consolation dans votre ame.

Après que notre amie eut proféré ce peu de mots, elle se laissa retomber dans mes bras ; & elle étoit à peine replacée dans son lit, qu'il lui prit une foiblesse qui fut longue, mais qui céda pourtant aux secours ordinaires. Aussi-tôt qu'elle eut pris connoissance, elle me demanda d'envoyer chercher le P. Anselme, & elle ajouta : " C'est à présent le seul médecin dont j'aie besoin ; je sens que mes maux vont bientôt finir." Elle se plaignoit beaucoup d'oppression, & elle parloit difficilement.

Peu de tems après, elle me fit remettre, par sa femme-de-chambre, une cassette que je vous envoie, qu'elle me dit contenir des papiers à elle, & qu'elle me chargea de vous faire passer aussi tôt après sa mort. [a] Ensuite elle me parla de vous, & de votre amitié pour

[a] Cette cassette contenoit toutes les lettres relatives à son avent ure avec M. de Valmont.

elle

elle, autant que sa situation le lui permettoit, & avec beaucoup d'attendrissement.

Le P. Anselme arriva vers les quatre heures, & resta près d'une heure seul avec elle. Quand nous rentrâmes, la figure de la malade étoit calme & sereine; mais il étoit facile de voir que le P. Anselme avoit beaucoup pleuré. Il resta pour assister aux dernieres cérémonies de l'église. Ce spectacle, toujours si imposant & si douloureux, le devenoit encore plus par le contraste que formoit la tranquille résignation de la malade avec la douleur profonde de son vénérable confesseur, qui fondoit en larmes à côté d'elle. L'attendrissement devint général; & celle que tout le monde pleuroit, fut la seule qui ne pleura point.

Le reste de la journée se passa dans les prieres usitées, qui ne furent interrompues que par les fréquentes foiblesses de la malade. Enfin, vers les onze heures du soir elle me parut plus oppressée & plus souffrante. J'avançai ma main pour chercher son bras; elle eut encore la force de la prendre, & la posa sur son cœur. Je n'en sentis plus le battement; & en effet notre malheureuse amie expira dans le moment même.

Vous rappellez-vous, ma chere amie, qu'à votre dernier voyage ici, il y a moins d'un an, causant ensemble de quelques personnes dont le bonheur nous paroissoit plus ou moins assuré, nous nous arrêtâmes avec complaisance sur le sort de cette même femme, dont aujourd'hui nous

nous pleurons à la fois les malheurs & la mort ? Tant de vertus, de qualités louables & d'agrémens ; un caractere si doux & si facile ; un mari qu'elle aimoit, & dont elle étoit adorée ; une société où elle se plaisoit, & dont elle faisoit les délices ; de la figure, de la jeunesse, de la fortune ; tant d'avantages réunis ont donc été perdus par une seule imprudence ! O Providence ! sans doute il faut adorer tes décrets ; mais combien ils sont incompréhensibles ! Je m'arrête ; je crains d'augmenter votre tristesse, en me livrant à la mienne.

Je vous quitte & vais passer chez ma fille qui est un peu indisposée. En apprenant de moi, ce matin, cette mort si prompte de deux personnes de sa connoissance, elle s'est trouvée mal, & je l'ai fait mettre au lit. J'espere cependant que cette légere incommodité n'aura pas de suite. A cet âge-là on n'a pas encore l'habitude des chagrins, & leur impression en devient plus vive & plus forte. Cette sensibilité si active est, sans doute, une qualité louable ; mais combien tout ce qu'on voit chaque jour nous apprend à la craindre ! Adieu, ma chere & digne amie.

Paris, ce 9 décembre 17. . . .

LETTRE

LETTRE CLXVI.

M. Bertrand à madame de Rosemonde.

MADAME. En conséquence des ordres que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, j'ai eu celui de voir M. le président de. . . .; & je lui ai communiqué votre lettre, en le prévenant que, suivant vos desirs, je ne ferois rien que par ses conseils. Ce respectable magistrat m'a chargé de vous observer que la plainte que vous êtes dans l'intention de rendre contre M. le chevalier Danceny compromettroit également la mémoire de M. votre neveu, & que son honneur se trouveroit nécessairement entaché par l'arrêt de la cour, ce qui seroit sans doute un grand malheur. Son avis est donc qu'il faut bien se garder de faire aucune démarche; & que s'il y en avoit à faire, ce seroit au contraire pour tâcher de prévenir que le ministere public ne prît connoissance de cette malheureuse aventure, qui n'a déjà que trop éclaté.

Ces observations m'ont paru pleines de sagesse, & je prends le parti d'attendre de nouveaux ordres de votre part.

Permettez-moi de vous prier, madame, de vouloir bien, en me les faisant passer, y joindre un mot sur l'état de votre santé, pour laquelle je redoute extrêmement le triste effet de tant de chagrins. J'espere que vous pardonnerez

nerez cette liberté à mon attachement & à mon zele.

Je suis avec respect, madame, votre, &c.

Paris, ce 10 *décembre* 17 . . .

LETTRE CLXVII.

Anonyme à M. le chevalier Danceny.

MONSIEUR. J'ai l'honneur de vous prévenir que ce matin, au parquet de la cour, il a été question parmi MM. les gens du roi de l'affaire que vous avez eue ces jours derniers avec M. le vicomte de Valmont, & qu'il est à craindre que le ministere public n'en rende plainte. J'ai cru que cet avertissement pourroit vous être utile, soit pour que vous fassiez agir vos protections pour arrêter ces suites fâcheuses ; soit, au cas que vous n'y puissiez parvenir, pour vous mettre dans le cas de prendre vos sûretés personnelles.

Si même vous me permettez un conseil, je crois que vous feriez bien, pendant quelque tems, de vous montrer moins que vous ne l'avez fait depuis quelques jours. Quoiqu'ordinairement on ait de l'indulgence pour ces sortes d'affaires, on doit néanmoins toujours ce respect à la loi.



Cette précaution devient d'autant plus néceſſaire, qu'il m'eſt revenu qu'une madame de Roſemonde, qu'on m'a dit tante de M. de Valmont, vouloit rendre plainte contre vous, & qu'alors la partie publique ne pourroit pas ſe refuſer à ſa requiſition. Il ſeroit peut-être à propos que vous puſſiez faire parler à cette dame.

Des raiſons particulieres m'empêchent de ſigner cette lettre. Mais je compte que, pour ne pas ſavoir de qui elle vous vient, vous n'en rendrez pas moins juſtice au ſentiment qui l'a dictée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 10 *décembre* 17. . .

LETTRE CLXVIII.

Madame de Volanges à madame de Roſemonde.

IL ſe répand ici, ma chere & digne amie, ſur le compte de Mad. de Merteuil, des bruits biens étonnans & bien fâcheux. Aſſurément je ſuis loin d'y croire, & je parierois bien que ce n'eſt qu'une affreuſe calomnie : mais je ſais trop combien les méchancetés, même les moins vraiſemblables, prennent aiſément conſiſtance, & combien l'impreſſion qu'elles laiſſent s'efface difficilement, pour ne pas être très-alarmée de celles-ci, toutes faciles que je les crois à détruire.

détruire. Je defirerois fur-tout qu'elles puffent être arrêtées de bonne heure, & avant d'être plus répandues. Mais je n'ai fu qu'hier fort tard ces horreurs qu'on commence feulement à débiter ; & quand j'ai envoyé ce matin chez Mad. de Merteuil, elle venoit de partir pour la campagne, où elle doit paffer deux jours. On n'a pas pu me dire chez qui elle étoit allée. Sa feconde femme, que j'ai fait venir me parler, m'a dit que fa maîtreffe lui avoit feulement donné ordre de l'attendre jeudi prochain ; & aucun des gens qu'elle a laiffés ici n'en fait davantage. Moi-même je ne préfume pas où elle peut être : je ne me rappelle perfonne de fa connoiffance qui refte auffi tard à la campagne.

Quoi qu'il en foit, vous pourrez, à ce que j'efpere, me procurer, d'ici à fon retour, des éclairciffemens qui peuvent lui être utiles : car on fonde ces odieufes hiftoires fur des circonftances de la mort de M. de Valmont, dont apparemment vous aurez été inftruite fi elles font vraies, ou dont au moins il vous fera facile de vous faire informer : ce que je vous demande en grace. Voici ce qu'on publie, ou, pour mieux dire, ce qu'on murmure encore, mais qui ne tardera fûrement pas à éclater davantage.

On dit donc que la querelle furvenue entre M. de Valmont & le chevalier Danceny, eft l'ouvrage de Mad. de Merteuil qui les trompoit également tous deux ; que, comme il arrive prefque toujours, les deux rivaux ont commencé par fe battre, & ne font venus qu'après

 aux

aux éclairciſſemens ; que ceux-ci ont produit une réconciliation ſincere ; & que pour achever de faire connoître Mad. de Merteuil au chevalier Danceny, & auſſi pour ſe juſtifier entiérement, M. de Valmont a joint à ſes diſcours une foule de lettres formant une correſpondance réguliere qu'il entretenoit avec elle, & où celle-ci raconte ſur elle-même, & dans le ſtyle le plus libre, les anecdotes les plus ſcandaleuſes.

On ajoute que Danceny, dans ſa premiere indignation, a livré ces lettres à qui a voulu les voir, & qu'à préſent elles courent Paris. On en cite particuliérement deux [a] : l'une, où elle fait l'hiſtoire entiere de ſa vie & de ſes principes, & qu'on dit le comble de l'horreur ; l'autre qui juſtifie entiérement M. de Prévan, dont vous vous rappellez l'hiſtoire, par la preuve qui s'y trouve qu'il n'a fait au contraire que céder aux avances les plus marquées de Mad. de Merteuil, & que le rendez-vous étoit convenu avec elle.

J'ai heureuſement les plus fortes raiſons de croire que ces imputations ſont auſſi fauſſes qu'odieuſes. D'abord nous ſavons toutes deux que M. de Valmont n'étoit ſûrement pas occupé de Mad. de Merteuil, & j'ai tout lieu de croire que Danceny ne s'en occupoit pas davantage : ainſi, il me paroît démontré qu'elle n'a pu être, ni le ſujet, ni l'auteur de la querelle. Je ne comprends pas non plus quel intérêt auroit eu Mad. de Merteuil, que l'on ſuppoſe

[a] Lettres LXXXI & LXXXV de ce recueil.

d'accord

d'accord avec M. de Prévan, à faire une ſcene qui ne pouvoit jamais être que déſagréable par ſon éclat, & qui pouvoit devenir très-dangereuſe pour elle, puiſqu'elle ſe faiſoit par-là un ennemi irréconciliable, d'un homme qui ſe trouvoit maître d'une partie de ſon ſecret, & qui avoit alors beaucoup de partiſans. Cependant, il eſt à remarquer que, depuis cette aventure, il ne s'eſt pas élevé une ſeule voix en faveur de Prévan, & que, même de ſa part, il n'y a eu aucune réclamation.

Ces réflexions me portoient à le ſoupçonner l'auteur des bruits qui courent aujourd'hui, & à regarder ces noirceurs comme l'ouvrage de la haine & de la vengeance d'un homme qui, ſe voyant perdu, eſpere par ce moyen répandre au moins des doutes, & cauſer peut-être une diverſion utile. Mais, de quelque part que viennent ces méchancetés, le plus preſſé eſt de les détruire. Elles tomberoient d'elles-mêmes, s'il ſe trouvoit, comme il eſt vraiſemblable, que MM. de Valmont & Danceny ne ſe fuſſent point parlés depuis leur malheureuſe affaire, & qu'il n'y eût pas eu de papiers remis.

Dans mon impatience de vérifier ces faits, j'ai envoyé ce matin chez M. Danceny ; il n'eſt pas non plus à Paris. Ses gens ont dit à mon valet-de-chambre qu'il étoit parti cette nuit, ſur un avis qu'il avoit reçu hier, & que le lieu de ſon ſéjour étoit un ſecret. Apparemment il craint les ſuites de ſon affaire. Ce n'eſt donc que par vous, ma chere & digne amie, que je puis avoir les détails qui m'intéreſſent, & qui peuvent devenir ſi néceſſaires à madame

de Merteuil. Je vous renouvelle ma priere, de me les faire parvenir le plus tôt possible.

P. S. L'indisposition de ma fille n'a eu aucune suite; elle vous présente son respect.

Paris, ce 11 *décembre* 17 . . .

LETTRE CLXIX.

Le chevalier Danceny à madame de Rosemonde.

MADAME. Peut-être trouverez-vous la démarche que je fais aujourd'hui, bien étrange: mais, je vous en supplie, écoutez-moi avant de me juger, & ne voyez ni audace ni témérité où il n'y a que respect & confiance. Je ne me dissimule pas les torts que j'ai vis à-vis de vous; & je ne me les pardonnerois de ma vie, si je pouvois penser un moment qu'il m'eût été possible d'éviter de les avoir. Soyez même bien persuadée, madame, que pour me trouver exempt de reproches, je ne le suis pas de regrets; & je peux ajouter encore avec sincérité, que ceux que je vous cause entrent pour beaucoup dans ceux que je ressens. Pour croire à ces sentimens dont j'ose vous assurer, il doit vous suffire de vous rendre justice, & de savoir que, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, j'ai pourtant celui de vous connoître.

Cependant

Cependant, quand je gémis de la fatalité qui a caufé à la fois vos chagrins & mes malheurs, on veut me faire craindre que, toute entiere à votre vengeance, vous ne cherchiez les moyens de la fatisfaire jufques dans la févérité des loix.

Permettez-moi d'abord de vous obferver à ce fujet, qu'ici votre douleur vous abufe, puifque mon intérêt fur ce point eft effentiellement lié à celui de M. de Valmont, & qu'il fe trouveroit enveloppé lui-même dans la condamnation que vous auriez provoquée contre moi. Je croirois donc, madame, pouvoir au contraire compter plutôt de votre part fur des fecours que fur des obftacles, dans les foins que je pourrois être obligé de prendre pour que ce malheureux événement reftât enfeveli dans le filence.

Mais cette reffource de complicité, qui convient également au coupable & à l'innocent, ne peut fuffire à ma délicateffe : en defirant de vous écarter comme partie, je vous réclame comme mon juge. L'eftime des perfonnes qu'on refpecte eft trop précieufe, pour que je me laiffe ravir la vôtre fans la défendre, & je crois en avoir les moyens.

En effet, fi vous convenez que la vengeance eft permife, difons mieux, qu'on fe la doit, quand on a été trahi dans fon amour, dans fon amitié, & fur-tout dans fa confiance ; fi vous en convenez, mes torts vont difparoître à vos yeux.. N'en croyez pas mes difcours ; mais lifez, fi vous en avez le courage, la correfpondance

 que

que je dépose entre vos mains. [a] La quantité de lettres qui s'y trouvent en original, paroît rendre authentiques celles dont il n'existe que des copies. Au reste, j'ai reçu ces papiers, tels que j'ai l'honneur de vous les adresser, de M. de Valmont lui-même. Je n'y ai rien ajouté & je n'en ai distrait que deux lettres que je me suis permis de publier.

L'une étoit nécessaire à la vengeance commune de M. de Valmont & de moi, à laquelle nous avions droit tous deux, & dont il m'avoit expressément chargé. J'ai cru de plus, que c'étoit rendre service à la société, que démasquer une femme aussi réellement dangereuse que l'est Mad. de Merteuil, & qui, comme vous pouvez le voir, est la seule, la véritable cause de tout ce qui s'est passé entre M. de Valmont & moi.

Un sentiment de justice m'a porté aussi à publier la seconde, pour la justification de M. de Prévan, que je connois à peine, mais qui n'avoit aucunement mérité le traitement rigoureux qu'il vient d'éprouver, ni la sévérité des jugemens du public, plus redoutable encore, & sous laquelle il gémit depuis ce tems, sans avoir rien pour s'en défendre.

[a] C'est de cette correspondance, de celle remise pareillement à la mort de Mad. de Tourvel, & des lettres confiées aussi à Mad. de Rosemonde par Mad. de Volanges, qu'on a formé le présent recueil, dont les originaux subsistent entre les mains des héritiers de Mad. de Rosemonde.

Vous

Vous ne trouverez donc que la copie de ces deux lettres, dont je me dois de garder les originaux. Pour tout le reste, je ne crois pas pouvoir remettre en de plus sûres mains un dépôt qu'il m'importe peut-être qui ne soit pas détruit, mais dont je rougirois d'abuser. Je crois, madame, en vous confiant ces papiers, servir aussi bien les personnes qu'ils intéressent, qu'en les leur remettant à elles-mêmes ; & je leur sauve l'embarras de les recevoir de moi, & de me savoir instruit d'aventures que sans doute elles desirent que tout le monde ignore.

Je crois devoir vous prévenir à ce sujet, que cette correspondance, ci-jointe, n'est qu'une partie d'une collection bien plus volumineuse, dont M. de Valmont l'a tirée en ma présence, & que vous devez retrouver à la levée des scellés, sous le titre, que j'ai vu, de *Compte ouvert entre la marquise de Merteuil & le vicomte de Valmont.* Vous prendrez sur cet objet le parti que vous suggérera votre prudence.

Je suis avec respect, madame, &c.

P. S. Quelques avis que j'ai reçus & les conseils de mes amis m'ont décidé à m'absenter de Paris pour quelque tems : mais le lieu de ma retraite, tenu secret pour tout le monde, ne le sera pas pour vous. Si vous m'honorez d'une réponse, je vous prie de l'adresser à la commanderie de . . ., par P . . ., & sous le couvert de M. le commandeur de . . . C'est de chez lui que j'ai l'honneur de vous écrire.

Paris, ce 12 décembre 17. . .

 LETTRE

LETTRE CLXX.

Madame de Volanges à madame de Rosemonde.

Je marche, ma chere amie, de surprise en surprise, & de chagrin en chagrin. Il faut être mere, pour avoir l'idée de ce que j'ai souffert hier toute la matinée; & si mes plus cruelles inquiétudes ont été calmées depuis, il me reste encore une vive affliction, & dont je ne prévois pas la fin.

Hier, vers dix heures du matin, étonnée de ne pas avoir encore vu ma fille, j'envoyai ma femme-de-chambre pour savoir ce qui pouvoit occasionner ce retard. Elle revint le moment d'aprés fort effrayée & m'effraya bien davantage, en m'annonçant que ma fille n'étoit pas dans son appartement, & que depuis le matin sa femme-de-chambre ne l'y avoit pas trouvée. Jugez de ma situation! Je fis venir tous mes gens, & sur-tout mon portier: tous me jurerent ne rien savoir & ne pouvoir rien m'apprendre sur cet événement. Je passai aussitôt dans la chambre de ma fille. Le désordre qui régnoit m'apprit bien qu'apparemment elle n'étoit sortie que le matin: mais je n'y trouvai d'ailleurs aucun éclaircissement. Je visitai ses armoires, son secretaire; je trouvai tout à sa place & toutes ses hardes, à la réserve de la robe avec laquelle elle étoit sortie.

Elle

Elle n'avoit seulement pas pris le peu d'argent qu'elle avoit chez elle.

Comme elle n'avoit appris qu'hier tout ce qu'on dit de Mad. de Merteuil, qu'elle lui est fort attachée, & au point même qu'elle n'avoit fait que pleurer toute la soirée ; comme je me rappellois aussi qu'elle ne savoit pas que Mad. de Merteuil étoit à la campagne, ma premiere idée fut qu'elle avoit voulu voir son amie, & qu'elle avoit fait l'étourderie d'y aller seule. Mais le tems qui s'écouloit sans quelle revînt, me rendit toutes mes inquiétudes. Chaque moment augmentoit ma peine, & tout en brûlant de m'instruire, je n'osois pourtant prendre aucune information, dans la crainte de donner de l'éclat à une démarche que peut-être je voudrois après pouvoir cacher à tout le monde. Non, de ma vie je n'ai tant souffert !.

Enfin, ce ne fut qu'à deux heures passées, que je reçus à la fois une lettre de ma fille, & une de la supérieure du couvent de . . . . . . La lettre de ma fille disoit seulement qu'elle avoit craint que je ne m'opposasse à la vocation qu'elle avoit de se faire religieuse, & qu'elle n'avoit osé m'en parler ; le reste n'étoit que des excuses sur ce qu'elle avoit pris sans ma permission ce parti, que je ne désapprouverois sûrement pas, ajoutoit-elle, si je connoissois ses motifs, que pourtant elle me prioit de ne pas lui demander.

La supérieure me mandoit qu'ayant vu arriver une jeune personne seule, elle avoit d'abord refusé de la recevoir ; mais que l'ayant interrogée,

rogée, & ayant appris qui elle étoit, elle avoit cru me rendre service, en commençant par donner asyle à ma fille, pour ne pas l'exposer à de nouvelles courses, auxquelles elles paroissoit déterminée. La supérieure, en m'offrant comme de raison de me remettre ma fille, si je la redemandois, m'invite, suivant son état, à ne pas m'opposer à une vocation qu'elle appelle si décidée ; elle me disoit encore n'avoir pas pu m'informer plus tôt de cet événement, par la peine qu'elle avoit eue à me faire écrire par ma fille, dont le projet étoit que tout le monde ignorât où elle s'étoit retirée. C'est une cruelle chose que la déraison des enfans !

J'ai été sur-le-champ à ce couvent ; & après avoir vu la supérieure, je lui ai demandé de voir ma fille ; celle-ci n'est venue qu'avec peine, & bien tremblante. Je lui ai parlé devant les religieuses, & je lui ai parlé seule : tout ce que j'en ai pu tirer au milieu de beaucoup de larmes, est qu'elle ne pouvoit être heureuse qu'au couvent. J'ai pris le parti de lui permettre d'y rester, mais sans être encore au rang des postulantes, comme elle le demandoit. Je crains que la mort de Mad. de Tourvel & celle de M. de Valmont n'aient trop affecté cette jeune tête. Quelque respect que j'aie pour la vocation religieuse, je ne verrois pas sans peine, & même sans crainte, ma fille embrasser cet état. Il me semble que nous avons déjà assez de devoirs à remplir, sans nous en créer de nouveaux ; & encore, que ce n'est guere à cet âge que nous savons ce qui nous convient.

Ce

Ce qui redouble mon embarras, c'eſt le retour très-prochain de M. de Gercourt ; faudra-t-il rompre ce mariage ſi avantageux ? Comment donc faire le bonheur de ſes enfans, s'il ne ſuffit pas d'en avoir le deſir & d'y donner tous ſes ſoins ? Vous m'obligerez beaucoup de me dire ce que vous feriez à ma place ; je ne peux m'arrêter à aucun parti : je ne trouve rien de ſi effrayant que d'avoir à décider du ſort des autres, & je crains également de mettre dans cette occaſion-ci la ſévérité d'un juge ou la foibleſſe d'une mere.

Je me reproche ſans ceſſe d'augmenter vos chagrins, en vous parlant des miens ; mais je connois votre cœur : la conſolation que vous pourriez donner aux autres, deviendroit pour vous la plus grande que vous puiſſiez recevoir.

Adieu, ma chere & digne amie ; j'attends vos deux réponſes avec bien de l'impatience.

Paris, ce 13 *Décembre* 17...

LETTRE CLXXI.

Madame de Roſemonde au chevalier Danceny.

APRÈS ce que vous m'avez fait connoître, monſieur, il ne reſte qu'à pleurer & qu'à ſe taire. On regrette de vivre encore, quand on apprend de pareilles horreurs ; on rougit d'être femme,

femme, quand on en voit une capable de ſemblables excès.

Je me prêterai volontiers, monſieur, pour ce qui me concerne, à laiſſer dans le ſilence & l'oubli tout ce qui pourroit avoir trait & donner ſuite à ces triſtes événemens. Je ſouhaite même qu'ils ne vous cauſent jamais d'autres chagrins que ceux inſéparables du malheureux avantage que vous avez remporté ſur mon neveu. Malgré ſes torts, que je ſuis forcé de reconnoître, je ſens que je ne me conſolerai jamais de ſa perte : mais mon éternelle affliction ſera la ſeule vengeance que je me permettrai de tirer de vous ; c'eſt à votre cœur à en apprécier l'étendue.

Si vous permettez à mon âge une réflexion qu'on ne fait guere au vôtre, c'eſt que, ſi on étoit éclairé ſur ſon véritable bonheur, on ne le chercheroit jamais hors des bornes preſcrites par les loix & la religion.

Vous pouvez être ſûr que je garderai fidélement & volontiers le dépôt que vous m'avez confié ; mais je vous demande de m'autoriſer à ne le remettre à perſonne, pas même à vous, monſieur, à moins qu'il ne devienne néceſſaire à votre juſtification. J'oſe croire que vous ne vous refuſerez pas à cette priere, & que vous n'êtes plus à ſentir qu'on gémit ſouvent de s'être livré, même à la plus juſte vengeance.

Je ne m'arrête pas dans mes demandes, perſuadée que je ſuis de votre généroſité & de votre délicateſſe ; il ſeroit bien digne de toutes

toutes deux, de remettre auſſi entre mes mains les lettres de Mlle. de Volanges, qu'apparemment vous avez conſervées, & qui ſans doute ne vous intéreſſent plus. Je ſais que cette jeune perſonne a de grands torts avec vous ; mais je ne penſe pas que vous ſongiez à l'en punir : & ne fût-ce que par reſpect pour vous même, vous n'avilirez pas l'objet que vous avez tant aimé. Je n'ai donc pas beſoin d'ajouter que les égards que la fille ne mérite pas, ſont au moins bien dus à la mere, à cette femme reſpectable, vis-à-vis de qui vous n'êtes pas ſans avoir beaucoup à réparer : car enfin, quelque illuſion qu'on cherche à ſe faire par une prétendue délicateſſe de ſentimens, celui qui le premier tente de ſéduire un cœur encore honnête & ſimple, ſe rend par-là même le premier fauteur de ſa corruption, & doit être à jamais comptable des excès & des égaremens qui la ſuivent.

Ne vous étonnez pas, monſieur, de tant de ſévérité de ma part ; elle eſt la plus grande preuve que je puiſſe vous donner de ma parfaite eſtime. Vous y acquerrez de nouveaux droits encore, en vous prêtant, comme je le deſire, a la ſûreté d'un ſecret dont la publicité vous feroit tort à vous même, & porteroit la mort dans un cœur maternel, que déjà vous avez bleſſé. Enfin, monſieur, je deſire de rendre ce ſervice à mon amie ; & ſi je pouvois craindre que vous me refuſaſſiez cette conſolation, je vous demanderois de ſonger auparavant

paravant que c'eſt la ſeule que vous m'ayez laiſſée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Du château de...... ce 14 Décembre 17......

LETTRE CLXXII.

Madame de Roſemonde à madame de Volanges.

SI j'avois été obligée, ma chere amie, de faire venir & d'attendre de Paris les éclairciſſemens que vous me demandez concernant Mad. de Merteuil, il ne me feroit pas poſſible de vous les donner encore; & ſans doute je n'en aurois reçu que de vagues & d'incertains: mais il m'en eſt venu que je n'attendois pas, que je n'avois pas lieu d'attendre; & ceux-là n'ont que trop de certitude. O mon amie, combien cette femme vous a trompée!

Je répugne à entrer dans aucun détail ſur cet amas d'horreurs; mais quelque choſe qu'on en débite, aſſurez-vous qu'on eſt encore au-deſſous de la vérité. J'eſpere, ma chere amie, que vous me connoiſſez aſſez pour me croire ſur ma parole, & que vous n'exigerez de moi aucune preuve. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir qu'il en exiſte une foule que j'ai dans ce moment même entre les mains.

Ce

Ce n'eſt pas ſans une peine extrême, que je vous fais la même priere de ne pas m'obliger à motiver le conſeil que vous me demandez, relativement à Mlle. de Volanges. Je vous invite à ne pas vous oppoſer à la vocation qu'elle montre. Sûrement nulle raiſon ne peut autoriſer à forcer de prendre cet état, quand le ſujet n'y eſt pas appellé : mais quelquefois c'eſt un grand bonheur qu'il le ſoit ; & vous voyez que votre fille elle-même vous dit que vous ne la déſapprouveriez pas, ſi vous connoiſſiez ſes motifs. Celui qui nous inſpire nos ſentimens, ſait mieux que notre vaine ſageſſe, ce qui convient a chacun ; & ſouvent, ce qui paroît un acte de ſa ſévérité, en eſt au contraire un de ſa clémence.

Enfin mon avis, que je ſens bien qui vous affligera, & que par-là même vous devez croire que je ne vous donne pas ſans y avoir beaucoup réflechi, eſt que vous laiſſiez Mlle. de Volanges au couvent, puiſque ce parti eſt de ſon choix ; que vous encouragiez, plutôt que de contrarier, le projet qu'elle paroît avoir formé ; & que dans l'attente de ſon exécution, vous n'héſitiez pas à rompre le mariage que vous aviez arrêté.

Après avoir rempli ces pénibles devoirs de l'amitié, & dans l'impuiſſance où je ſuis d'y joindre aucune conſolation, la grace qui me reſte à vous demander, ma chere amie, eſt de ne plus m'interroger ſur rien qui ait rapport à ces triſtes événemens : laiſſons-les dans l'oubli qui leur convient ; & ſans chercher d'inutiles & d'affligeantes lumieres, ſoumet-

tons-

tons-nous aux décrets de la Providence, & croyons à la sageſſe de ſes vues, lors même qu'elle ne nous permet pas de les comprendre. Adieu, ma chere amie.

Du château de . . ce 15 Décembre 17 . . .

LETTRE CLXXIII.

Madame de Volanges à madame de Roſemonde.

O MON amie ! de quel voile effrayant vous enveloppez le ſort de ma fille ! Et vous paroiſſez craindre que je ne tente de le ſoulever ! Que me cache-t-il donc qui puiſſe affliger davantage le cœur d'une mere, que les affreux ſoupçons auxquels vous me livrez ? Plus je connois votre amitié, votre indulgence, & plus mes tourmens redoublent : vingt fois, depuis hier, j'ai voulu ſortir de ces cruelles incertitudes, & vous demander de m'inſtruire ſans ménagement & ſans détour ; & chaque fois j'ai frémi de crainte, en ſongeant à la priere que vous me faites de ne pas vous interroger. Enfin, je m'arrête à un parti qui me laiſſe encore quelqu'eſpoir, & j'attends de votre amitié que vous ne vous refuſerez pas à ce que je deſire : c'eſt de me répondre ſi j'ai à peu près compris ce que vous pouviez avoir à me dire ; de ne pas craindre de m'apprendre tout ce que l'indulgence maternelle peut couvrir, & qui n'eſt pas impoſſible à réparer. Si mes

mes malheurs excedent cette mesure, alors je consens à vous laisser en effet ne vous expliquer que par votre silence : voici donc ce que j'ai su déjà, & jusqu'où mes craintes peuvent s'étendre.

Ma fille a montré avoir quelque goût pour le chevalier Danceny, & j'ai été informée qu'elle a été jusqu'à recevoir des lettres de lui, & même jusqu'à lui répondre ; mais je croyois être parvenue à empêcher que cette erreur d'un enfant n'eût aucune suite dangereuse : aujourd'hui que je crains tout, je concois qu'il seroit possible que ma surveillance eût été trompée, & je redoute que ma fille, séduite, n'ait mis le comble à ses égaremens.

Je me rappelle encore plusieurs circonstances qui peuvent fortifier cette crainte. Je vous ai mandé que ma fille s'étoit trouvée mal à la nouvelle du malheur arrivée à M. de Valmont ; peut-être cette sensibilité avoit-elle seulement pour objet l'idée des risques que M. Danceny avoit courus dans ce combat. Quand depuis elle a tant pleuré en apprenant tout ce qu'on disoit de Mad. de Merteuil, peut-être ce que j'ai cru la douleur de l'amitié n'étoit que l'effet de la jalousie, ou du regret de trouver son amant infidelle. Sa derniere démarche peut encore, ce me semble, s'expliquer par le même motif. Souvent on se croit appellée à Dieu, par cela seul qu'on se sent revoltée contre les hommes. Enfin, en supposant que ces faits soient vrais, & que vous en soyez instruite, vous aurez pu, sans doute, les trouver suffi-

sans

ſans pour autoriſer le conſeil rigoureux que vous me donnez.

Cependant, s'il étoit ainſi, en blâmant ma fille, je croirois pourtant lui devoir encore de tenter tous les moyens de lui ſauver les tourmens & les dangers d'une vocation illuſoire & paſſagere. Si M. Danceny n'a pas perdu tout ſentiment d'honnêteté, il ne ſe refuſera pas à réparer un tort dont lui ſeul eſt l'auteur ; & je peux croire enfin que le mariage de ma fille eſt aſſez avantageux pour qu'il puiſſe en être flatté, ainſi que ſa famille.

Voilà, ma chere & dig e amie, le ſeul eſpoir qui me reſte ; hâtez-vous de le confirmer, ſi cela vous eſt poſſible. Vous jugez combien je deſire que vous me répondiez, & quel coup affreux me porteroit votre ſilence. [a]

J'allois fermer ma lettre, quand un homme de ma connoiſſance eſt venu me voir, & m'a raconté la cruelle ſcene que Mad. de Merteuil a eſſuyée avant-hier. Comme je n'ai vu perſonne tous ces derniers jours, je n'avois rien ſu de cette aventure ; en voilà le récit, tel que je le tiens d'un témoin oculaire.

Mad. de Merteuil, en arrivant de la campagne, avant-hier jeudi, s'eſt fait deſcendre à la comédie italienne, où elle avoit ſa loge ; elle y étoit ſeule, & ce qui dut lui paroître extraor-

[a] Cette lettre eſt reſtée ſans réponſe.

dinaire,

dinaire, aucun homme ne s'y préſenta pendant tout le ſpectacle. A la ſortie, elle entra, ſuivant ſon uſage, au petit ſallon, qui étoit déjà rempli de monde ; ſur-le-champ il s'éleva une rumeur, mais dont apparemment elle ne ſe crut pas l'objet. Elle apperçut une place vuide ſur l'une des banquettes, & elle alla s'y aſſeoir ; mais auſſi-tôt toutes les femmes qui y étoient déjà, ſe leverent comme de concert, & l'y laiſſerent abſolument ſeule. Ce mouvement marqué d'indignation générale fut applaudi de tous les hommes, & fit redoubler les murmures qui, dit-on, allerent juſqu'aux huées.

Pour que rien ne manquât à ſon humiliation, ſon malheur voulut que M. de Prévan, qui ne s'étoit montré nulle part depuis ſon aventure, entrât dans le petit ſallon. Dès qu'on l'apperçut, tout le monde, hommes & femmes, l'entoura & l'applaudit ; & il ſe trouva, pour ainſi dire, porté devant Mad. de Merteuil, par le public qui faiſoit cercle autour d'eux. On aſſure que celle-ci a conſervé l'air de ne rien voir & de ne rien entendre, & qu'elle n'a pas changé de figure ; mais je crois ce fait exagéré. Quoi qu'il en ſoit, cette ſituation, vraiment ignominieuſe pour elle, a duré juſqu'au moment où l'on a annoncé ſa voiture ; & à ſon départ, les huées ſcandaleuſes ont encore redoublé. Il eſt affreux de ſe trouver parente de cette femme. M. de Prévan a été, le même ſoir, fort accueilli de tous ceux des officiers de ſon corps qui ſe trouvoient là, & l'on ne doute pas qu'on ne lui rende bientôt ſon emploi & ſon rang.

La même perſonne qui m'a fait ce détail, m'a dit que Mad. de Merteuil avoit pris la nuit ſuivante une très-forte fievre, qu'on avoit cru d'abord être l'effet de la ſituation violente où elle s'étoit trouvée ; mais qu'on ſait depuis hier au ſoir, que la petite vérole s'eſt déclarée confluente & d'un très-mauvais caractere. En vérité, ce ſeroit, je crois, un bonheur pour elle d'en mourir. On dit encore que toute cette aventure lui fera peut-être beaucoup de tort pour ſon procès, qui eſt près d'être jugé, & dans lequel on prétend qu'elle avoit beſoin de beaucoup de faveur.

Adieu, ma chere & digne amie. Je vois bien dans tout cela les méchans punis ; mais je n'y trouve nulle conſolation pour leurs malheureuſes victimes.

Paris, ce 18 *décembre* 17...

LETTRE CLXXIV.

Le chevalier Danceny à madame de Roſemonde.

VOUS avez raiſon, madame, & ſûrement je ne vous refuſerai rien de ce qui dépendra de moi, & à quoi vous paroîtrez attacher quelque prix. Le paquet que j'ai l'honneur de vous adreſſer contient toutes les lettres de Mlle. de Volanges. Si vous les liſez, vous ne verrez peut-être pas ſans étonnement qu'on puiſſe

réunir

réunir tant d'ingénuité & tant de perfidie. C'eſt au moins ce qui m'a frappé le plus dans la derniere lecture que je viens d'en faire.

Mais, ſur-tout, peut-on ſe défendre de la plus vive indignation contre Mad. de Merteuil, quand on ſe rappelle avec quel affreux plaiſir elle a mis tous ſes ſoins à abuſer de tant d'innocence & de candeur ?

Non, je n'ai plus d'amour. Je ne conſerve rien d'un ſentiment ſi indignement trahi ; & ce n'eſt pas lui qui me fait chercher à juſtifier Mlle. de Volanges. Mais cependant, ce cœur ſi ſimple, ce caractere ſi doux & ſi facile, ne ſe feroient-ils pas portés au bien plus aiſément encore qu'ils ne ſe ſont laiſſés entraîner vers le mal ! Quelle jeune perſonne, ſortant de même du couvent, ſans expérience & preſque ſans idées, & ne portant dans le monde, comme il arrive preſque toujours alors, qu'une égale ignorance du bien & du mal ; quelle jeune perſonne, dis-je, auroit pu réſiſter davantage à de ſi coupables artifices ? Ah ! pour être indulgent, il ſuffit de réfléchir à combien de circonſtances indépendantes de nous tient l'alternative effrayante de la délicateſſe ou de la dépravation de nos ſentimens. Vous me rendiez donc juſtice, madame, en penſant que les torts de Mlle. de Volanges, que j'ai ſentis bien vivement, ne m'inſpirent pourtant aucune idée de vengeance. C'eſt bien aſſez d'être obligée de renoncer à l'aimer ! Il m'en coûteroit trop de la haïr.

Je

Je n'ai eu beſoin d'aucune réflexion pour deſirer que tout ce qui la concerne, & qui pourroit lui nuire, reſtât à jamais ignoré de tout le monde. Si j'ai paru différer quelque tems de remplir vos deſirs à cet égard, je crois pouvoir ne pas vous en cacher le motif ; j'ai voulu auparavant être ſûr que je ne ſerois point inquiété ſur les ſuites de ma malheureuſe affaire. Dans un tems où je demandois votre indulgence, où j'oſois même croire y avoir quelques droits, j'aurois craint d'avoir l'air de l'acheter en quelque ſorte par cette condeſcendance de ma part ; & ſûr de la pureté de mes motifs, j'ai eu, je l'avoue, l'orgueil de vouloir que vous ne puſſiez en douter. J'eſpere que vous pardonnerez cette délicateſſe, peut-être trop ſuſceptible, à la vénération que vous m'inſpirez, au cas que je fais de votre eſtime.

Le même ſentiment me fait vous demander, pour derniere grace, de vouloir bien me faire ſavoir ſi vous jugez que j'aie rempli tous les devoirs qu'ont pu m'impoſer les malheureuſes circonſtances dans leſquelles je me ſuis trouvé. Une fois tranquille ſur ce point, mon parti eſt pris ; je pars pour Malte : j'irai y faire avec plaiſir, & y garder religieuſement, des vœux qui me ſépareront d'un monde dont, ſi jeune encore, j'ai déjà eu tant à me plaindre ; j'irai enfin chercher à perdre, ſous un ciel étranger, l'idée de tant d'horreurs accumulées, & dont le ſouvenir ne pourroit qu'attriſter & flétrir mon ame.

Je

Je ſuis avec reſpect, madame, votre très-humble, &c.

Paris, ce 26 décembre 17 . . .

LETTRE CLXXV.

Madame de Volanges à madame de Roſemonde.

LE ſort de Mad. de Merteuil paroît enfin rempli, ma chere & digne amie; & il eſt tel que ſes plus grands ennemis ſont partagés entre l'indignation qu'elle mérite, & la pitié qu'elle inſpire. J'avois bien raiſon de dire que ce ſeroit peut-être un bonheur pour elle de mourir de ſa petite vérole. Elle en eſt revenue, il eſt vrai, mais affreuſement défigurée; & elle y a particuliérement perdu un œil. Vous jugez bien que je ne l'ai pas revue: mais on m'a dit qu'elle étoit vraiment hideuſe.

Le marquis de . . . . qui ne perd pas l'occaſion de dire une méchanceté, diſoit hier, en parlant d'elle, que la maladie l'avoit retournée, & qu'à préſent ſon ame étoit ſur ſa figure. Malheureuſement tout le monde trouva que l'expreſſion étoit juſte.

Un autre événement vient d'ajouter encore à ſes diſgraces & à ſes torts. Son procès a été jugé avant-hier, & elle l'a perdu tout d'une voix. Dépens, dommages & intérêts, reſtitution

des fruits, tout a été adjugé aux mineurs : ensorte que le peu de sa fortune qui n'étoit pas compromis dans ce procès, est absorbé, & au-delà, par les frais.

Aussi-tôt qu'elle a appris cette nouvelle, quoique malade encore, elle a fait ses arrangemens, & est partie seule dans la nuit & en poste. Ses gens disent aujourd'hui qu'aucun d'eux n'a voulu la suivre. On croit qu'elle a pris la route de la Hollande.

Ce départ fait plus crier encore que tout le reste, en ce qu'elle a emporté ses diamans, objet très-considérable, & qui devoit rentrer dans la succession de son mari, son argenterie, ses bijoux, enfin tout ce qu'elle a pu, & qu'elle laisse après elle pour près de 50,000 liv. de dettes. C'est une véritable banqueroute.

La famille doit s'assembler demain pour voir à prendre des arrangemens avec les créanciers. Quoique parente bien éloignée, j'ai offert d'y concourir : mais je ne me trouverai pas à cette assemblée, devant assister à une cérémonie plus triste encore. Ma fille prend demain l'habit de postulante. J'espere que vous n'oubliez pas, ma chere amie, que dans ce grand sacrifice que je fais, je n'ai d'autre motif, pour m'y croire obligée, que le silence que vous avez gardé vis-à-vis de moi.

M. Danceny a quitté Paris, il y a près de quinze jours. On dit qu'il va passer à Malte, & qu'il a le projet de s'y fixer. Il seroit peut-être encore tems de le retenir ? . . . Mon amie ! . . .

ma

ma fille eſt donc bien coupable ? . . . Vous pardonnerez ſans doute à une mere de ne céder que difficilement à cette affreuſe certitude.

Quelle fatalité s'eſt donc répandue autour de moi depuis quelque tems, & m'a frappée dans les objets les plus chers ! Ma fille, & mon amie ! . . .

Qui pourroit ne pas frémir en ſongeant aux malheurs que peut cauſer une ſeule liaiſon dangereuſe ! & quelles peines ne s'éviteroit-on point en y réfléchiſſant davantage ! Quelle femme ne fuiroit pas au premier propos d'un ſéducteur ? Quelle mere pourroit, ſans trembler, voir une autre perſonne qu'elle parler à ſa fille ? Mais ces réflexions tardives n'arrivent jamais qu'après l'événement ; & l'une des plus importantes vérités, comme auſſi peut-être des plus généralement reconnues, reſte étouffée & ſans uſage dans le tourbillon de nos mœurs inconſéquentes.

Adieu, ma chere & digne amie ; j'éprouve en ce moment que notre raiſon, déjà ſi inſuffiſante pour prévenir nos malheurs, l'eſt encore davantage pour nous en conſoler.

Paris, ce 14 *décembre* 17 . . .

Des raiſons particulieres & des conſidérations que nous nous ferons toujours un devoir de reſpecter, nous forcent de nous arrêter ici.

Nous ne pouvons, dans ce moment, ni donner au lecteur la ſuite des aventures de Mlle. de Volanges, ni lui

lui faire connoître les finistres événemens qui ont comblé les malheurs ou achevé la punition de Mad. de Merteuil.

Peut-être quelque jour nous sera-t-il permis de compléter cet ouvrage ; mais nous ne pouvons prendre aucun engagement à ce sujet : & quand nous le pourrions, nous croirions encore devoir auparavant consulter le goût du public, qui n'a pas les mêmes raisons que nous de s'intéresser à cette lecture.

Note de l'éditeur.

Fin du tome II & dernier.

